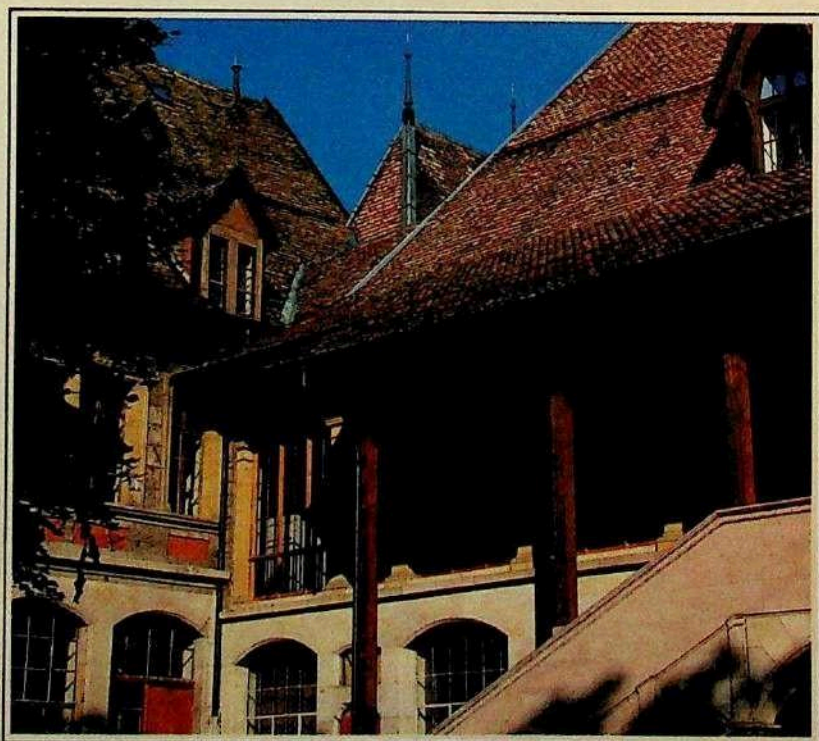


Gabriel MÜTZENBERG

 Henry Dunant
le prédestiné



Robert Estienne

A Paul Ranc !
en fraternel hommage

Lausanne, le 17 Septembre 1984

Tatsumi Motokazu

Henry Dunant le prédestiné

" L'assurance du salut n'est pas de la
témérité, c'est de la foi humble et
vraie "

Henry Dunant

DU MÊME AUTEUR

Chemins de ma jeunesse, Le Flambeau, Lausanne, 1949.

Brumes et Brises, poèmes, Le Poisson volant (chez l'auteur), Genève, 1956.

Le Prisonnier d'Innsbruck, Labor et Fides, Genève, 1960.

Œcuménisme, alchimie et poésie, Labor et Fides, Genève, 1966.

Hommes et cités, album illustré, Paroles de Vie, Lausanne, 1967.

Destin de la langue et de la littérature rhéto-romanes, L'Age d'Homme, Lausanne, 1974.

«Les chrétiens de Genève face à la révolution de 1846: deux images de la liberté à l'école», in **Le concept de liberté dans l'espace rhénan**, Actes du colloque international du Centre de recherches et d'études rhénanes de Mulhouse, octobre 1974.

Genève 1830. Restauration de l'école, Grand-Pont, Lausanne, 1974 (dépôt chez l'auteur).

Otto Barblan, par Elisa Perini et Roger Vuataz (introduction et adaptation du romanche de Gabriel Mützenberg), La Baconnière, 1976.

«Pierre Bovet, historien de l'école active», in **Pierre Bovet et l'école active**, La Baconnière, 1978.

L'obsession calviniste, Labor et Fides, Genève, 1979.

Une jeunesse en Engadine, par Cla Biert (introduction et traduction du romanche de Gabriel Mützenberg), L'Aire/Ex Libris, Lausanne, 1981.

«La destinée de trois journaux genevois du temps de la Restauration sous l'égide du Français Elisée Lecomte», in **Cinq siècles d'imprimerie genevoise**, Actes du colloque international sur l'histoire de l'imprimerie et du livre à Genève, 27-30 avril 1978, t. II, Genève, 1981.

Anthologie rhéto-romane, L'Age d'Homme, Lausanne, 1982.

«Variations champêtres» et «La campagne genevoise dans la littérature», in **Encyclopédie de Genève, t. II: La campagne genevoise**, Genève, 1983.

«Louis Gaussen et les débuts de la Société évangélique», in **Genève protestante en 1831**, Actes du colloque commémoratif des 12 et 13 juin 1981, Publication de la Faculté de théologie de l'Université de Genève N° 6, Labor et Fides, Genève, 1983.

Gabriel MÜTZENBERG



Henry Dunant

le prédestiné

Du nouveau sur la famille, la jeunesse,
la destinée spirituelle
du fondateur de la Croix-Rouge

Robert Estienne

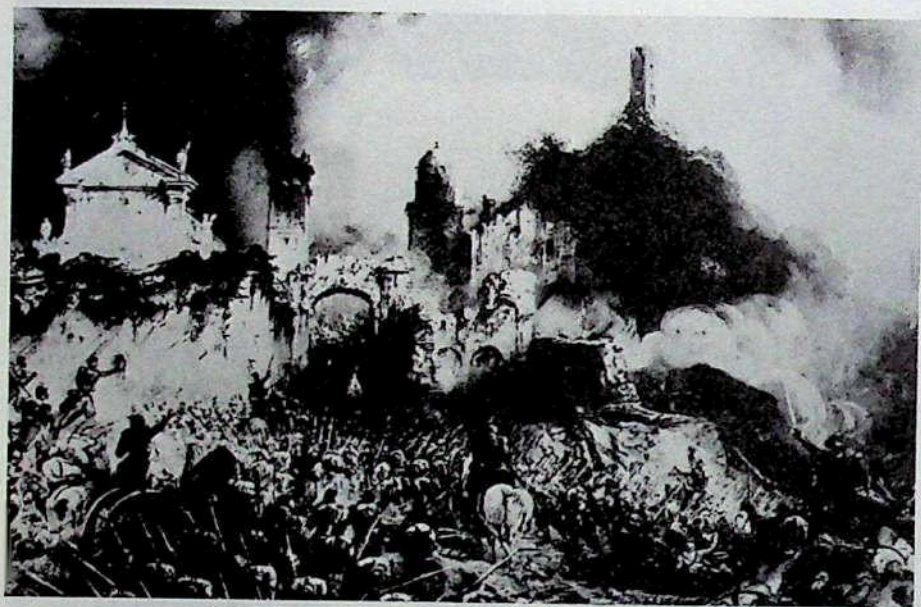
Cet ouvrage est publié sous l'égide de la Société évangélique,
en collaboration avec la Société Henry Dunant

Couverture: le Collège de Genève: Henry Dunant a passé par là. (Photo W. Gyr)

Ci-contre: Henry Dunant (Archives Boissonnas)

Faisant fi de multiples fluctuations, nous écrivons partout le prénom de notre héros avec y.





Solférino, par Carlo Bossoli. Museo Nazionale del Risorgimento, Turin.

PROLOGUE

On fait de lui un rêveur, un visionnaire...

N'est-il pas plutôt cet idéaliste impénitent que rejoint comme son ombre un affairiste malchanceux dont se jouent les éléments?

Qui est-il au juste? un colonialiste que Solférino transforme en philanthrope? un spéculateur qui mêle à ses espoirs de profits le salut éternel des hommes?...

Mais que ce soit pour ses affaires ou par curiosité, par souci d'humanité ou au nom de son messianisme politique et religieux, ne devait-il pas de toute manière se trouver là, sur ce champ de bataille horrible, pour que de cette démesure sanguinaire le cri d'un être bouleversé jusqu'aux entrailles se répercutât sous tous les cieux du monde, pour jamais?

*

Genève a ses prédestinés. Plus que cité du Refuge ou de Calvin, et plus que nouvelle Rome, elle est elle-même l'élue, la choisie, Jérusalem où trône le temple de Dieu, lieu saint où la religion se décante, où les monothéismes semblent se fondre et se résoudre en une adoration renouvelée, pure.

C'est dans son sein qu'est monté le Verbe dont Calvin fut l'apôtre, le serviteur très humble. C'est elle, soulevée par l'Esprit, qu'il dressa sur la montagne, et suspendit à l'horizon tout au fond du ciel noir, comme un luminaire.

Qu'aurait-il bien pu vouloir d'autre que la Parole? Le pouvoir et l'honneur? Ils ne sont qu'à Dieu. L'administration des choses? Elle revient à qui en a reçu la charge... Non: le Livre seul. La Bible. Qui n'est pas de lui. Qui n'est pas d'un homme. Mais de Dieu. Mais pour l'homme. Pour chaque homme. Et qu'il a mission, lui Calvin, de mettre en lumière, de traduire pour ses frères, d'explicitier et de commenter. D'ouvrir à l'intelligence pour que chacun lise. Et comprenne. Et vive. Simplement. Tel Dunant (Jean-Henry).

*

Ils sont trois. Trois géants. Trois hommes à s'être lancés en avant, à avoir grandi jusqu'à dominer le moutonnement des générations, le déroulement tumultueux de l'histoire. Trois. Le premier venu d'ailleurs pour prêcher l'Evangile. Le deuxième parti pour voir le monde et se faire écrivain. Le troisième, semblable au premier pour la foi, au second pour l'existence vagabonde...

Trois. De mesure non commune. Et des trois, seul Calvin, après un quart de siècle de lutte au milieu des Genevois, s'est endormi paisiblement entre les murs de la cité. Enfin reconnu dans son être et dans son œuvre. Pleuré. Accompagné à sa dernière demeure par tout un concours de peuple. Mais enterré sans pompe, sans cérémonie, et sans qu'aucun monument, plus tard, vînt honorer sa tombe.

Trois. Et les deux autres, Jean-Jacques et Jean-Henry, admirateurs de leur génial devancier, se sont vus désavoués par nombre de leurs concitoyens, honnis, rejetés, et pour finir proscrits par voie de justice, condamnés à la pauvreté, à une vie errante, incertaine. Non sans avoir amèrement exprimé, face à l'ingrate patrie, et secouant la poussière de leurs pieds, leur déception et leur douleur, preuve de leur amour.

La postérité leur a donné raison. Elle leur a élevé un monument. Mais si Jean-Jacques, pour un hommage digne de lui, a trouvé son île et son Pradier, Jean-Henry, sur les socles qu'on a dressés, tant aux Bastions qu'au bas de la Tertasse — là même, ô ironie, où se montait la guillotine! — n'est célébré que par de pieuses intentions. L'honneur qu'on lui a rendu est ailleurs. C'est la Croix-Rouge. C'est le CICR. C'est l'élan de solidarité, partout dans le monde, qui par ce signe tente d'endiguer, sinon d'arrêter — exactement comme il l'avait fait lui-même à Solférino — le flot rugissant des souffrances humaines.



' On sait que Jean-Henry Dunant, à la fin de sa vie, quand il prépare pour la postérité la silhouette de son personnage, et que vient pour lui l'heure de la réhabilitation, de la consécration, du couronnement de sa carrière par le premier prix Nobel de la paix, prononce à l'endroit des institutions ecclésiastiques des paroles très dures. «Vous savez que je déteste les Eglises d'Etat (...)», écrit-il à l'instituteur de Heiden, W. Sonderegger; «mais je n'aime guère davantage les Baptistes, les Méthodistes, les Wesleyens (...) et tous les autres «istes» du monde. Je suis moi-même, et c'est assez (...) Je désire donc être porté en terre comme un chien, sans aucune de vos cérémonies, que je n'admets pas (...) J'ai en horreur la Chrétienté, je ne vois pas pourquoi la Chrétienté viendrait se permettre de me réclamer et de se mêler de ce qui ne

J'ai en horreur la Métiente,
je ne vois pas pourquoi la Métiente
Mëndrait se permettre de me
réclamer & de se mêler de
ce qui ne la regarde pas.

Je compte donc sur votre
grande obligeance afin qu'il
en soit ainsi. Amen.

Je suis disciple du Christ comme
au premier siècle et rien de plus.

Henry Dunant à W. Sonderegger, 1890? Collection Sonderegger, Heiden.

la regarde pas (...) Je suis disciple du Christ comme au premier siècle et rien de plus»¹.

Cassant, non? Définitif. Mais est-ce à dire qu'il en soit venu, labouré par les épreuves, et plus qu'ulcéré par l'hypocrisie de ses persécuteurs, à brûler ce qu'il avait adoré? Le penser serait encourager un simplisme coupable. Le fondateur de la Croix-Rouge, cette citation le prouve, n'a pas perdu la foi. L'invective a beau monter en lui comme une force incontrôlée, irrésistible; il demeure chrétien. Non-conformiste sans doute, comme — plus ou moins — il l'a toujours été: ouvert au Réveil; militant des Unions chrétiennes; de cette dissidence d'une fidélité qui s'attache à la Bible et prend en haute considération la prophétie, même hasardeuse. Car les prophètes, comme il le note en 1892 dans sa préface aux *Esquisses du Tout universel* de son ami Jean-Jacques Bourcart, signées du pseudonyme de Jacob, ne se trompent pas². Plus on les

¹ Collection privée Sonderegger (Heiden), 1890?

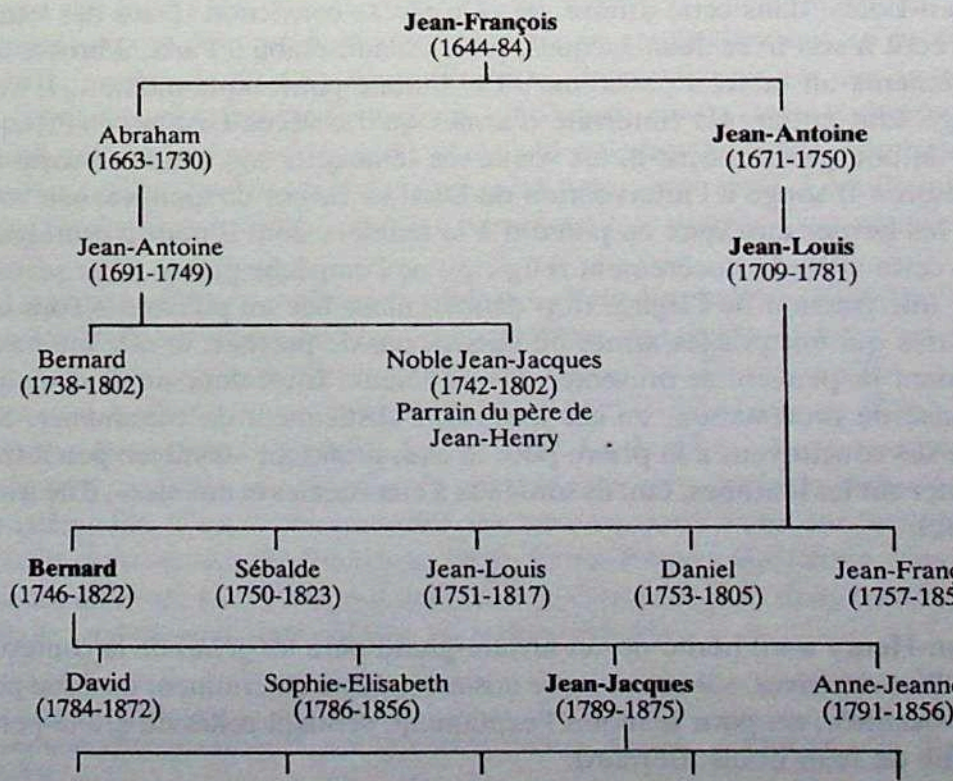
² Payot, Lausanne, 153 p. in-8, pp. 18 ss.

étudie en profondeur et en détail, plus aussi on en mesure, en détail, le langage symbolique, la clarté, la perfection. Le solitaire de Heidegger n'est pas l'enfant qui s'asseyait peut-être sur les bancs de l'école du dimanche de la *Société évangélique* pour écouter l'explication captivante du livre que donnait le pasteur Gaussen. L'enthousiasme qui l'habitait alors est entièrement quitté. Il croit. Et si son rapport avec les Eglises s'est au point qu'il en vienne à tourner contre elles sa véhémence, sa révolte, Dieu se perpétue. Au fond de son cœur déchiré, une continuité demeure.

I

BERNARD L'EMBASTILLÉ

Les Dunant
(dits de Collonge-Bellerive)



Jean-Henry ne les a pas connus. L'un et l'autre sont morts av sance: Bernard, le grand-père, entouré de verdure en sa maison c lant, hors les murs, le 29 juillet 1822, à septante-six ans; Anne, la née Gravière, le 14 janvier 1826, chez elle, rue du Puits-Saint-P tout à côté de la fière maison Tavel, à tour ronde, et non loin de l et de l'hôtel de ville — dans sa soixante-huitième année. Leur vie que de grands bouleversements, a été tissée d'épreuves: revers prison pour dettes, maladie, exil.

L'arrière-grand-père Jean-Louis Dunant, avocat et marchand Rues-Basses, né en 1709, a connu lui aussi le cachot. En 1734, le est l'un des citoyens qui se rendent compte que le gouvernement, le peuple n'en use contre lui, fait tamponner les canons du bastion poulet. Les années suivantes, par de grandes réjouissances, le fêtent cette «découverte». Le Petit Conseil fronce le sourcil. En 1 dit ces manifestations. Jean-Louis ferme boutique pour protester. Devant une bourgeoisie divisée, le pouvoir se sent fort, et le cond jours de prison. D'autres contestataires sont punis. Mais cette répr le Faubourg de Saint-Gervais et la Ville Basse vouée au commerc effervescence qui aboutit à la sanglante prise d'armes du 21 août.

Jean-Louis, dans cette affaire, ne cèle pas sa conviction. Dans qu'il écrit à son frère Jean-Jacques, pour l'heure établi à Paris, i événements un tableau passionné³. La flamme patriotique mon engagé tout entier. La fraternité d'armes qu'il a vécue l'exalte. toute la bourgeoisie, écrit-il, est venue me témoigner son amitié la prison.» Il songe à l'intervention de Dieu en faveur de Genève. écrit les larmes aux yeux en pensant à la manière dont il nous a Mais cette attitude sincèrement religieuse ne l'empêche pas de ju ment une fraction de l'Eglise trop délibérément liée au pouvoir ministres qui ont pris les armes ne laissent pas de prêcher, et ce comment ils peuvent se présenter devant Dieu». Il est donc un en guise de protestation, en ces jours-là, s'abstiennent de com invite ses concitoyens à la prière pour la cité, mesurant «combien compter sur les hommes, tant ils sont faux à eux-mêmes et mobiles sige pas.

*

Jean-Henry a-t-il hérité de cet arrière-grand-père les gènes de tion? Plus décisives, s'il est vrai que nos ascendants déterminent c notre destinée, ou pour le moins l'expliquent, seraient celles du fils aîné de Jean-Louis, Bernard.

Ce dernier en effet, négociant, né le 6 janvier 1746, connaît une existence qui n'est pas sans analogies avec la vie mouvementée du premier de ses enfants. De plus, quand il meurt, sa descendance, aujourd'hui si nombreuse, paraît problématique: aucune naissance n'est venue combler le foyer de son fils aîné David, le seul, à ce moment, qui soit marié.

La carrière de Bernard commence bien. L'aventure le tente-t-il? Autour de 1781, il rentre d'Amérique pour partager la succession paternelle. Qu'est-il allé faire de l'autre côté de l'Atlantique? Les colonies anglaises venaient de s'y proclamer indépendantes. Se serait-il engagé pour leur prêter main forte? Son père s'était opposé à l'oligarchie genevoise. Lui-même ne cachera pas ses sympathies pour les idées de la Révolution...

Quoi qu'il en soit, son retour est durable. Le 30 janvier 1783, au bailliage de Montbrillant, au lieu dit *La Monnaie*, il signe dans la maison de David Gravière, lapidaire et joaillier, le contrat d'un mariage prometteur⁴. Anne, la fille unique de ce commerçant en pierres fines rentré de Londres cinq ans plus tôt, apporte dans sa corbeille trente mille livres de dot «argent courant à Genève». Son père, parti fort jeune avec son savoir-faire et ses outils, avait su trouver dans la capitale britannique richesse et femme aimée. Il avait été heureux. Une enfant lui avait été donnée. Il avait regagné les rives du Léman quand elle avait vingt ans. La petite vérole, il est vrai, l'avait marquée. Mais, comme «ce que l'on perd physiquement tourne ordinairement au profit moral», au dire de David⁵, Anne Gravière, de même prénom que sa mère, se distinguera, non par quelque ornement d'esprit, que la classe commerçante prisait peu, mais par un bouquet d'agréables vertus: douceur, compassion, esprit conciliant, propension au bien, gaîté, tolérance, piété. Le milieu familial, d'une moralité ferme, avait été harmonieux et propre à son épanouissement.

Le mariage d'Anne et Bernard, célébré au Petit-Saconnex le 20 février 1783, prépare pour les quatre enfants qu'ils mettront au monde un foyer respectueux de l'aisance. Les trois premiers voient le jour à Genève: David en 1784 — baptisé à la Fusterie, au Temple-Neuf — Sophie-Elisabeth en 1786, Jean-Jacques, futur père de Jean-Henry, en 1789. La dernière, Anne-Jeanne, naît à Tannay en 1791. La famille s'y est installée peu après la naissance du deuxième fils. C'est là que joueront, sur terre bernoise, ceux qui deviendront l'oncle et les tantes du fondateur de la Croix-Rouge. Beaucoup plus tard, David, en route vers Paris et Londres, à pied comme il se doit, traverse ce village en évoquant cette époque en termes émus⁶.

⁴ Archives d'Etat, Genève (AEG), Charles Gabriel Flournois, notaire, vol. 35, fol. 32.

⁵ *Discours adressé et dédié à sa famille par M. D. Dunant à l'occasion de l'inauguration du monument funéraire placé le 25 mars 1826 sur la tombe de sa mère (...)*, Genève, 1826, 20 pp. 5 ss.



Bernard Dunant. Photo W. Gyr.

Quelques années s'écoulent, puis on retrouve les Dunant-Gravière à Bogis, à une demi-lieue de Nyon, pour deux ans, dans une sorte de manoir tourelle plein de charme, entre champs et forêts⁷, puis au Petit-Saconnex, Moillebot», ou «en Marterey», dans une maison Argand aux gracieuses fenêtres en plein cintre, à quelques minutes seulement du temple où ils se marient. On est en 1797. L'annexion à la France est à la porte. Les affaires déclinent. Mais les enfants de treize, onze, huit et six ans trouvent pour leurs jeux des espaces verdoyants...

Les augures auraient vu juste: la famille est heureuse. Même si la conjoncture inquiète, tant sur les plans politique qu'économique.

Pourtant, déjà le malheur a frappé: en 1796, un enfant mort-né. Il est si tôt qu'à l'époque le cas n'est pas rare. Encore content si la mère, dans l'attente d'un enfant, n'est pas brutalement enlevée aux siens. Or, Anne Gravière est sortie indemne de ce mauvais pas...

Non, ce n'est pas sur ce fait divers, si douloureux soit-il, que l'adversité vient frapper les Dunant s'annonce. C'est Bernard lui-même qui est en cause. Ses affaires vont mal. Ses sympathies pour la France révolutionnaire lui ont donné des idées de spéculateur imprudent. Il a hasardé sa fortune en même temps que celle de sa femme, et les solides capitaux qu'il a risqués se sont transformés en assignats. De plus, l'Etat dont il possède des rentes fait banqueroute. Ses efforts qu'il fait pour redresser la situation ne font que le plonger plus profondément dans l'abîme. Ses dettes s'accumulent. Les créanciers deviennent insistants. L'un d'eux, le plus important semble-t-il, son propre frère Daniel, entreprend contre lui la saisie de biens qu'il possède à Culoz. C'est la débâcle.

David Dunant dira, dans son discours rétrospectif sur la tombe de sa femme — il parle à des gens informés —: «J'en passerai sous silence une partie de ses funestes conséquences». Il lui répugne d'insister. Face à l'enchaînement des événements qui conduisirent son père à la prison pour dettes puis à l'exil, il fait un mouvement de recul. Il se tait. Et peut-être qu'aujourd'hui, s'il n'avait conservé les dix-huit cahiers du journal de collégien qu'il rédigea de 1783 à 1803, nous ne saurions rien de précis sur la dramatique destinée de Ber-

⁷ Livre à l'usage de David Dunant, an 9e de la République française, 1801 (vieux style). «Notice de famille de l'an 1794...» Dans un paysage ordonné (sept allées convergeant vers le centre du bois) et un appartement spacieux où la salle carrée, à deux entrées et trois fenêtres, ouvre sur les lointains lumineux du lac et des Alpes, chacun semble satisfait de l'organisation de l'espace et de la vie: le père a pour son cheval une place à l'écurie, une remise pour sa voiture, un cabinet pour ses ouvrages de tourneur et de charpente; la mère plus de facilités d'apprentissage qu'à Tannay; David la jouissance d'une école de qualité, à Nyon, chez un M. instituteur réputé, où il est en demi-pension. Il s'y voit initier à l'allemand, aux principes de la langue française, à l'arithmétique et, pour son amusement dit-il, à la géographie. Sophie, de sa part, sait lire et écrire. Anne-Jeanne se contente de crayonner. Quant à Jaques, il con-

On n'en serait réduit qu'à de simples conjectures⁸. Car les documents, à l'exception du *Registre de la Cour du Lieutenant* — et encore que la laconique mention: «Daniel Dunant contre Bernard Dunant» — soufflent mot des comparutions et des jugements. Les livres d'écritures restent muets. Seul David dévoile un large pan de la vérité.

Le mercredi 26 septembre 1798, exactement un mois après le *Journal*, il mentionne pour la première fois, à propos de la Chèvre, un domaine vigneron acquis par son père le 9 juillet 1793, la saisie des meubles. Mais il ne s'agit ni du terrain ni de la maison, mais simplement des meubles. L'affaire, constate le juge de paix Claparède après un tour sur les lieux à laquelle Daniel ne se rend pas — il prétexte un voyage — peut par conséquent se régler à Genève. C'est pourquoi Arnold, par un citoyen de sa connaissance, envoie chercher en France les documents nécessaires à la confrontation. Elle ne veut pas, en laissant son mari lui-même, l'exposer à une arrestation. Malheureusement, l'audience des deux parties, le samedi 3 novembre, n'aboutit à aucun résultat: il faudra un procès, et les conséquences s'en font immédiatement sentir. David peut-il écrire le lendemain: «Ce matin, quand Susette a ouvert à 7 heures, 7 personnes, dont 2 gens d'armes, un huissier, un notaire, deux aides, se sont présentées (...)» Le père, averti, s'enferme dans sa maison. Et comme toute effraction est interdite par la loi — le serrurier refuse — pour faire peur — l'escouade ne peut que monter la garde avec un fusil. 1 heure toutefois, de guerre lasse, et constatant la fragilité de la porte, ils soulèvent précautionneusement la porte, entrent sans rien endommager et déclarent Bernard Dunant leur prisonnier. Peu après, quand il est sorti, l'emmène en voiture. Sa femme l'accompagne et loue pour lui, dans la ville du géôlier, une belle chambre. Il mangera à table d'hôte. Tout cela, 10 louis par mois, celui que doit fournir le plaignant compris. Dès lors, David et ses enfants prendront souvent le chemin de la prison de Saint-Pierre et de l'ombre de Saint-Pierre.

Le *Journal* de David donne de loin en loin, parfois à des dates précises, un aperçu de la situation. Le 4 décembre, à l'audience du Tribunal, les juges décident de remettre, pour examen, les papiers au secrétaire. Gravière a eu le tort de ne pas faire enregistrer le domaine de Cul

⁸ *Discours (...)*, op. cit., pp. 10 s. BPU, Ms. fr. 3171-3172. Le cahier N° 1, que j'ai été retrouvé dans les papiers transmis par son père à M. Bernard Dunant, ardent fondateur de la Croix-Rouge. Il m'est donc possible, sur ce point également, un exposé plus complet que dans mes articles de la *Revue du Vieux Genève* (1980) et de la *Revue suisse d'histoire* (vol. 30, 1980, pp. 357-385): «David Dunant, vie quotidienne à Genève au lendemain de l'Annexion à travers le journal du fondateur», du *Bulletin de la Société Henry Dunant* (N° 4, 1979, pp. 10-17: «Des grands secrets n'a pas connus») et de la *Revue suisse d'histoire* (vol. 30, 1980, pp. 357-385): «David Dunant, le précurseur du fondateur de la Croix-Rouge»).



Assemblée dans l'église du Petit-Saconnex.

Mariages et baptêmes, dans la famille Dunant, ont souvent lieu au temple du Petit-Saconnex.
Document BPU.

des hypothèques. Quelques jours après, elle apprend que Daniel doit le saisie, jugée contraire à la loi. Mais le procès n'en continue pas moins, faut qu'elle rentre dans ses droits pour qu'aucun créancier de Berna puisse s'emparer de ses biens¹⁰.

Les visites à la prison, pour elle, se suivent de près. En cette fin d'1798, on en compte jusqu'à quatre par semaine. Plus tard — mais David a-t-il toutes notées? — elles semblent s'espacer. Quand on est mère de enfants et qu'on habite le Petit-Saconnex, c'est-à-dire à trois quarts d' de l'hôtel de ville, de telles courses mettent la résistance d'une femme à épreuve. David le laisse entendre, en date du 12 décembre, quand il dit qu'elle s'en est allée porter à son mari un certain nombre de choses: «Elle a été obligée de brasser la neige pour revenir, mais la nécessité n'a point de loix» (sic).

Est-ce pour éviter ces pénibles déplacements, pour être à la fois plus près de la prison et plus près du Collège, qu'elle se décide à s'installer en ville? Elle prend un appartement dans la maison Diodati, au 117 — aujourd'hui 44 — du Puits-Saint-Pierre. Le déménagement a lieu les 9 et 10 juillet 1799. Le deuxième jour, l'orage surprend le convoi: lorsque le chariot «fut chargé

prêt à partir, lit-on dans le *Journal*, le tonnerre commença et la pluie tomba tout comme par torrent parce que les jours précédents il avoit fait une pluie excessive, en sorte que tous nos meubles furent joliment mouillés : le linge et les lits qui étoient dans les malles et la grande caisse ; le charbon sous la maison de ville où on le déchargea (...)»¹¹.

Bernard Dunant languit dans son cachot : il y passe l'hiver, l'été... Un arrangement à l'amiable ne peut-il intervenir entre les deux parties ? Le syndic Jean-Jacques Dunant, leur cousin, tente en vain une médiation. Daniel n'accepterait en dédommagement la Chèvrerie qu'accordée pour 500 louis... Le 12 octobre 1799, une procuration étant nécessaire au nom de la grand-mère Dunant, David précise : « Comme ce qui se signe n'a pas de valeur, il l'a signée entre les deux portes. »

Près d'un an déjà s'est écoulé depuis l'incarcération. L'avocat J. Grenus tantat que l'acte d'emprisonnement n'est pas fait dans toutes les formes, il s'emploie à faire libérer son client. Le mercredi 23 octobre, à 9 heures, il se présente au greffe du Tribunal de commerce les livres et paquets de la bibliothèque de son père. Un inventaire en est dressé. L'examen de ces pièces va-t-il aboutir à un conflit ?¹²

Deux jours plus tard, cette lueur d'espoir se précise : « A 5 heures, un petit Magnin des prisons vint à la maison et nous dit que notre père avoit obtenu de sortir le soir-même et qu'il prioit qu'on le vînt chercher avec une voiture pour transporter ses effets ; nous y allâmes aussitôt (...) fort joyeux. Un domestique et une servante (...); nous le trouvâmes tout empressé à faire son paquet. Il nous dit que Mr Grenus lui avoit apporté dans l'après-midi la libération qu'il nous avoit promis d'obtenir ; nous le ramenâmes à la maison ; il passa le soir avec nous, soupa avec nous, et fit le tour de notre appartement, qu'il n'avoit jamais vu (...); il coucha dans le lit au petit cabinet à côté de ma chambre. »

Le samedi 26, David va chercher le peignoir de son père et prie « M. Grenus d'envoyer le perruquier ». En outre, il demande au tailleur de passer à la maison, Bernard ayant envie « d'une bonne redingote qui croise et qui ne se ferme pas pour être au chaud cet hyver ». Dans la matinée, on vient « apporter à David un petit mot de billet » l'avertissant que M. Grenus avait dit la veille qu'il ne devrait réintégrer la prison. Un quart d'heure après, trois huissiers se présentent pour l'emmener. Mais David pressent que tout n'est pas en ordre.

Sans doute l'adolescent n'a-t-il pas tout à fait tort. L'affaire est en train de tourner. Bernard Dunant pense que ses intérêts ont été mal servis. Aussi se demande-t-il s'enquiert-elle d'un nouveau défenseur.

Celui-ci, un certain M. Moëne, vient annoncer à la famille, le dimanche 18 novembre, qu'il a obtenu du Tribunal civil une ordonnance

¹¹ *Ibid.*, fol. 7 ss., 29.

¹² *Ibid.*, fol. 25. Cahier 3, fol. 17, 24. Archives Bernard Dunant, *Livre à l'usage de David Dunant*, op. cit. « Événements intéressants (...) depuis le mois d'avril 1799 ».



David, lui, est baptisé à la Fusterie. «Vieux Genève» = VG.

gisement du père, et qu'il entend la faire enregistrer sans retard pour la me à exécution le soir-même.

La prudence sera de rigueur. Le prisonnier libéré devra se tenir ca «parce qu'on pourrait le reprendre en faisant les choses dans les règle Quand donc, dans la soirée, sa femme va le chercher, accompagnée M. Moëne, ils le mènent, sur le conseil de Mlle Gravière, chez la belle-s de cette dernière, aux Rues-Basses, dans une allée de traverse où deme Mme Droin, «dont le mari est à Paris», et qui vit seule avec deux enfants. avocat va s'occuper de lui procurer un passeport et lui conseille de faire voyage «jusqu'à ce qu'on voie quelle sera la conduite de la partie adverse»!

Trois semaines ainsi s'écoulent. Bernard Dunant se terre dans son logis lui apporte du papier, de l'encre, des livres. Il ne sort qu'une fois, le 3 décembre, à 10 heures du soir, pour faire un tour de ville. Quant à sa femme ses enfants, lorsqu'ils se présentent à sa porte, le lundi 25 novembre, les vo leur disent qu'il n'y a personne. Les occupants de l'appartement se sont emés. Mais le lendemain, Mlle Gravière ayant passé chez eux, ils parvien à le voir et sont heureux de le trouver bien.

Le mardi 10 décembre, le passeport ayant été obtenu, le reclus se dé Il s'en ira de bonne heure le matin, à porte ouvrante, en voiture. Le so

9 heures, écrit David, «mon papa est venu, il est entré par la porte bre à manger que l'on avoit ouverte afin que la fille ne s'aperçut la lettre» — une recommandation du pasteur Martin pour le commerce Passavant, de Bâle — «une montre, une bague pour voir de besoin, un peu d'argent parce que l'on n'en peut pas passer beaucoup de linge pour n'être pas embarrassé (...); après nous avoir fait il partit à 10 heures; il avoit payé en soupant un mois de pension à trois louis».

Tout se passe comme prévu. Il part vers six heures et demie, après encore nuit, du logis qui l'a hébergé trois semaines, dîne chez le syndic Jean-Jacques Dunant, à Founex, continue sa route à pied vers Begnins, écrit le lendemain de Lausanne et prend le chemin de vendredi 27 décembre, David note que son père «est arrivé en bon depuis quatre ou cinq jours», le mardi 14 janvier 1800 que sa mère en peine de ne point recevoir de nouvelles» et que, le soir, elle fait lettre par Sophie...

Bernard Dunant ne trouve pas de travail sur les bords du Rhin, la vente de deux bagues et avise sa femme, le 28 mars, qu'il a tiré une traite de dix louis. Le 11 juillet, heureux de savoir que David a été au Collège, il dit s'ennuyer à ne rien faire. Il voudrait aller «à quelque endroit, mais il ne sait pas où». Le 9 août, il déclare ne plus pouvoir rester en Suisse et demande un passeport pour Paris. Il y arrive à la fin du mois, loue une chambre pour un louis, obtient une permission de séjour... Le 15 septembre, tard, il s'installe à Versailles pour exercer un petit commerce. Dès le 1er décembre 1801, qu'il «se tourmente sur mille choses, comme tous les jours fait». Ne s'inquiétait-il pas, en prison, par manque d'exercice, trop d'embonpoint? Sans doute son caractère, au jeu cruel de tant de choses s'était-il aigri peu à peu. L'insuccès, l'humiliation, la honte l'avaient fait. Et maintenant il devait vivre seul, en exil, loin des siens et de sa patrie. Tant, le 1er juin 1802, quand il accuse réception d'une malle contenant des fournitures de montres à vendre, il a l'air content, jouit d'une belle sur une promenade publique et trafique pour 30 à 40 francs par jour.

Le conflit avec son frère Daniel ne semble pas trouver de solution. Le 1er juin 1800, David note que MM. Martin et Garnier, ainsi que MM. Dunant, ont été choisis comme arbitres pour faire une dernière conciliation. Un accord devrait être signé par Anne Gravière et son frère. Le dernier, Bernard parti, avait paru plus accommodant. Sa belle-sœur, veuve, était prête à lui céder sa propriété de Culoz. Mais la transaction n'a pas fait pas. Et quand il est question de nommer un curateur pour éviter

d'enregistrement, le 26 décembre, et que pour cela les signatures des trois quarts des créanciers sont nécessaires, Daniel refuse la sienne¹⁵. Seule sa mère semble-t-il, en 1805, mettra un terme au différend.

A cette époque, la mère de David — il le relève dans son discours funéraire — tombe malade. On ne s'en étonnera pas. Car si elle a connu d'abord les joies les plus vives de la maternité et de la famille, entourant ses enfants de la plus tendre sollicitude, elle en a plus tard supporté seule la charge. Elle a travaillé. Elle s'est montrée économe, patiente. Elle a dû aller vendre presque chaque jour, quand elle habitait encore à la campagne, des marchandises anglaises à la ville. Et pour sauver quelques débris de sa fortune, elle a tenu tête aux créanciers¹⁶.

Peu à peu, cependant, sa santé s'améliore. Une lettre de sa fille Sophie Elisabeth note le 5 août 1808 qu'elle se raffermirait depuis qu'elle se trouve à Monnaie, chez sa mère, dans une propriété qui jouxte celle du frère de Bernard Jean-Louis, bel ensemble de prés, de vergers, de vignes. Elle se promène dans le jardin, mais n'a pas le courage d'aller plus loin¹⁷.

Elle se rétablira pourtant. Le chagrin de perdre sa mère, en 1810, sera tempéré par la satisfaction de pouvoir enfin payer toutes ses dettes. Les difficultés financières de David, alors libraire, en 1815, la chagrineront, mais elle aura la joie de lui venir en aide et d'assister au redressement de sa situation. Quant à son mari, des lettres de ses enfants précisent qu'il voyage en France, toujours portant et même content, mais toujours affligé, si l'on en croit David, d'un esprit de spéculateur imprudent et chimérique.

Quand rentrera-t-il à Genève pour y trouver son dernier repos, entouré de soins, des égards de chacun? En 1815, il est à Paris, absolument pas mortifié et ses filles exhortent leur frère, le cadet, à l'aller voir, ou pour le moins à l'écrire. Le recensement de 1816 ne le mentionne pas. En revanche, celui de 1822, à la rue du Puits-Saint-Pierre 117, le place aux côtés de son épouse et de ses deux filles. Il meurt la même année. Anne Gravière, choyée par ses enfants, et fière des succès de Jean-Jacques à Marseille, lui survit presque quatre ans. La succession de Bernard ne s'ouvre qu'à ce moment-là, avec sa part propre, les deux confondues totalisant 133 498 livres 13 sols 4 deniers. Le partage se fait le 4 mai 1827: David reçoit des rentes diverses; Sophie la maison Diodati; Jean-Jacques le domaine de Culoz; Anne-Jeanne la propriété de la Monnaie. Des titres égalisent les parts¹⁸.

¹⁵ *Ibid.*, cahier 4, cahier 5.

¹⁶ *Discours (...)*, *op. cit.*, pp. 9, 11, 12.

¹⁷ BPU, Ms. 3256, 3257, *Papiers Daniel Colladon*, 3256, fol. 71. AEG, Cadastre E 4, Sacconnex, registre 31, section A, fol. 5.

¹⁸ BPU, Ms. 3256, *op. cit.*, fol. 71, 74, 79; 3257, fol. 95-102. *Discours (...)*, *op. cit.*, pp. 10-11. AEG, *Archives de famille*, *Durant Colladon*, 1818-1819, Testament de Daniel Colladon.

L'histoire de Bernard Dunant finit bien. Mais vingt ans dura sa femme et pour ses enfants le grand absent. Il est donc vrai que affaires, ses dettes, son existence vagabonde et son exil donne de sa vie, quand ils la comparent à celle de Jean-Henry, le sentiment d'une prophétie.

II

DAVID LE PRÉCURSEUR

Le *Journal* de David Dunant l'insinue: le garçon qui écrit sur l'épais papier gris de ses anciens cahiers d'écolier ne prendra pas le chemin de tout le monde. Quand, sur les premiers fascicules, sa calligraphie appuyée à l'encre noire se détache sur un fond d'exercices d'écriture au crayon — un certain esprit d'économie était de rigueur à l'heure des prisons du père — déjà la personnalité singulière de ce collégien apprenti chroniqueur montre le bout de l'oreille. Peut-être la conjoncture politique l'explique-t-elle dans une certaine mesure. L'enfant a grandi quand montait et grondait la Révolution, quand aussi la dynamique de la grande République, trop neuve encore, se préparait à englober la petite, ancienne, et que depuis longtemps il aurait fallu rafraîchir les passions avaient bouillonné dans la cité. Les partis s'étaient dressés les uns contre les autres. Et si tous les Genevois, plus ou moins, en avaient subi les contrecoups, dans des prises de position parfois aveugles, voire téméraires, la famille de Bernard Dunant, on l'a vu, en avait plus que d'autres été meurtrie. L'adolescent de 14 ans n'avait pu se soustraire à ce malheur. Il avait vu sa mère lutter seule au gouvernail, il avait admiré sa force d'âme. Et de la voir ainsi garder pour ses enfants tout son sourire, au milieu des longues épreuves, quand le souci la tenaillant le sommeil fuyait sa couche, il avait gagné pour elle un si profond respect, dans la conscience que soudain il avait d'entrer dans le monde adulte, qu'il s'était obscurément promis de la soutenir. D'être là pour l'appuyer... Aujourd'hui encore, sur les pages jaunies, la fermeté de son écriture le laisse transparaître.

David est bien l'aîné. Il jouira, au milieu des siens, d'une autorité certaine.



Geneva from the Lake. 3 sept. 1819. VG.

il y a dans sa nature, comme dans celle de Jean-Henry, lui-même, quelque chose de l'originalité des fils cadets. Il se p... intérêts sont parfois insolites; et il arrive qu'il se prenne po...

Déjà le *Journal* en témoigne. «C'est un beau spectacle, é... novembre 1802, que celui que nous offre la nature». Il a dix... qu'il jouit de ses promenades solitaires plus qu'il n'en éta... d'avoir eu quinze ans. Pourtant, l'attention qu'étrangement i... rologie n'attend pas cet âge-là pour s'affirmer. Elle se révèle... notations quotidiennes, la plus constante.

Ainsi, à la Noël de 1798, un mardi, le thermomètre descen... au-dessous de glace et le lac fume. Deux jours plus tard, il va... s'acheter des patins et s'y faire mettre des courroies. Le lend... s'annonce: la neige fond; mais la bise du samedi réinstalle le... che, au lieu d'aller au sermon, il patine pour la première fo...

En 1799, la vendange tarde. Le 22 octobre, les raisins son... elle ne peut commencer. Même dans les vignes que la famille... au sud de Genève, dans un climat plus doux, elles n'auront l... 26, et la récolte sera misérable: 28 «sommées» au lieu de 48 et... à l'eau et à la boue, remarque-t-il au cours d'une promenad...

Les hivers de l'époque semblent rigoureux. Celui de 1801-1802 comme tôt. Le 22 octobre déjà, la neige descend presque jusqu'en plaine. Une froide suinte d'un plafond de nuages où se noient les sommets. La température, en quelques jours, a baissé de dix degrés. A la rue du Puits-Saint-Pierre on allume le feu pour la première fois, et David, pour un écu, s'achète un thermomètre portatif dont il avait envie depuis longtemps. En décembre, l'Arve est en crue, puis c'est la neige, la glace, le patinage, et il s'en donne à cœur joie. Au début de l'année, à deux reprises, la température descend à plus de dix degrés au-dessous de zéro: l'eau gèle dans son pot. Mais bientôt le recrudescence provoque dans la ville un horrible «margouli» sans que la neige fonde complètement; depuis l'Escalade — 12 décembre — elle se maintient jusqu'au 15 de février, puis l'hiver se prolonge, et le dimanche 16 mai les montagnes blanchissent encore très bas, le grésil cingle les vieux toits de la colline de Saint-Pierre, et le thermomètre est à peine au-dessus de glace... Et l'été, ce sont les coups de vent, les bourrasques orageuses qui soulèvent la poussière. L'automne, lui, suggère une note poétique: «Le vent a fini de mettre bas quelques feuilles qui restaient».

Cet hiver mémorable est pour David Dunant de liberté. A l'aube de 1801, sa deuxième année achevée dans la classe d'Alexandre Couronne, maître géant et forte personnalité, il décide d'interrompre le Collège. Pourquoi? Troisième, chez Henry Colladon, futur beau-père de son frère Jean-Jacques, il avait eu le prix de latin. On avait loué l'élégance de sa langue. Que s'est-il passé? Un rythme d'étude plus rapide l'a-t-il désorienté? S'est-il senti sous-estimé, dépassé, incapable, dans la lecture, de marcher au pas de la classe, c'est-à-dire des meilleurs? Il confesse, en juin 1801, qu'il s'ennuie au Collège. N'est-ce pas le fait d'élèves qui ne peuvent suivre? La remarque qu'on peut lire dans le *Journal* le 18 décembre 1800 est peut-être révélatrice: «J'ai été au Collège quoique je n'y aille pas ordinairement le jeudi, mais le temps n'est pas agréable pour aller promener.» On le devine: il aime trop à flâner dans sa cour de Genève; trop volontiers aussi, quand un hôte de passage est à leur table, prolonge le repas, comme le 9 mars 1801, en sirotant son café jusqu'à 2 heures, et il écrit: «C'était trop tard pour aller au Collège»²⁰.

Pareille désinvolture peut étonner. Mais comment résister au charme de la promenade, ou à tel spectacle, à telle baraque foraine, à Plainpalais ou à l'Air, avec ses «sauteurs», ses prestidigitateurs, ses montreurs d'animaux, son théâtre marin, ses projections d'ombres chinoises, ses démonstrations de physique amusante?... Il s'en va volontiers à telle cérémonie républicaine, à Saint-Pierre, les décadis; plus souvent encore au tribunal criminel, où comparaissent les délinquants de tout le département; et aux exécutions capitales qui v

1798.

Journal.

N^o I, à

n. David Dupart (né en 1784)

Commencé le 26 Août 1798.



1^{re} Contenant la Fin du mois d'Août (depuis
2^{de} de l'année 1798.) Les mois de Septembre
1^{re} entier) et le mois de Novembre jusqu'au 27

toute une foule, de la prison de l'Evêché au bas de la Treille, suivre les convulsions sinistres. Assiduité qui répond à une simple recherche de suspense peut-être, mais qui pourrait aussi expliquer l'intérêt profond, par la suite, qu'il mettait à proposer une réforme judiciaire.

Tout cela est vrai. La chronique de son *Journal* le suggère. Mais que faut-il dire de la confession que nous livre un de ses manuscrits: «La mauvaise santé m'a jeté dans un état de langueur dès la sortie de l'enfance, ainsi qu'un concours de circonstances contrariantes, ne m'ont pas permis de faire d'études»²¹? On ne peut, dans ses notes journalières, qu'en deviner la trace. L'expression claire y fait défaut.

Le contexte de cette phrase surprenante éclaire un aspect important, bien que peu apparent, de la personnalité de David. Il s'agit en effet, dans ce texte du «récit détaillé», comme il le dit lui-même, du danger qu'il a couru d'embrasser la foi romaine. Un ecclésiastique catholique ami de son père, et en relation d'affaires avec lui, fréquentait leur maison. La conversation, entre les deux hommes, tournait souvent à la controverse religieuse. Bernard Dunant restait son interlocuteur. Au bout d'un certain temps, il orienta leur échange dans une autre direction. Le prêtre, constatant que le fils aîné de son hôte réfléchissait beaucoup, et aspirait à l'unité du christianisme, lui prêta une *Histoire de l'Eglise* insinuant, non sans adresse, que la Réforme s'était trompée. Il eut plusieurs entretiens avec lui, puis, dans l'espoir d'une conversion, il lui remit un second ouvrage, un catéchisme «dont je reçus et adoptai les dogmes, confidentiellement à David, avec plus de docilité que d'examen». Il avait tenté de se défendre en citant la Bible, mais il la connaissait mal. Aussi, ne croyant plus à sa propre religion, décida-t-il de manifester ses nouvelles convictions. Toutefois, crainte de faire obstacle à la grâce, il résolut, contre l'avis de son directeur spirituel, de s'ouvrir de cette situation à son père.

Ce dernier, surpris et affecté, ne s'opposa pas de front à son dessein. Il ne menaça pas de le deshériter. Mais il lui fit comprendre à quel point, dans une décision aussi grave, il était important de se déterminer en toute clarté. Tant en ce qui concerne la foi réformée que la religion catholique, ses connaissances demeuraient sommaires. Il fallait donc les approfondir. Des lectures et des entretiens avec Bernard, qui se montra plus théologien qu'il n'y paraissait, et le mit à l'école de l'Ecriture sainte, le convainquirent que la foi des réformés, qu'il était prêt à rejeter, était la même que celle des apôtres.

Ces tête-à-tête spirituels entre le père et le fils jettent sur le financier et malchanceux une lumière plus chaude. Un côté de sa personnalité se dévoile. Qu'on ne soupçonnait pas. Et l'adolescent, pleinement persuadé, gagna à ce dialogue, qu'on ne peut guère situer, en l'absence de toute indication de date, au delà de 1798, une foi mieux assise, plus personnelle. Cel-

l'empêcha pas, le 6 septembre 1814, d'épouser par inclination des convenances, la Savoyarde catholique de condition modeste, qui ne lui donnera pas d'enfants²².

Cette turbulence franchie, l'attachement de David Dunant genevois, de tradition plus que de doctrine sans doute, demeure. Il se prépare à sa première communion, qu'il décrit apparemment. Il est interrogé sur toutes les parties de l'instruction religieuse. On le dispense des leçons publiques réservées aux catéchumènes. La messe qu'il a traversée lui a prêté, quant à la théologie, toutes les notions qu'il faut. Elles sont d'ailleurs régulièrement entretenues, le dimanche, le jeudi, par son assistance plus ou moins régulière au catéchisme.

Le *Journal* témoigne de cette relative assiduité. On pourrait dire que, lui, à l'endroit de l'Eglise, une certaine désinvolture. On a vu, au jour du Seigneur, de courir sur la glace plutôt qu'au temple. Mais la turbulence n'est pas indifférence. Il note souvent, quand il y est allé, la prédication. Et il va jusqu'à dire ce qu'il en pense. Ainsi, lors de la communion de Pentecôte, l'une des quatre de l'année, le 6 juin, à l'après-midi de M. Dejoux, à Saint-Pierre, soulève cette question: «L'église est pleine: «Il a fait un sermon d'une heure fort paternel, il a déclamé avec son éloquence qui le rend un très bon prédicateur, mais il s'en donner la peine». Plus importante, toutefois, la réflexion sur le texte de M. Duby, le 27 juin, à la Madeleine: «Instruis les enfants dès son bas âge». «Il s'est appliqué à montrer, note-t-il, combien la religion religieuse étoit négligée, surtout dans l'enfance, et que c'est là que qu'il est le plus important d'inculquer de bons principes aux enfants. Et qu'aussi de cette négligence il résulteroit que la mort emporterait beaucoup de personnes d'une piété exemplaire, l'on n'en voyoit pas d'autre à leur place (...).»

Volontiers, il écoute les ministres sous les voûtes des temples de Saint-Pierre, de la Madeleine, de la Fusterie, de l'Église. La promenade, pour lui, a des charmes secrets qui sont parfois in-

*

Dans la première moitié du XIX^e siècle, le touriste est encore en grande partie piéton. Sans doute, à mesure que passe le temps, d'autres modes de transport s'offrent-elles à lui. Ainsi David Dunant écrit-il dans un manu-

soixante²⁴: «Quoi! vous récriez-vous (...), vous voudriez que nous fissions le tour du lac Léman, tandis que nous avons à notre disposition des moyens si prompts et si économiques de le faire sans fatigues et à l'abri des intempéries par bateau ou par chemin de fer?» Sa réponse est simple. La vapeur ne permet pas d'examiner en détail les œuvres admirables de la nature infiniment plus parfaites que celles des hommes. De plus, il est dangereux. Le 1^{er} août 1859, *L'Helvétie* happa dans ses roues un radeleur qui l'aborde chargé de voyageurs, et seize d'entre eux furent estropiés ou noyés. «Oui, messieurs, s'exclame-t-il, les bateaux à vapeur sont de vraies machines infernales, les chemins de fer d'effroyables casse-cous; et les diligences, omnibus et autres véhicules, des moyens fréquents d'aller visiter le royaume de Pluton (...) Lisez les journaux (...)».

À l'appui, il cite Joanne, le célèbre auteur de *l'Itinéraire en Suisse*: «Mille fois et mille fois heureux», dit-il, ceux qui, «de gros souliers aux pieds, un pantalon et une blouse de toile pour tout costume, un sac léger sur le dos, un bâton fer à la main, libres comme l'air pur qu'ils respirent (...), parcourent à pied, et dans la compagnie d'amis intimes ou improvisés, les belles contrées qui renferment la chaîne des Hautes Alpes».

Celui qui a goûté ce bonheur y revient toujours. «Sans doute, ajoute-t-il, il faut être jeune pour en prendre l'habitude; mais une fois prise, elle se maintient jusqu'à l'âge le plus avancé», facteur d'équilibre, de santé. «S'il faut donner un exemple, je donnerai le mien; chaque été, j'ai voyagé à pied dans les Alpes, dans toutes leurs parties. Actuellement, je suis octogénaire, et ne pourrai plus, à mon grand regret, les gravir; je me contente du tour du lac que je viens de faire de nouveau à pied cette année (...), sans en être éprouvé. Il est vrai que pour me ménager j'ai été six jours en route.»

Dans un de ses ouvrages publié en 1853, sans nom d'auteur, il chante, comme Töpffer, les joies du «bienheureux touriste pédestre». Il en fut, dès 1814, un passionné. On a perçu, dans le *Journal*, quelque chose des origines de cet engouement. Le 26 février 1801 par exemple, il part à une heure pour le Salève par «un chemin diabolique», et rentre, non sans s'être quelque peu perdu, après cinq heures et demie de marche sans arrêt. Preuve évidente, pour lui, d'un goût certain pour l'exercice physique. Mais on en est encore plus convaincu quand on lit, en date du samedi 3 avril 1802, à propos des bains dans l'Arve: «Toute l'automne passée, jusqu'en novembre, je m'y suis baigné deux à trois fois par semaine et je m'en étois bien trouvé; l'hiver a interrompu pour moi ce plaisir pendant les mois de décembre, janvier, février et mars; mais actuellement que le temps vient chaud, je veux m'y remettre sans que cela me fait du bien, surtout au printemps où les corps sont lâches. Le bain d'Arve donne de la vigueur.» On a vu aussi que cet enthousiasme

Le 30 Novembre.

Le 30^{ème} Novembre

Les troupes Suisses ont entièrement évacués la ville de Genève.

Ils se sont embarqués sur le douze grandes barques que nous avons vu passer devant notre maison, et de plusieurs petits bateaux, ce qui faisoit un spectacle agréable. Ils ont fait route pour Lyon et ont couché.

Le 1^{er} Décembre ma chère Sophie a reçu une lettre de son

perpétue dans sa vie et qu'à plus de quatre-vingts ans il s'exclame encore «Vive le voyage à pied!»²⁵ Une constante de son être profond nous est ainsi révélée et contribue à nous le rendre proche. Mais il en est d'autres.



Un patriotisme romantique

Ainsi Genève. «A mon âge avancé, le pied dans la tombe, mon dernier acte, comme mon premier écrit, sera dédié à ma patrie», note-t-il dans l'un de ses manuscrits. Les titres qu'il donne à ses ouvrages, inédits ou publiés, font mesurer la place de la cité dans sa pensée, dans son cœur: *Les Souvenirs genevois*, imprimés en 1824; la remarquable édition, la première (1825), des *Chroniques de Genève* de François de Bonivard, exagérément annotées, mais précédées d'une fervente adresse «Aux Genevois», très patriotique et religieuse profession de foi; une série d'études, souvent inachevées, et dont les thèmes s'appliquent: *Athènes et Genève rivales*, ou *Grandeur de l'ancienne nationalité genevoise*; *Genève à ses premiers, à ses glorieux, à ses derniers jours*; *Mes prévisions réalisées, ou le fond de l'abîme en 1846 et 1847*; *Grandeur, décadence et chute de l'ancienne nationalité genevoise*...

David Dunant s'attache, dans ces textes, au destin de la cité. Libraire en 1810, puis libraire-éditeur au 117 de la rue du Puits-Saint-Pierre, dans la maison Diodati, là même où sa famille avait emménagé en 1799, il nourrit bien le projet, pour soulever dans le cœur des Genevois, par la connaissance de leurs annales, l'amour de la patrie, d'une collection de *Mémoires historiques*. Les *Chroniques de Genève*, de Bonivard, en sont le premier titre; les *Chroniques de Genève*, mais de Michel Roset, et du même XVI^e siècle, devraient suivre; puis ce serait, de Bonivard encore, le *Traité de l'ancienne et de la nouvelle Police de Genève*, et un choix de *Mémoires* divers allant de 1530 à 1789, enfin, par lui-même, des *Chroniques contemporaines*. Mais tout cela, les *Chroniques* de Bonivard exceptées, n'aura pas de suite. De même que l'idée, peut-être féconde, de faire des *Souvenirs genevois*, recueil d'études variées, de publication annuelle. Ce plan, qu'on pouvait estimer raisonnable, se révèle chimérique. Dunant, qui confessa ses faibles dispositions pour le commerce, se transporte en 1827 au second étage de la Tour de l'Horloge du Molard, sous la raison sociale prétentieuse — à moins qu'elle ne soit que naïve — d'associés d'entreprises et d'affaires relatives à la littérature et aux beaux arts. Les parents, à cette époque, le taxent de libraire-éditeur, puis, dès 1844, de rentier. Il a donc de quoi vivre sans travailler. Si sa situation fut précaire au début de sa carrière, à la chute de Napoléon, des héritages, par la suite, ont renv

²⁵ *Idem*, t. 1, p. 178-182. L'expression «Voyage à pied» est utilisée par Dunant dans ses

cette situation. Peut-être d'heureux placements? Le tout compris dans une sage économie... Ce qui est sûr, c'est qu'à sa mort, le 19 mai 1811, il laisse de 377 000 francs: une assez jolie fortune, si on se souvient du prix de l'argent de ce temps-là! Aussi peut-il bien se dire homme de lettres, comme dans les *Indicateurs* genevois. Mais ce n'est pas sa plume qui a obtenu le médiocre succès de ses publications nous en assure.

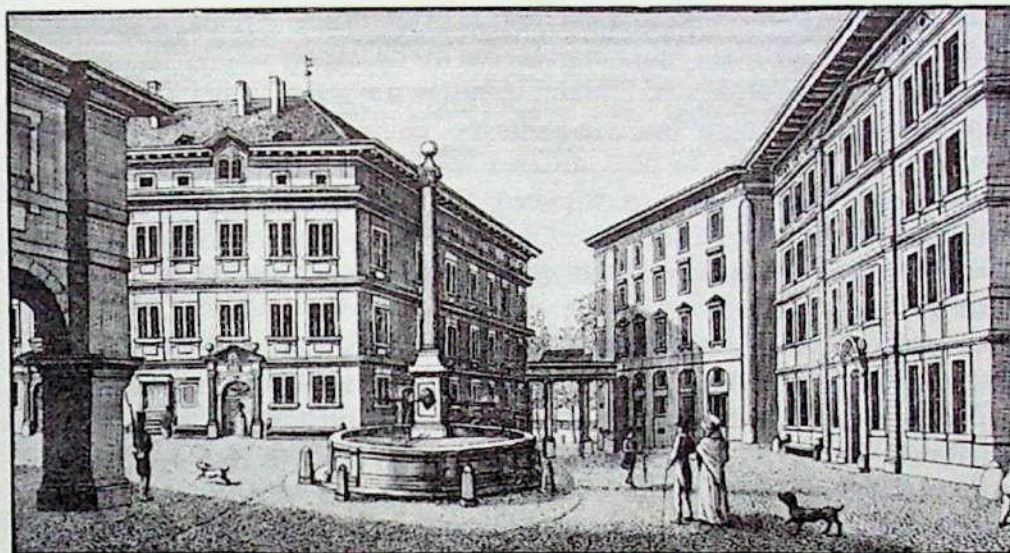
Beaucoup de ses textes, en effet, sont restés dans ses tiroirs. Les autres, les plus importants, tels les *Souvenirs genevois*, ou les *Contes de Bonivard*, se sont mal vendus. Pourquoi cet échec? Un souffle d'indifférence l'anime-t-il pas? Genève n'intéresse-t-elle pas les Genevois?

David Dunant, dont le dépit transparait, note que l'intérêt des citoyens se porte plus volontiers vers l'histoire de l'Égypte, de la Grèce, et encore du Nouveau Monde, que vers celle de Genève. Il a interrogé de jeunes gens à ce sujet. Aucun d'entre eux n'avait «le plus léger sentiment de gratitude pour ses aïeux; ils se bornaient à parler de l'Escalade, et de la Révolution, et parce qu'il est d'usage de s'amuser et de se régaler de l'histoire des familles (...).» L'école favorise cette tendance. Dans l'idée d'école, désormais, est confessionnellement mixte, elle néglige les traditions de son passé. Elle en a presque honte. Il s'agit donc de suppléer à ce manque et de mettre à la portée des Genevois les plus belles pages de leur histoire.

Ainsi le discours introductif aux *Chroniques de Genève* charrie pendant dix pages les gloires de la cité. Un cantique monte: sept strophes commencent par «Genève eut jadis (...)». La première évoque les réformateurs, les hommes d'État, et pousse le couplet jusqu'à la Restauration. La deuxième mêle aux philosophes les citoyens qui firent leurs biens ou versèrent leur sang, les chrétiens qui suivirent la foi. La troisième et la quatrième disent les savants, les publicistes, les réformateurs, dont un géant (Rousseau), et la femme la plus spirituelle (Staël). Mais l'auteur ne dit pas leurs noms: il pose des devinettes, des questions, comme il se doit, aux «Additions et Corrections»). Puis ce sont les officiers du service étranger, les maîtres des arts dits mineurs, peintres, graveurs, horlogers animant leurs automates... Enfin les négociants, les banquiers... Et David Dunant s'exclame: «Où sont les successeurs?

Il en trouve. Nés et formés dans le siècle précédent. «Honnêtes gens et patriotes». Mais grands personnages pourtant. Le défenseur de la Liberté, Gabriel Eynard, le fondateur de la *Société de la Paix* comte Jean de Sella, le mécène — général Simon Rath — qui permet la construction

²⁶ BPU, Ms. fr. 3175. *Chroniques de Genève*, 1831, t. I, «Aux Genevois», p. 1.
- De quoi David vit-il? Sophie, dans ses lettres, note en 1825 que la librairie rapatriée d'un pensionnaire anglais de santé médiocre contribue à soutenir le ménage. Cent copies pour le fortifier, sont commandées à Jean-Jacques. Quant aux propositions de son frère à participer avec lui à une société en commandite, ou à l'exportation



L'Hotel de Ville

Du Puits Saint-Pierre 117, David et Jean-Jacques passaient par là pour aller sur la Treille, J. Henry pour gagner les Bastions avec tante Sophie. VG.

musée qui porte son nom, le syndic Jean-Jacques Rigaud, émule des magistrats du XVI^e siècle, le professeur J.-J. Caton Chenevière qui défend contre le gouvernement la célébration du Jeûne genevois, Fazy-Pasteur en son temps patriote et député, grand libéral indéfectiblement attaché au protestantisme. La Restauration est bien réelle²⁷.

A ses yeux, pourtant, l'essentiel fait défaut. Les mœurs ne sont pas irréprochables. Là où on disait autrefois: «Religion et travail», on dit aujourd'hui: «Richesse et jouissance». On vit dans la mollesse et l'immoralité. On se désintéresse des affaires publiques. On déserte de plus en plus les temples. On poursuit que le plaisir. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'on soit plus riche et moins heureux.

La jeune génération est sévèrement jugée: «Jadis les jeunes gens étaient respectueux, dociles aux réprimandes de leurs parents, de leurs instituteurs, des personnes âgées; soumis à leurs légitimes volontés. Ils craignaient Dieu et honoraient leurs père et mère: aujourd'hui l'effronterie, l'insolence, la débauche, le goût de l'indépendance les corrompent dès leur bas-âge; la dissipation, la fainéantise, l'ignorance, le libertinage les livrent dès leur jeunesse au vice (...) et quelquefois à tous les excès, au crime même».

L'auteur pense toutefois qu'on ne saurait les en rendre totalement responsables. Ces débordements sont le fait du relâchement général des mœurs.

là cette nécessité d'une restauration morale et spirituelle. Quarait sans remède, seule la religion préserve du désespoir.

Tout naturellement, David Dunant se réfère à Calvin. Genève demeure indissolublement liée à la Réforme. Dans une série de vés qui comparent, sous le titre *Athènes et Genève rivales*, ou *l'ancienne nationalité genevoise*, ces deux républiques d'autrefois à leurs législateurs avec ce mélange d'emphase et de sécheresse rise: «Aux mânes de Solon!», «Aux mânes de Calvin!» Car c'est le remède qu'il faut enfin revenir.

N'est-ce pas lui, ayant réussi «l'admirable alliance de la religion et de la liberté», qui fit «faire des pas de géants à la philosophie, à l'économie, à la législation, à la littérature, aux sciences et aux arts, à la morale tout entier?» David Dunant en est persuadé. Il le regarde comme son ami. Il le tutoie. Il lui dit: «Tu fus (...) l'homme de la loi, le patron du vrai perfectionnement religieux et social», et — à propos de la démocratie, «illusion dont on berce l'humanité si elle n'est pour elle une vertu».

Incontestablement, l'éditeur de Bonivard porte haut le pavillon genevois. Il tient pour nécessaire sa discipline. Qu'il n'en cause pas de faiblesses, personne ne le lui reprochera. Mais à la différence de ses collègues systématiques comme les Galiffe — fascinés par un seul trait, la discipline — qui ne voient jamais l'homme en sa stature entière, et en l'œuvre, tant pour la cité que pour le monde, il rend un jugement plus juste à sa grandeur. Il s'inspire de l'esprit de la Réforme plus que de la lettre. Il invite ses lecteurs, au lieu de ferrailler sur des points litigieux, à se confronter chacun la sienne à l'Evangile²⁸.

L'essentiel, c'est la conversion morale. Des mœurs pures seront un rempart plus sûr qu'à la Suisse ses montagnes. Car «dès qu'une loi cesse de servir de pivot à la liberté, dit-il, il n'y a plus de liberté»; la démocratie, l'égalité civile, les droits de l'homme se dissipent en fumée (...)

Cet idéal ne sera pas atteint sans esprit religieux, et surtout sans Dieu. Le Conseil général rétabli tournerait à vide. Même la résurrection du Consistoire serait inopérante. Elle ne soulèverait que révolte. Dunant, dans son vœu de voir ce tribunal des mœurs renaître, voit l'interdiction des lieux de débauche, la réduction du nombre de jeux d'argent et des «vagues» campagnardes, le contrôle strict des spectacles... — insiste-t-il sur la nécessité de sacrifier l'intérêt

bien public. Les lois et les mentalités doivent puiser à la même source, celle du christianisme²⁹.

*

La décadence de la cité, Dunant la voit morale, religieuse, politique, mais aussi industrielle et commerciale. Démolir la maison de Rousseau, à Saint-Gervais, n'est pas qu'un manque de respect à l'endroit du *Citoyen de Genève* que sa patrie, autour de 1830, veut honorer, c'est une faute «industrielle». «Le Conseil municipal, dit-il, aurait dû, au moyen d'une souscription, en faire l'acquisition, embellir le jardin contigu, y placer des emblèmes et l'entourer d'une belle grille dorée». Les étrangers ne viennent pas en Helvétie que pour ses lacs et ses montagnes. Elle évoque à leurs yeux la liberté. Or, Jean-Jacques Rousseau a abattu l'oligarchie par le *Contrat social*, le fanatisme par la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il a prôné une éducation libérale. Il mérite donc d'être reconnu, fêté, et d'avoir sa statue sur la Place Neuve ou à l'Île des Barques³⁰.

L'industrie, à l'époque, comprend toutes les activités humaines. Elle englobe dans son développement les lettres, les sciences, les arts. De là, dans un opuscule intitulé «Pourquoi l'exposition de 1832 a-t-elle été inférieure aux précédentes»³¹, cette vision d'une civilisation libérée qui permettra aux peuples de s'appartenir — à Genève d'élever un monument de l'Escalade — aux guerres de s'éteindre, à la peine de mort et aux cruautés envers les hommes et les animaux de disparaître. Alors les différends entre pays seront soumis à l'arbitrage des nations voisines, l'éducation sera nationale et gratuite, le droit au travail se verra inscrit dans les mœurs et la religion, dégagée de toute superstition, prendra un empire absolu sur les cœurs.

David Dunant nourrit la fierté du citoyen conscient et responsable. La vie publique l'intéresse. Il pratique les lois. Déjà son *Journal* d'adolescent témoigne. Il rédige sur la législation du Consulat nombre d'extraits. Il suit avec attention, grand lecteur de la destinée humaine, et par conséquent des gazettes et des livres, comme le sera son génial neveu, l'étonnante évolution de la société. Non en homme de parti ou de coterie toutefois, mais en indépendant et impartial témoin. Du moins se présente-t-il ainsi lui-même dans son *Coup d'œil historique sur l'industrie genevoise*. Non sans pertinence d'ailleurs. Car il est vrai qu'il n'a pas de très grands efforts à faire pour se montrer différent. C'est un original. Lucide et pessimiste en même temps que bienveillant et passionné. Mais sa sensibilité légèrement romantique se révèle volontiers pecheuse. Il propose des réformes. Il dit ce qu'il faut faire.

²⁹ *Chroniques*, I, pp. 80 s., 112 ss., 84 ss.

³⁰ *Coup d'œil historique sur l'industrie genevoise*. Genève, 1838, chez David Dunant.

Une vision hante cette attitude de militance verbale: celle velle empruntant le visage et surtout les vertus de la vieille Genève il lui-même aux solutions qu'il esquisse? S'il ne manque pas d'dénoncer la décadence de la République, la stagnation des tech du progrès, il se montre moins persuasif quand il s'agit de trace de ses rêves quelque avenue lumineuse. Il tire à boulets rouges talistes genevois qui préfèrent investir à l'étranger, mais il ne avec ses propres fonds: les valeurs qu'il possède sont essentielles et françaises.

Rien d'original, à vrai dire, dans ses critiques ou ses propositions dans l'air. Elles flottent avec la bise. Elles relèvent de cette diffusion dans laquelle Genève se débat depuis qu'elle est devenue d'être suisse, celle d'une ville revêtue d'une identité nationale pareille et tout à coup contrainte de cohabiter avec une population étrangère de mœurs, de mentalité et de religion. «Comment un s'exclame David Dunant, peut-il encore se croire genevois» a Allemands mangeurs de choucroute et buveurs de bière, c légers, de ces Savoyards plus romains que le pape et à qui il n de Calvin, ni de l'Escalade?³² Le Genevois de la Restauration fois sur deux tenté de dire remarquable de culture et de civisme souvent mal dans sa peau. Lui qui s'est de bonne heure dans l à une discipline éclairée par l'Evangile, il se sent de plus en p un monde où le despotisme et la superstition longtemps se sont De là chez Dunant, comme chez beaucoup d'autres, la protes cesse jaillit des lèvres ou de la plume, sourdant du cœur le plus chez lui, répétée, obsessive, bourrée de citations et de redites, plus outre, elle va jusqu'à la contradiction, jusqu'à l'utopie, reuse pour l'homme. Ainsi finit-elle aussi par s'exténuer elle-même.

On retrouvera, dans la masse énorme des manuscrits de Jean plus de vigueur sans doute, une manière très proche.

*

Une ferveur à deux visages

Ainsi peu à peu, entre l'oncle et le neveu, les points communs Un grand idéal les anime. Truffé de beaucoup d'illusions... Et tés. Mais sincère. Vrai. Même si l'un et l'autre, soudain, se voit ment subjugués par le même irrésistible mouvement qui les f la lutte par une parole inspirée, une attitude de prophète. «La

demande David, m'avait-elle prédestiné pour avertir mes concitoyens qu'ils faisaient fausse route? Je l'ignore, et ce serait un grand orgueil de ma part le présumer. Dans mon indignité, que personne donc ne m'attribue la prétention insensée d'être un Jérémie (...)» Mais un peu plus loin: «Je l'avoue, lorsque j'ai écrit le *Discours aux Genevois*, il y avait en moi une inspiration surhumaine (...), un entraînement dont je n'étais pas maître»³³.

Jean-Henry lui aussi le confessa: «En écrivant silencieusement le *Souvenir de Solférino*, j'étais comme soulevé hors de moi, dominé par une puissance supérieure et inspiré par le souffle de Dieu. Dans cette émotion contenue dont mon âme était remplie, j'avais un sentiment d'intuition confus, quoique profond, que mon travail était un instrument de sa volonté pour arriver à l'accomplissement d'une œuvre sainte, destinée, dans l'avenir, à des développements infinis pour l'humanité»³⁴.

On le voit: le rapport avec Dieu se place au centre, tant pour le citoyen libéral qui dénonce la décadence de la cité tout en la portant aux nues («Etoile tombée du ciel») — que pour le fondateur des Unions chrétiennes de la Croix-Rouge. La Bible est au cœur de leur pensée. Elle est pour eux la Parole de Dieu. Même s'ils n'ont pas devant elle, comme d'ailleurs face au protestantisme en crise, une attitude identique.

Pour David en effet, qui craint rarement d'être trop absolu, «les docteurs de l'Eglise de Genève sont plus éclairés qu'aucun de ceux des autres Eglises. Le culte y est uniquement fondé sur l'Evangile, sans aucun mélange de pratiques superstitieuses (...); la vraie philosophie y est alliée avec la religion (...). On y plaint ceux qui sont dans l'erreur, mais on n'y damne personne (...). L'image transparaît d'une adoration de Dieu pure et dépouillée où l'on ne se remplit que de lui». On entre au temple, et «on peut se croire transporté au premier temps de la prédication de l'Evangile»³⁵.

La haute opinion qu'il a de son Eglise ne l'aveugle pas. Subissant «la faible influence de la secte encyclopédique, écrit-il, elle considérait le Christ comme un mythe, ou un simple mortel privilégié de l'Être suprême (...) En conséquence (...), les pasteurs, en majorité, ne s'attachaient plus aux dogmes et se contentaient de prêcher une morale, sans doute très évangélique, mais purement ainsi dire dénuée de ce dont elle ne peut être détachée si elle veut pénétrer les cœurs et produire de vrais fruits. C'était croire en Dieu à la manière de l'athée (...).» Ainsi le rationalisme a-t-il miné la foi de la Réforme, éteignant à peu l'élan des origines. Les prières publiques journalières du matin sont tombées en désuétude à la fin du XVIII^e siècle: il s'en souvient encore. Qua-

³³ *Ibid.*, «L'ancienne Genève à son dernier jour, ou le châtiment céleste», fol. 13 ss.

³⁴ Alexis François: *Le berceau de la Croix-Rouge*, Genève, 1918, p. 84.

³⁵ BPU, Ms. fr. 3175: «Genève à ses premiers. (...)», fol. 4.

celles du soir, elles auront bientôt le même sort: «quelques pe qu'on appelle dévotes, presque ironiquement, y assistent seu même le dimanche, le quart seulement des bancs des temples n'y a ferveur exceptionnelle que pour l'éloquence»; ou face à orthodoxe, c'est-à-dire fidèle à la Parole de Dieu.

Cette désaffection explique, aux yeux de David Dunant, la la foi qui se développe en dehors de l'institution officielle: le R lui aussi de «méthodisme», et qu'il n'approuve pas. Volontier Rodolphe Töpffer: «Pour moi, sans intérêt de personnes ni de questions qui s'agitent, mais seulement jaloux de mon indé gieuse, désireux de servir Dieu sans damner mes frères, et con a pas de christianisme sans esprit de paix, de charité, et de to rallie librement à notre Eglise nationale». Comme lui, s'absten ner le retour à la doctrine plus ferme que prônent les «réveillés» feraient plus de bien à la religion en demeurant, solides comm au cœur même de l'Eglise. Mais ils se sont exaltés, fanatisés orgueil leur assurance du salut et se déclarant sûrs, dans leu combattre pour Dieu, avec Dieu, d'être son organe, sa bouche;

L'auteur du *Presbytère*, quand il médite, plume en main, su gieux qui déchire Genève, pense-t-il à l'admirable pasteur orth gny qui lui a servi de modèle, Jean-Isaac-Samuel Cellérier? I n'est pas entré dans la dissidence! Il est resté fidèle à l'Eglise.

S'il y songeait, l'âme sereine, au delà des controverses, peut-il que derrière cette outrecuidante certitude il y a en défin d'humilité et de soumission aux Ecritures de l'Ancien et du N ments. Et il s'érigerait moins facilement en juge.

David Dunant, lui, prône une rentrée sincère dans l'ortho que. Il ne s'agit pas de «faire rétrograder le siècle». Il faut seu l'Evangile et à la divinité du Christ, «prêcher comme Calvin même au XIXe siècle».

Belle formule. Mais qu'aurait dit, en 1830, le grand réform prêcheront les pasteurs de la *Société évangélique*? Ou ce qu'a de sa bouche ses étudiants, fervents sténographes?

Dunant pense que «c'eût été le véritable antidote au méth alliance avec l'aristocratie, et le sûr moyen (...) de contribuer l'expulsion de l'impiété, à la restauration morale de la Répu Pourquoi pas! Mais qu'entend-il par «orthodoxie évangélique»

³⁷ *Ibid.*, Ms. fr. 3175, «Grandeur, décadence (...)», fol. 38 ss. *Incendies de* 1834, pp. 63 ss. *Chroniques*, I, «Aux Genevois», pp. 46 s., 41. BPU, Ms. sup. Cf. G. Mützenber: «R. Töpffer et le sentiment national», in *Revue suisse d'* 1977, pp. 128-132, et «R. Töpffer et le méthodisme», in *Bulletin de la Société d'* No 2, 1977, pp. 1-4.

vinisme politique fondé sur le grave malentendu de la théocratie, qui, à proprement parler, n'a jamais existé à Genève?³⁸ L'auteur, ici et là, l'insinue. Le rêve d'une Vénérable Compagnie des pasteurs investie d'un heureux empire sur la législation, sur l'administration de l'Etat. Ou est-ce le simple retour à «la pureté primitive des dogmes et de la morale» de Calvin? Il le laisse entendre. Comment se fait-il alors qu'il insiste si fort, rejoignant encore Töpffer sur ce principe de la Réforme que serait le libre examen? Oublie-t-il que le premier pasteur de Genève s'attache sans cesse à démontrer que l'homme, pour être libre, doit être libéré de sa servitude? que s'il lui reste quelque portion d'intelligence, de jugement, de volonté, porte ouverte sur une vie sociale organisée, sa raison demeure serve, infirme, obscurcie par le péché, incapable par ses seules lumières de choisir la Vérité? De sorte qu'à côté de ce guide minimum que constitue pour l'Eglise la confession de foi rédigée par les docteurs — celle dite de La Rochelle est presque ignorée des Genevois du début du XIXe siècle — il lui faut, par l'assistance de l'Esprit saint, au travers des Ecritures, une révélation personnelle, illuminatrice³⁹.

Manifestement, le calvinisme de David Dunant est davantage celui de la Vénérable Compagnie des pasteurs, qu'on taxe volontiers d'arienne, ou de socinienne, que celui des Malan, des Gaussen, des Merle d'Aubigné, ou de Calvin lui-même. D'autant plus que sa pensée religieuse apparaît parfois contradictoire. Ne rédige-t-il pas la dernière année de sa vie, à quatre-vingt-sept ans, d'une écriture tremblotante, une *Etude sur l'Eternel et l'Univers*⁴⁰ qu'on imprime après sa mort, conformément à ses dernières volontés, et qui ne se réfère absolument pas à l'Evangile? «Les enseignements religieux de ma jeunesse m'ayant laissé un doute fatal sur plusieurs points capitaux, explique-t-il, je ne pus rester dans l'incertitude, et je repris l'étude de la religion en son œuvre, tout à fait philosophiquement (...)» Ce texte sec, dépouillé, démonstration de la nécessité, pour l'homme, d'être religieux et vertueux, contraste avec tous les autres. On n'y sent frémir ni la passion, ni la foi. Tout au plus une vague — et pourtant lumineuse — omniprésence de Dieu.

En fait, s'il ne suit pas les hommes du Réveil et leur préfère l'Eglise nationale, si peu conforme au christianisme apostolique dans sa doctrine, c'est qu'il l'estime plus ouverte, plus favorable aux convictions personnelles et qu'il se sent plus ou moins autorisé, dans son sein, à prendre ses distances à l'égard des idées reçues, voire de la Bible elle-même. On le voit bien quand, tout au long d'un manuscrit de 243 pages, il en commente des extraits. Avec vigueur il s'élève contre les actes barbares que l'histoire d'Israël attribue à un Dieu qui ne peut être, selon lui, le Dieu de l'Evangile. «Certes», s'écrie-t-il en examinant par le menu le Deutéronome, mille fois mieux vaut être subjugué par l'

³⁹ «R. Töpffer et le sentiment national», *op. cit.*, p. 131.

Huns, les Goths et les Vandales, ou se trouver à la merci des Iroquois ou des sauvages des îles Sandwich que d'être vaincus Hébreux au nom de l'Eternel représenté par son grand vicair mettait ses philanthropiques ordonnances». Le «Dieu acharné lui fait horreur. Ce n'est pas, pense-t-il, le Dieu de Jésus-Christ pas non plus le sien. Un souffle de pacifisme traverse son argument. Il ne peut pas beau s'incliner devant la religion de ses pères qui voyaient dans un livre divinement inspiré, il reconnaît dans l'Ancien Testament d'éléments que la science ou la philosophie rejettent. Aussi a-t-il en relativiser le message⁴¹.

Rien de tel chez Jean-Henry. Pour lui, «tout s'enchaîne divin». L'étude de la prophétie affermit la foi, soutient dans monter les pensées dans les régions les plus pures». «Faisons prophètes», répète-t-il avec Ignace d'Antioche. Quant aux Eglises de langage du vieillard de Heiden ont été préparées par un mouvement. Jeune, il a frayé avec la *Société évangélique* et s'est mis à l'œuvre. Il est devenu un militant sur les routes d'un mouvement, à sauver, à soulager, et ses souffrances, quand est venue la mort, il a été à la mesure de ses grandes réalisations, et de ses espérances encore. Les Eglises lui ont paru infidèles, et celles issues de la Réforme complètement réformées et encore filles de Rome. Il n'a pu que pressentir, se retirer sur les rives d'un christianisme individuel et subjectif.

Ainsi le neveu, moins critique que l'oncle à l'endroit de la Bible, se tait face à l'Eglise plus virulent. Certes, David ne rejette pas la Bible. Il la suppose simplement mal transmise. S'il ne doute pas que les livres saints aient composé les livres qui portent leur nom, il se demande si la Bible originale nous est parvenue intacte. Mais cette incertitude ne le trouble pas plus que l'apathie de l'Eglise nationale. Et s'il en dénonce les défauts, il ne manque pas, attristé, mais non désespéré, de l'inviter sans cesse à la réforme générale qui ne serait le fait ni des Apôtres, ni des Pères, ni de Calvin — docteurs faillibles qui perpétuent les divisions — mais du Christ lui-même, purement et fidèlement prêché. Mais qui en sont les sages? Il ne le dit pas.

En revanche, dans la perspective habituellement généreuse de son auteur, il propose de faire du marché couvert que l'on voit au-dessus du Temple de la Restauration. Somptueusement érigé au bord du Rhône, dans un style plein de réminiscences romanesques, admirablement, pense-t-il, en y adjoignant un clocher, à ce noyau sous-sol, mué en catacombes, accueillerait les monuments des

⁴¹ BPU, Ms. fr. 3176, «Sagesse des Conseils fédéraux dans l'affaire de Neuchâtel», *Extraits de la Bible*, fol. 31 v. 10.



Le marché couvert, dont David voulait faire le Temple de la Restauration. Obligeamment communiqué par le Vieux Genève.

tres. Chaque jour, à huit heures et à midi, la cloche y appellerait les fidèles. Les magistrats y seraient installés le 31 décembre et on y célébrerait les fêtes nationales.

Cet utopique projet a sa logique. Il devrait séduire les protestants qui désertent les temples. En réalité, il ne sourit même pas aux vrais fidèles. Et la proposition de David Dunant, comme tant d'autres, tombe dans le gouffre de l'oubli sans éveiller d'échos⁴³.

*

Un calvinisme humanitaire et pacifiste

Avouons-le: les points de convergence, entre l'oncle et le neveu, se font en même temps qu'ils s'appellent. Une mentalité d'inspiration très proche préside. Si Jean-Henry louche vers la dissidence des réveils, David, lui, reste fermement attaché à l'Eglise nationale, en propose la séparation radicale de l'Etat «pour détruire l'indifférence, l'incrédulité, l'hypocrisie, le fanatisme religieux et faire pénétrer une vraie et solide conviction dans les cœurs». L'un et l'autre aspirent à un renouveau⁴⁴.

⁴³ BPU, Ms. fr. 3176. Des intérêts marchands et industriels sont en jeu.

Là où toutefois ils se rejoignent le plus parfaitement et où David se révèle un précurseur, c'est dans la visée délibérément humanitaire du christianisme. On sait que les Genevois y excellent. Entre les multiples liens les plus étroites de leur cité, la philanthropie ménage son jardin. Le libraire-éditeur, dans sa boutique de la rue du Puits-Saint-Pierre, par exemple, en 1826, des objets d'art en faveur des Grecs. En 1819, après les ravages que font les incendies, il vend une brochure sur ce thème d'un sinistre récent. Un opuscule antérieur révèle le même souci : *Genève, ou les incendiés de Semsales recommandés à la bienfaisance genevoise*⁴⁵.

Deux thèmes, dès avant la naissance de son neveu, dominent sa pensée. Ses *Annales du zoophilisme*, en 1826, qu'il intitule *Épîtres adressées à MM. les rédacteurs du Journal de Genève sur l'adoucissement des mœurs et l'inviolabilité de la vie humaine*, les énoncent clairement. Au moment paraît favorable. La presse politique, après une tentative de la *Revue genevoise* de J.L. Manget en 1819, fait son entrée à Genève. Les poètes du Caveau James Fazy, Salomon Cougnard, Jean-François Senn, Petit-Senn, Charles Durand, rappellent à la vie, dans une perspective progressiste, donc de gauche, le *Journal de Genève* qui s'était éteint au temps de la Révolution, de 1787 à 1794. David Dunant, avant qu'il ne paraisse — il en a reçu le prospectus — en salue la renaissance.

Qu'espère-t-il ? Un bon accueil de ses idées ? Sans doute. Il ne croit pas que le Rousseau n'encourage sérieusement la littérature ni par un patronage ni par une société digne de ce nom. Aussi conseille-t-il aux rédacteurs, non sans une certaine lourdeur, de prendre exemple sur la *Bibliothèque universelle*, qui, dans la bruyante aux vents du large. Car les Genevois, qu'il voit « profonds dans la réflexion », « heureux et subtils dans les affaires », « artisans industriels et agriculteurs experts », ont également des goûts littéraires solides. Pour réussir à Genève, où la pureté de la religion ne le dispute pas au libéralisme, le libéralisme administratif, doit se faire, pense-t-il, « juge permanent », « miroir de la sagesse », « écho de la philanthropie » et « législateur ». On ne saurait mieux dire.

Le malheur, c'est que cette première lettre, datée du 5 septembre 1826, n'éveille aucun écho. Dunant, intimement persuadé de ses raisons, envoie la seconde en octobre et les sept suivantes jusqu'au 1er juin 1827. Le journal se réduit à un monologue. Bien informé. Absolument pas insignifiant. Une tonalité de supériorité critique qui peut déplaire, irriter. Même s'il s'y mêle, non sans une pointe de touchante ingénuité, une certaine dose

⁴⁵ *Courrier du Léman* du 23 déc. 1826. *Incendies de Genève*, Genève, 68 p. in-8.

Le contenu de ces textes mérite la plus vive attention. Leur auteur, à juste titre, lie le sort qu'on fait aux animaux au mépris qu'on a de la vie. La cruauté n'est jamais gratuite. Elle pervertit. Elle pousse les jeunes à tourmenter les faibles. Elle finit même par mener au crime.

La lecture de Charles Bonnet, jadis, a impressionné le futur éditeur. Il a eu le tort, adolescent, de se passionner pour la chasse. Son *Journal* le relate, puis les *Annales*, mais vingt-cinq ans plus tard: «Je croyais ce jour-là être un grand chasseur» — il avait blessé un oiseau — «mais ma conscience ne tarde pas, à la vue de la cruelle agonie de cette innocente créature, à me prouver que je n'étais qu'un grand coupable, et je confesserai ici que pendant plusieurs jours je fus dans l'état moral d'un véritable criminel (...) Vingt ans de repentance me paraissent à peine une expiation suffisante de ce méfait.»

La manière de traiter les animaux pour les mener à la boucherie et pour les abattre soulève sa juste indignation. On amène à la ville des chars de veaux où ils sont horriblement comprimés. Ceux qui y sont conduits à pied sont poursuivis par des chiens, mordus, ensanglantés. Avant d'assommer les bœufs, on les pend par les chevilles, tête en bas, longtemps... Dunant voudrait qu'à Genève on imitât la législation anglaise, plus humaine. Et il se dispose, citant quelques contemporains, à présenter une requête dans ce sens au Conseil d'Etat, quand un nouveau règlement sur les boucheries, en date du 15 mai 1827, lui donne partiellement satisfaction. Les méthodes incriminées sont interdites. Malheureusement, le texte ne parle ni des bœufs, ni des mauvais traitements que les conducteurs infligent à leurs attelages, ni des chiens qui briment (...) Une société de zoophiles lui semble donc nécessaire.

Il espère qu'elle se constituera. Il en rédige soigneusement les statuts. Il pense que les progrès des sciences et des arts, contrairement à ce qu'avait cru Rousseau, contribueront en même temps qu'au bien social au respect absolu des êtres. Mais sans doute se fait-il quelque illusion. Notre fin de XXe siècle, tout en continuant de maltraiter les animaux, s'acharne plus que jamais sur l'homme. La torture atteint à des raffinements diaboliques. La guerre détruit plus radicalement qu'elle ne l'a jamais fait. Quant à la famine, en dépit de la multiplication par dix ou cent de la production mondiale, en cent cinquante ans, elle est loin d'être maîtrisée⁴⁷.

L'inviolabilité de la vie, partout et toujours, tel est l'objectif central des écrits de David Dunant. Un patricien de la ville haute, le comte Jean-Jacques de Sellon, se campe devant lui en inspirateur. N'est-il pas le fondateur de la *Société de la Paix de Genève*, en 1830? Ne réclame-t-il pas par voie de concours, en 1826 et en 1830, des mémoires sur l'abolition de la peine de mort et sur les meilleurs moyens de sauvegarder la paix? Déjà en 1824, il avait récompensé les peintres J.L. Lugardon et G. Chaix pour leurs tableaux d'

toire nationale à la gloire de Bonivard. Il les avait alors autorisé Dunant à les faire graver au trait pour ses *Chroniques*, s'inscrivant en tête de la souscription pour dix exemplaires. Il avait à quelque gratitude de l'éditeur. Surtout, il avait tenté, me semble-t-il, représentatif dès 1814 et oncle du futur ministre Cavour, de nombreux écrits l'opinion vers le pacifisme. Sans grand succès, mais, dire, sinon d'estime. Mais David Dunant l'admire. Plus: il se conforme au principe. Et quand le comte s'éteint, sans avoir goûté à la vieillesse, il élogie une brochure éplorée: *Aux mânes de Jean-Jacques, citoyen de Genève, philanthrope par excellence, fondateur de la Société de la Paix* (...) Il regrette le dédain dans lequel la plupart des patriotes l'ont tenu. Il cherche à répandre sa doctrine, le «socialisme».

A la fin de cet hommage, il cite quelques lignes d'une réponse adressée son noble correspondant: «Me souvenant de la sympathie que vous avez témoignée pour mes opinions, je vous prie d'agréer mon vœu que le jour peut-être fera l'effet contraire de cette croix de fer dont Voltaire parle dans sa *Dame au Lac*, laquelle appelait les peuples du Nord à la guerre».

Autour de 1845, quand en Suisse la guerre civile menace, effrayé par l'invention de nouvelles armes et le perfectionnement des anciennes, projette un ouvrage sur l'inviolabilité de la vie humaine. Guizot, «le Sully du nouvel Henri», et introduirait par un discours le comte de Sellon. De plus, il invite certaines grandes puissances à un Conseil de sécurité, à exercer une police internationale en vue de la France et l'Angleterre s'unissent, croit-il, plus aucun roi, plus n'oseront verser le sang.

En 1864 ou peu après, à l'âge de quatre-vingts ans, un quart de siècle après la mort du fondateur de la *Société de la Paix*, il entreprend d'exposer la doctrine, «amplifiée de ses propres méditations». Sous le titre *L'Evangile et l'effusion de sang*, il affirme: «violenter la vie humaine est contraire au christianisme». Il rappelle que Jésus, quand il invitait Pierre à se défaire de son épée, entendait n'être pas défendu par ses amis et du même coup à chacun de ses disciples de prendre les armes (Matthieu 19: 28). Il fait donc l'objection de conscience: être condamné à mort pour un crime militaire, c'est sauver son âme. Il met en évidence l'aspect moral de la colère.

Son exposé, enrichi des expériences qu'est en train de vivre sa propre ville, par l'adoption de la *Convention de Genève* sur les moyens d'assurer la paix:

1. L'établissement d'une nouvelle *Eglise chrétienne primitive* basée sur la fraternité et la communauté morale des biens, chacun les cède à son prochain, mais les mettant à disposition pour tout secours



Le Temple de St. Pierre.

Haut lieu des «grandes communions», et des festivités nationales; chemin du Collège. VG.

3. La fondation, à Paris, d'une *Société universelle de la Paix*.
4. L'institution d'un *Tribunal arbitral permanent*.
5. La substitution, aux armées de métier — constant danger de guerre chose des princes — d'une milice bien organisée, à l'exemple de la Suisse, d'une gendarmerie suffisant au maintien de la police dans chaque pays. C d'une armée permanente désire sortir de ses ennuyeuses casernes, et le citoyen soldat demeurer chez lui. Ainsi marcherait-on vers «un traité universel désarmement».
6. Le retournement de l'opinion quant à la légitimité de la guerre: un changement de mentalité.
7. La réforme de l'éducation: «Toute l'histoire est à refaire».
8. La suppression des abus d'une presse trop souvent belliqueuse.
9. La modération de l'éloquence militaire, des chants guerriers, et de toute œuvre magnifiant la violence. «Périssent plutôt l'art!» s'exclame David Dunar
10. L'extinction des haines nationales, et la création d'un marché commun par l'abolition des douanes. (A l'heure où s'exaspéraient les nationalités n'était-ce pas révolutionnaire?)
11. L'adoption d'une constitution fédérale, ou d'une autre forme d'organisation

12. En attendant que ces mesures de paix soient prises, l'éclosion, une association d'hommes résolus à ne jamais p déployera dans le monde une force plus grande que celle de

*

David — premier lien avec son neveu — le 8 mai 1828, naissance et, deux mois plus tard, jour pour jour, au temple nex, assiste à son baptême. Au Collège — ils ne le termine l'un ni l'autre — il partage avec lui, à plus de quarante ans d neur des premiers prix de religion. C'est ainsi qu'en quat d'avoir supérieurement compris et développé le thème du jug

Par la suite, l'oncle garde des relations étroites avec lui, a Jean-Jacques, l'heureux père, le remercie des marques d'am digue⁵⁰. Aussi peut-on s'étonner que dans leurs papiers les m l'un de l'autre soient si rares. Chez David, son testament m ai rencontré qu'une. Et encore est-elle demeurée dans ses t

Il s'agit, dans ce projet d'ouvrage déjà cité, *Athènes et G Grandeur de l'ancienne nationalité genevoise*, d'un bref «Henry Dunant, ou l'œuvre du Congrès de Genève en 186 en lumière la personnalité de son neveu. «A défaut d'une p l'inviolabilité de la vie humaine, écrit-il, et comme pis d'attente, il est indispensable de mentionner ici l'œuvre du Co en 1864 (...) Un Genevois, M. Henry Dunant, jusqu'alors pré commerciales en Algérie, et conséquemment attiré à Solfér niture de céréales à l'armée française, est le promoteur de c

Doué d'un physique très avantageux, son abord prévie beaucoup en sa faveur, et cela n'est pas l'unique cause de son coup de moyens spirituels développés par une bonne éducation écrivain, si ce n'est très ingénieux, très érudit, très classique la plume assouplit merveilleusement la langue française. Ce mieux que tout cela, et qui est la cause principale de ses su un esprit très religieux, qu'il est très pieux et qu'il a un exc philanthropie qu'il suffira de qualifier de *sellonienne*.»

⁴⁸ *Annales (...), op. cit.*, pp. 55 ss., 65 ss. *Notice sur le prix de peinture d'h Genève, 1824, VIII + 28 p. Aux mânes (...), Genève, 1839, p. 19. Cf. G. 1830. Restauration de l'école, p. 99. BPU, Ms. fr. 3176, 2e liasse; Ms. fr. 3*

⁴⁹ BPU, Ms. fr. 3177/1, 2e liasse. Archives du Collège de Genève, Ha 2

Evoquant ses déboires en Algérie, il conclut: «(...) qu'importe un échec financier, il ne peut proscrire un éclatant triomphe moral (...) Le succès humanitaire n'en reste pas moins intact (...)»⁵¹.

L'autre mention figure dans ses dernières volontés: «Aujourd'hui lundi premier avril mil huit cent soixante-douze, moi soussigné David Dunant, né à Genève, y demeurant rue des Allemands N° 1, étant en bonne santé et dans l'intégrité de mes facultés spirituelles, j'ai disposé comme suit de ma fortune par le présent testament olographe, révoquant toute autre disposition de mes biens.

Rien ne troublant gravement le repos de ma conscience, je m'humilie devant l'Eternel et lui demande pardon de mes péchés.»

Lucide, encore dispos, il réfléchit à ce que fut son existence et la reconnaissance en lui domine. N'est-il pas «entouré, à Genève, des merveilles de la nature (...)»? Ce préambule posé, il continue: «J'espère que toute ma famille approuvera les dispositions testamentaires que j'ai dû faire dans les circonstances fâcheuses où elle se trouve, afin d'assurer à tout événement un viage à mes deux neveux Henry et Daniel».

Effectivement, le premier touchera une rente annuelle de 1200 francs, le second, entraîné par lui dans le désastre, de 2000 francs, sa femme de 1000 francs et chacune de leurs deux filles de 300 francs. Et David n'oublie même pas, dans ce foyer, l'enfant qui doit naître bientôt.

Ce sont ces sages mesures, dans les années de solitude que traversera encore le fondateur de la Croix-Rouge, qui le sauveront de la misère. Ses créanciers auront beau tenter de faire saisir le capital de quelque 16000 francs que représentait cette rente, minimum vital de trois francs par jour qui permettait alors modestement de vivre, la justice demeurera inflexible. La volonté du testateur, à ses yeux, est formelle. On ne peut, sans la détourner de son but, ôter à Jean-Henry cette modique ressource. Le colon malheureux, dès 1873, la touchera régulièrement. Il sera ainsi préservé du pire⁵².

David Dunant, libraire et homme de lettres, n'exerce guère d'influence sur la société. Du moins sait-il faire usage de sa fortune pour le bien des membres de sa famille que le sort a frappés. Il se montre à la fois pitoyable et avisé. Et si le conservatisme dont il fait preuve à l'heure où s'affirme le gauchisme de James Fazy⁵³ peut surprendre chez un homme qui prône la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'objection de conscience, le pacifisme absolu, le respect

⁵¹ BPU, Ms. fr. 3175. Il va de soi que la présence d'Henry Dunant à Solférino soulève des problèmes beaucoup plus complexes que ne le suggère son oncle.

⁵² AEG, Jur. civ. Aa q. 15, 1872, pp. 129 ss. **Roger Durand**: «Henry Dunant et sa famille» *Bulletin de la Société Henry-Dunant*, N° 1, 1975, pp. 8-17.

de l'animal et de toute vie, dans une militance qui sent un peu
Don Quichotte, l'attitude du vieillard qui pense avant tout à
des siens et demeure jusqu'à sa blanche vieillesse l'ami du voyage,
que chose de tonique qui vaut bien un peu d'admiration⁵⁴.

⁵⁴ Une autre étude que la mienne, mémoire dactylographié, peut être me
Man. hist. 252: R. Aebi: «Les préoccupations politiques, économiques, soc.



III

UN PARFAIT NÉGOCIANT

L'aventure n'est pas son fort. S'il appartient au négoce, de tradition dans la famille, il ne ressemble ni à son aïeul Jean-Louis, des Rues-Basses, que la contestation politique mène au cachot; ni à son père Bernard, que les mariages financiers imprudents conduisent à la prison pour dettes; ni même à son libraire de frère, de cinq ans son aîné, et qui dit n'être point fait pour le commerce; et moins encore peut-être à Jean-Henry son fils, qui rejoindra son grand-père paternel dans la malchance, la faillite et l'exil.

Jean-Jacques est un négociant rangé. Prudent, de caractère sûr. Il fera vraisemblablement de saines, de solides affaires. Peut-être l'exemple de son père lui sert-il d'avertissement?... Qui sait?

En tout cas, son enfance en a été marquée. Il l'a vu privé de liberté, contraint de se cacher, de passer la frontière pour échapper aux poursuites...

Il a alors dix ans, fréquente le Collège, prend une leçon de dessin à domicile avec son frère. La famille, souvent, se rend pour un repas à La Monnaie, chez la grand-mère Gravière, le dimanche, ou les jours de fête. Ainsi le mardi 25 Noël 1798 pour y savourer le bouilli, le thon, les anchois, la dinde, avec une salade de chicot d'hiver, puis le cardon, un dessert, et enfin le «plan pouding» qui, note David, «a été un peu brûlé par en bas», mais n'en demeure pas moins excellent. A cette occasion on chante, et on boit du «ponche» en place de thé.

Les Dunant, on le voit, en dépit de leurs épreuves, ne s'abandonnent pas à la tristesse. Pour les enfants, les rendez-vous chez leur aïeule, hors les murs — c'est déjà la campagne — comptent pour beaucoup. N'y trouvent-ils pas en tout temps bon accueil et table mise? Le 1er janvier 1799, après avoir so-

haité la bonne année à leur père embastillé, ils y vont porter à leur père quelque dessin de leur cru et en recevoir chacun leurs étrennes très⁵⁶. Deux ans plus tard, le premier jour du XIXe siècle, on déjeûne aux petits pains chauds et au beurre, à l'anglaise, puis la servante, on procède à l'échange de menus cadeaux, oranges achetées la veille par David, fournitures scolaires telles que papier et bouteille d'encre — Genève, depuis la Réforme, est une ville — enfin de l'argent. Anne Gravière-Hilditch, elle, donne un cadeau à sa fille.

Le dimanche 4, on se rassemble à nouveau à La Monnaie, on dîne à table, c'est un régal pour chacun, on chante, et, note le *Journal*, «un temps que l'on ne s'était autant diverti». Cela va si loin qu'on va goûter. Mais sur ce point David remarque — et c'est révélateur — «trop bien dîné». Quant au 6 janvier 1801, à la maison cette fois, à Saint-Pierre, on confectionne le «plan-pouding» toujours vivement apprécié. Anne Dunant-Gravière y emploie deux livres de gros raisins et de Corinthe. De plus, elle a fait faire (surprise!) un gâteau levé qui se prennent avec du «ponche à l'eau de cerise».

Les festivités familiales, en ce début de siècle, n'en sont pas moins autant. Du 28 janvier au 20 février, les anniversaires des enfants commencent. David commence et fête ses dix-sept ans. La cadette Anne-Jacquette le 14 février: elle a dix ans. Sophie-Elisabeth en a quinze trois jours plus tard, le 17, et on mange des meringues. Jean-Jacques enfin, le 20, atteint ses dix-huit ans⁵⁷.

On célèbre les naissances; on pleure aussi les morts. Occasionnellement, de visites chez le tailleur, de cadeaux et d'achats. C'est l'autre grand-mère, côté Dunant, au début de l'automne 1799, qui fait un costume à Jean-Jacques, en toute hâte, et une robe à sa mère.

La maladie, de temps à autre, frappe à la porte. Toujours impitoyable si elle ne s'attarde pas trop. Ainsi, dans le courant de 1799, les enfants contractent la rougeole presque tous en même temps. Le médecin, le docteur Molière, leur administre quatre ou cinq purges à chacun. Comme pour Molière, c'est encore le remède miracle. En octobre, Jean-Jacques, souffrant d'indigestion, on revient à cette panacée, tout en y ajoutant un sirop. Plus tard, soit le mardi 4 novembre 1800, il est victime d'un accident d'heure du Collège, c'est-à-dire à la récréation, il tombe contre un mur. Comme sa joue enfle, il rentre à la maison, on lui met des fleurs de saupoudrées dans de l'eau de vie sur la place douloureuse, puis M. Maurin

⁵⁶ *Ibid.*, cahier 2, fol. 20, 21.

⁵⁷ *Ibid.*, cah. 6, 1er, 4, 6, 28 janvier 1801; cf. cah. 3, fol. 66.



Jean-Jacques Dunant. Document obligeamment prêté par M. Jean Vaucher, petit-neveu d'Henri Dunant.

une liqueur et ordonne qu'on lui pose trois sangsues. Une femme vient à dix heures pour les lui mettre, et on laisse couler le sang jusqu'à quatre heures⁵⁹.

Le calendrier républicain se superpose à l'ancien sans le supprimer. Le dixième jour, nouveau dimanche, se réserve les cérémonies civiles. Ainsi, le 10 octobre 1799, la famille Dunant, à Saint-Pierre, assiste à cinq mariages, pendant lesquels des officiers chantent deux couplets et l'on crie «Vive la République!» Ensuite, on s'y retrouve au décadi du 10 brumaire an VIII (vendredi 1er novembre 1799) pour entendre les communiqués de victoire des Français sur les Autrichiens et les Russes, qu'ils ont chassés de Zurich. Mais ce jour-là, l'union du rég

en tête, sous les regards débonnaires des autorités civiles et scolaires, puis en se rendant à la cathédrale pour la distribution des prix. Mais lui n'est pas parmi les élus. Il ne reçoit pas du préfet l'invitation à venir goûter chez lui, le jeudi suivant, et à se faire servir par son épouse des œufs à la neige, des tourtes des gâteaux levés, des petits pains au beurre, des macarons pralinés, des fraises dans de la crème fouettée, des cerises et des raisins de mars, des framboises. Il n'est qu'élève moyen. Son frère doit lui donner des leçons de latin. Et quand il passe en quatrième, le régent, M. Malan, propose à sa mère, qui vient payer l'entrée de son fils dans sa classe, de lui faire prendre sa répétition, ou leçon particulière, pour deux écus neufs par mois. Car il le considère comme un élève plutôt faible⁶².

De temps à autre, les deux frères, pour quinze sols, le prix d'une glace entrée que parfois on réduit de moitié, cèdent à l'attraction que constitue pour eux l'installation à Plainpalais ou à Bel-Air de baraques foraines. Ils y vont voir des animaux exotiques, féroces — lions, tigres du Bengale, léopards... — des oiseaux qui font des tours, un spectacle hydraulique, un homme sauvage sans un poil sur tout le corps, sans parler des fameux «sauteurs» qui tiennent à la fois de l'athlète et du prestidigitateur⁶³.

L'enseignement religieux, tout autant que le latin, insinue que les capacités de l'élève Jean-Jacques Dunant demeurent modestes. Le tour, il est vrai, est trop rationnel. Il laisse le cœur sur sa faim. On le constate lors du «thème de piété» du 5 avril 1802 où les candidats doivent répondre à neuf questions dont voici quelques-unes :

«1. Qu'est-ce que croire en Dieu?

2. Qu'entendez-vous en disant que Dieu est éternel et spirituel?

3. En quoi consistent la toute-puissance de Dieu et sa présence dans tout l'univers? (...)

8. Quelles sont les principales objections élevées contre la sagesse, la justice et la bonté de Dieu, et comment y répondez-vous?»

Que diront des garçons de treize ans sur des sujets aussi abstraits? Ne se contenteront-ils pas de réciter leur livre de catéchisme sans qu'un lien quelconque s'établisse dans leur esprit entre les phrases apprises et la vie?

David note que son frère n'est pas admis à la «conférence»⁶⁴, et par conséquent ne peut prétendre au prix. La démonstration qu'il a fournie a été faible. Il en va de même lors de l'interrogation du dimanche 24 octobre au catéchisme de la Madeleine.

⁶² *Ibid.*, cah. 4, 12 et 14 juillet 1800; cah. 6, 11 au 14 juillet 1801; cah. 4, 23 et 26 juin 1802; cah. 7, 10 avril 1801; cah. 12, 22 juin 1802.

⁶³ *Ibid.*, cah. 8, 3 et 11 août 1801; cah. 11, 3, 26 avril, 12 mai 1802; cah. 12, 21 juin 1802.

⁶⁴ *Ibid.*, cah. 11; cah. 15. La «conférence» est accordée aux meilleurs, parmi lesquels on choisit

Qu'en est-il? L'aîné se montre-t-il par trop imbu de sa supériorité de jugement? Le cadet, c'est un fait, ne se distingue pas comme lui de la spéculation métaphysique et politique. Quand il sera élu, trois ans plus tard, au Conseil représentatif et souverain de la République de Genève, il se posera en parlementaire tranquille et silencieux. Il rejoint le portrait type de Petit-Senn qui voit le député s'incruster dans l'angle de la salle, «amarré toute l'année sur les bancs» et véritable «cariacature qui se gâte l'estomac en rapiécetant notre charte»⁶⁵.

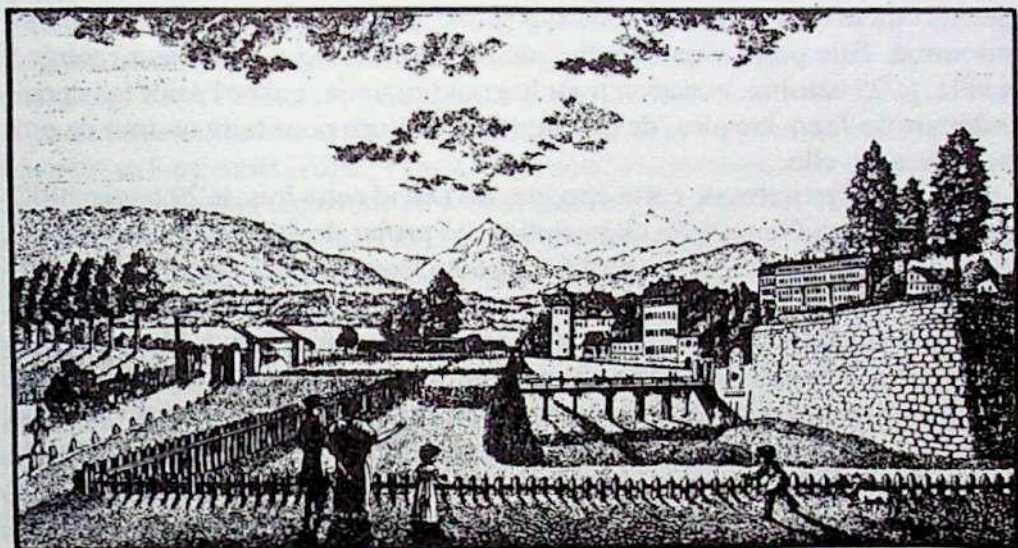
Les qualités du futur père de Jean-Henry se révèlent donc plus brillantes. La dominante de sa personnalité ne réside pas dans un caractère populaire ou subtil, mais dans une administration consciencieuse, une piété que fonde et renforce une piété qui s'affirme dès l'enfance. Plus que David, semble-t-il, à douze ans par exemple, il accompagne son père à des deux sermons du matin — à huit heures ou à midi — et il n'est pas rare qu'il retourne au temple avec elle pour la prière de trois heures. Va-t-il au Jeûne du jeudi 10 septembre 1801, quatre jours après la communion du frère aîné. C'est donc deux fois par dimanche, sans parler des services de la semaine, que la famille prend le chemin des arènes publiques de la ville⁶⁶.

Jean-Jacques pousse-t-il son Collège plus loin que la quatrième année en été 1802. En automne, David continue, tout en se préparant au baccalauréat, de lui donner des leçons de latin. Passe-t-il, suivant la filière normale des études, en troisième en 1803, en deuxième en 1804, en première en 1805. Dans ce cas, son instruction générale achevée en 1806, il pourrait s'inscrire à Marseille cette même année encore pour s'initier au négoce chez François Dunant (1757-1850), frère cadet de son père. Ce qui est sûr, et qui a été par ailleurs l'emploi de son temps de 1803 à 1806, c'est qu'il s'inscrit en 1807, à dix-huit ans, bien à son aise semble-t-il, et content de recevoir de sa mère une autre lettre de la maison. Deux d'entre elles portent la date du 1807.

La première est d'un autre de ses oncles, Jean-Louis (1751-1817), notaire à La Monnaie, mais également établi à Marseille; il se réjouit de ses bonnes dispositions, promesse à ses yeux d'une heureuse carrière; qu'il continue dans cette voie, et il atteindra à la renommée dont jouit déjà celui qui le recommande au travail.

La seconde, de sa sœur Sophie-Elisabeth, constate, comme l'on peut s'y attendre, le fait, qu'il se plaît à Marseille, aime son ciel bleu, s'amuse sans nul besoin de devoir. Dans la campagne des environs de Genève, dit-elle, la moisson est superbe, il fait chaud, les lauriers commencent à fleurir, et on ramasse les fruits tant pour les vendre que pour en faire de la gelée qu'elle con-

⁶⁵ *Le Fantastique*, 1er avril 1835, p. 318.



et l'empire fut

Vue prise dehors la Porte de Cornavin

De là, La Monnaie n'était pas loin. VG.

toute seule, à La Monnaie, pour la première fois. Mais elle regrette qu'il ne puisse l'aider, comme il l'a fait les années précédentes, avant de partir pour le Midi. Elle a maintenant vingt et un ans. C'est elle, incessamment, qui s'en ira faire la lessive en ville. Car la mère, quand bien même elle se remettrait lentement de ses épreuves, ne peut encore rien faire.

Un an plus tard, soit le 5 août 1808, elle exprime à nouveau, en aînée un peu maternelle, sa tendresse pour son cadet. «Je suis pour la vie ta sœur», écrit-elle. Elle pense à lui sans cesse. Il lui manque. Mais elle sait que c'est pour son bien qu'il est parti. Aussi se fait-elle une raison, et quand elle apprend qu'il est allé à la foire de Beaucaire, elle s'en réjouit pour lui tout en lui recommandant la prudence. Il ne faut pas que leur mère s'inquiète...

Notre bonne maman, ajoute-t-elle, voit sa santé s'affermir depuis qu'elle est à La Monnaie. Elle se promène dans le jardin. «Ses maux paraissent moins violents et son humeur plus gaie». Mais, pour elle, que n'est-ce toujours l'été!

Jean-Jacques — cette lettre le relève — s'exerce à l'italien. Il se montre même si motivé pour l'étude de cette langue qu'il l'utilise pour écrire à sa famille. Sophie n'en est pas qu'enchantée. La grand-maman Gravière non plus. Même si elle salue le zèle. Car ni l'une ni l'autre n'ont compris très bien sous la chère écriture, le message qu'il leur destine. Aussi concluent-elles «(...) nous aurions mieux aimé deux lignes en français».

Sa sœur Anne-Jeanne, de deux ans sa cadette, note elle aussi, le 28 novembre 1808, qu'elle a reçu de lui une lettre en italien. Elle brûle de progresser

que rarement son amie Caroline qui prend des leçons chez un professeur renommé. Elle parle aussi famille, naissances, mariages, et de la ville, le 25 octobre, occasion pour la grand-maman, qui ne l'a vu au départ de Jean-Jacques, de profiter de la voiture pour faire une promenade avec elle...

Une dernière lettre de cette époque, de David cette fois, le rappelle à la vie à Genève, la conscription, le projet de faire de nouvelles premières places de guerre de l'Empire en étendant ses fortifications. Il aurait trois rangs de fossés à Saint-Gervais, une citadelle à Saint-Jacques au Bois de la Bâtie, mais La Monnaie serait épargnée. David, âgé de deux ans, donne quelques directives à son frère sur les rapports qu'il peut avoir avec leur père, puis laisse transparaître la nouvelle situation: «Je ne m'occupe absolument que de la vente en détail. En somme, je fais toujours quelques affaires, mais c'est fait en petite échelle. Pour quatre francs de bénéfice par jour je suis content, aussi je ne fais rien de plus, mais depuis longtemps j'y ai renoncé». De fait, quelques mois après, il est au bord de la faillite⁶⁷.

*

Du commerce d'outre-mer à la nation suisse de Mar

Jean-Jacques Dunant se mariera tard. Est-ce le négoce qui l'empêche? Les jours est-il que c'est dans sa trente-neuvième année seulement, en 1823, qu'il épouse Anne-Antoinette Colladon. Son père l'avait fait épouser à 17 ans, peu après son retour d'Amérique. Quant à David, s'il n'a pas épousé longtemps, le cap de la trentaine est franchi quand il s'offre le mariage avec la catholique savoyarde Rose Maniglier⁶⁸.

⁶⁷ BPU, Ms. 3256, *Papiers Daniel Colladon*, fol. 66, 68, 71, 74, 79 ss. Deux lettres d'Elisabeth jettent un jour cru sur la faillite de David. Fin mars 1815, son bilan est désastreux. Du Commerce, il quitte Genève pour Paris en compagnie de sa femme. Il ne revient qu'un an plus tard. Son oncle de Marseille, Jean-François Dunant, puis sa mère, ont pu le convaincre de reprendre son commerce. Mais la confiance à son endroit est en crise. Jacques que leur mère la lui a retirée. Elle fustige la conduite désordonnée de son fils: «d'argent mangé on ne sait à quoi», dit-elle; et plus loin: «il est faible et se laisse aller» (*op. cit.*, fol. 95 ss.). Toutefois, cette image défavorable s'estompe. Même si un jour Jacques dit à son père: «Votre frère David», dira Jean-François à son neveu, en 1823, «a bien de la peine de l'état misérable dans lequel il se trouve, fruit de l'inexpérience» (*ibid.*, fol. 100). Gravière, sur son lit de mort, souhaitera leur pleine réconciliation, et Sophie Dunant, Jacques, le 18 janvier 1826, de plaider cette cause auprès de leur oncle (*ibid.*, fol. 101). À David, si son chagrin, au dire de sa sœur, est à la mort de leur mère absolument lié, envisageait sa situation, en 1816, moins d'un an après son retour de Paris, avec une philosophie. Il se dit heureux avec sa femme dans sa «maison de campagne du midi» au milieu de ses poules et de ses lapins, et il conclut: «Pour mon commerce, je ne fais rien de plus que mes anciennes affaires avec succès; pour l'avenir, je me repose sur la Providence» (77 s., 5 juillet 1816).

Si Jean-Jacques s'est bien installé à Marseille en 1806 ou 1807, c'est plus de vingt ans qui coulent avant qu'il n'abandonne sa solitude vagabonde. Le temps qu'il passe à son bureau de transitaire, en effet, ne suffit pas au succès de son négoce. Ses affaires le réclament au loin, le poussent vers la voiture de poste, le navire au long cours. Ainsi, c'est à la Martinique que le capitaine du *Thémistocle* P. Masse et lui reçoivent de Donat Sautter, négociant à Marseille, deux lettres datées des 9 et 18 avril 1815. Leur correspondant fait état des troubles qui soulèvent alors le Languedoc et l'Italie. Il note que les communications sont coupées en direction d'Avignon et qu'il est sans nouvelles de Suisse. Le pape et les rois de Sardaigne et d'Espagne se sont réfugiés à Gênes, les navires français sont arraisonnés par les Anglais... Quant aux affaires, elles sont plus que calmes, personne, dans de telles conditions, ne se souciant d'avoir de la marchandise. Et il ajoute: «Mon départ pour Bonmont» — ancienne abbaye cistercienne du pied du Jura, dans le canton de Vaud, dont il est le propriétaire depuis 1810 — «aura lieu incessamment». Le 27 septembre, effectivement, c'est de là qu'il lui écrit. Mais entre temps, tandis qu'à Marseille, fin juin, des violences sanguinaires jettent l'effroi dans la population, Jean-Jacques Dunant s'est embarqué pour Londres et se trouve en octobre à Paris⁶⁹. Or, le même mois, le 24, les deux amis se retrouvent chez le notaire, à Gingins, pour signer le contrat de mariage de Donat et de Jeanne Rose Augusta Bazin. La bénédiction leur est donnée le 30 par le frère du marié, le ministre Jean-François Sautter, dans la «chapelle» (l'abbatiale?) de Bonmont. L'année suivante, le jeune ménage, à Marseille, voit naître son premier enfant. La mère a alors 22 ans, mais le père en compte 39. Encore un mariage tardif!

Les conditions dans lesquelles les fils de familles vouées au négoce, les cadets principalement, vont faire leurs premières armes dans les grands ports d'Europe — Palerme, Livourne, Gênes, Marseille, Cadix, Bordeaux, Nantes, Londres, Amsterdam, Copenhague — expliquent dans une certaine mesure ce délai. Ces jeunes gens entrent comme commis et teneurs de livres dans des maisons amies pour devenir par la suite associés-gérants. L'avancement peut être lent pour eux, les dépenses d'entretien élevées. Résidents responsables, ils demeurent au poste pendant dix, quinze ans. La fortune souvent se fait prier: il faut la solliciter avec constance. Et pendant qu'on le fait le temps coule...

Cadix, plaque tournante du trafic des piastres, en rapports étroits avec Genève, constitue à cet égard un exemple extrême. On y va jusqu'à interdire aux résidents de se marier. Les frères Solier, originaires de Camarès, certains d'entre eux étant déjà bourgeois de Genève ou de Vevey, en font l'expérience dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Aussi, quand de Cadix, ou de Marseille, ils se retirent dans la cité de Calvin, la bourse bien garnie, n'est-ce pas

en réfugiés. Une réputation les précède. Ils entrent par la, obtiennent la bourgeoisie presque sans attendre. Ils sont de l'esprit, par la morale, par le sens des affaires. Ainsi passent-ils au capitalisme, surveillant les opérations de loin, encore comme impatientes de se vouer à la botanique, à la physique, à la confectionner un herbier, de faire des essais agronomiques et ver, économes et généreux, une part de leur fortune à la philanthropie protestants. Calvinistes si l'on veut. Mais point dogmatiques, avisé ne peut être que tolérant⁷⁰.

Pour Marseille, Genève est un débouché important. Elle soigne des Genevois eux-mêmes, maîtres, à la fin du XVIII^e siècle, cela changera — de tout le commerce entre les deux villes, commerce parfois énormes de blé habilement négociés par les mathématiciens Louis Necker, frère de Jacques, des amandes de l'huile d'olive et du safran, des confitures et du miel, des liqueurs du café, du riz d'Italie, des vermicelles, de la laine, et bien d'autres. Quand Jean-Jacques était enfant — le *Journal* de David le rappelle — pleine de ces merveilles leur arrivait du Midi de temps à autre. En décembre 1799, une taxe de trois piastres ayant été perçue à Lyon, on en vient une entourée de toile et de paille, d'un poids de 11 livres de raisins secs, 12 de croque-molles, 12 de figues, 12 de brignoles, un tonnelet d'olives, un verre d'anchois et un de thon. Malheureusement la mure des anchois, en suintant, a mouillé les figues...

La «nation suisse», à Marseille comme à Lyon, joue son rôle. Essentiellement protestante, elle a ses privilèges commerciaux. La paix perpétuelle de 1516 entre François 1^{er} et les Carthaginois, son cimetière. Les Genevois n'en sont pas. Mais comme les marchands suisses, saint-gallois notamment, prennent la Suisse. Genève, la frontière entre eux reste indécise. Les mariages y en va de même pour les Marseillais réformés, dont plusieurs dans le commerce. Et tous ces groupes se retrouvent, peu avant dans la loge maçonnique de rite écossais, de teinte protestante. Ainsi Jacques Seymandi, qui fait ses études à l'Académie de Gênes, meurt en 1783 mais victime, comme Laurent Tarteiron d'ailleurs, de la peste de 1794...

Ce milieu fortuné, brillant, qui vit parfois dans de beaux hôtels, ne se montre pas insensible à la rhétorique révolutionnaire. Il

⁷⁰ *Le Livre de la famille Sautter*, t. I, Genève, 1883, pp. 95 ss. Louis Dermigny, *de Charles de Constant sur le commerce à la Chine*, Paris, 1964, pp. 22 ss., et *de la Cie 1781-1793*, Paris, 1960, I, pp. 28 ss. *Marseille, Nîmes et ses environs*, t. I, 1964, pp. 100 ss.

nable, pour des raisons économiques essentiellement, au régime impérial. Le commerce, pendant cette période, ne lui laisse que le souvenir nostalgique d'une antique opulence. On comprend que la Restauration soulève son enthousiasme. Mais on n'est pas étonné non plus qu'un retour de flamme, pendant les Cent-Jours — les 25 et 26 juin — se révèle particulièrement brutal. Jean-Jacques, à ce moment-là, reprend de la Martinique le long chemin de l'Europe. Il n'assiste pas aux atrocités de ces deux jours. Pas plus, le 10 juillet, qu'au débarquement de cinq mille Anglais, qui doivent protéger la ville. Il vogue vers Paris et Genève pour rejoindre sa famille et être témoin, à Bonmont, avant de rentrer à Marseille, au mariage de son ami Donat Sautter⁷¹.

La société dans laquelle il est entré, chaperonné par ses oncles, se trouve donc solidement intégrée à la vie locale. Même si elle appartient à une religion longtemps interdite dans le royaume. La réorganisation de l'Eglise réformée au grand jour, peu après l'*Edit de Tolérance* de 1787, fait plus que le suggérer. La liste des protestants qui contribuent aux frais du culte, sur cent trente-cinq cotisants, porte un Dunant, un Lullin, un Lefort, un Pallard, un Merle...

La pape religieuse qui suit est confuse: on exalte la Liberté, la Raison; on les personnifie; on les divinise; on va jusqu'à fermer les églises et les temples. Mais la seconde restauration de la communauté évangélique, en 1801, n'en est que plus vigoureuse: en vingt jours, et par cent quarante-quatre familles seulement, une souscription de 6440 livres est couverte. Un pasteur est élu, le Genevois Philippe G. Mouchon, et une salle de réunion louée chez Jean-Jacques Kick, marchand-commissionnaire de «Lindau en Suisse», comme on le dit joliment, et personnage influent qui s'apparente encore par son mariage, déjà fils de banquier, à deux puissantes familles de Saint-Gall: les Councler (Kunkler) et les Sollicoffre (Zollikofer). De plus, sa sœur n'est autre que la grand-mère du futur pasteur de Marseille Jean-François Sautter, et autour de lui, qui sera proche de Jean-Jacques Dunant, tout un réseau de relations déjà se tisse. Quant à l'Eglise réformée, une cinquantaine de familles protestantes s'étant établies dans la cité de 1801 à 1803, le nombre de ses membres potentiels approche des six mille.

Un seul berger pour un si grand troupeau, c'est peu. Jean-Jacques Caton Chenevière, frais émoulu de l'Académie de Genève, vient remplacer Mouchon dès le 15 mars 1807. Il y reste tout juste deux ans. Son collègue Louis Marion s'entend plutôt mal avec lui. Il quitte donc son poste le 12 mars 1809. Dix mois plus tard, Mouchon revient pour six ans, puis c'est J.-F. Sautter qui lui succède. Comme tous les membres de sa lignée citoyen de Genève et bour-

⁷¹ **Gaston Rambert**: *Histoire du commerce de Marseille*, t. VII, pp. 504 ss. BPU, Ms. fr. 3171, cah. 3, fol. 47. **Herbert Luthy**: *La Banque protestante en France* (...), Paris, 1959 et 1961, t. I, pp. 50 ss., t. II, pp. 88 ss. «Les protestants à Marseille au XVIII^e siècle», in *Bulletin de la Société pour l'histoire du protestantisme français* (BSHPF), LIX, 1910, pp. 518 ss., par **V.L. Bourrilly**. **P. Coullant**: *Si Dieu ne bâtit la maison* (Histoire de l'Eglise réformée de Marseille (...)). Marseille.

geois de Saint-Gall, ce dernier est également français dès la nomination officielle par un décret de Louis XVIII. Avec ardeur et animé d'une parole au souffle romantique, il préside jusqu'au jour où il traverse la Méditerranée pour établir, en dix ans, le commerce entre l'Algérie, aux destinées de la paroisse⁷².

*

Dans ce milieu de forte empreinte genevoise, Jean-Jacques Rousseau est à l'aise. David, dans son discours au cimetière du Petit-Sacré, le 12 août 1826, célébrera les succès de son frère cadet. Ils auront, dira-t-il, « la joie » la vieillesse de leur mère.

On n'en déduira pas que toute difficulté est épargnée aux navires. Aux limites imposées au commerce international par le blocus de 1805, l'époque impériale succédant, sous la Restauration, les barrières du protectionnisme excessif. La correspondance qui nous a été conservée, fait état de la stagnation des affaires. Quant aux relations, elles sont aussi interminables que peu sûres. De Marseille à Gênes, il faut compter deux mois. La partie méditerranéenne du voyage n'est pas facile. Jusqu'à Gibraltar, si tout va bien, on met déjà quinze jours. Les vents du sud-ouest sévissent, ou si le temps est calme, c'est long : quarante-quatre jours, en 1765, pour les bâtiments de la Compagnie.

La traversée de l'Atlantique, sous l'alizé du nord-est, dans un système circulaire aérien et marin qui dessine une ellipse autour de l'Europe, se fait sans trop de peine. Sauf si des cyclones se déchaînent. C'est au mieux, de six à neuf semaines, il est difficile, de fin juin au début de septembre, de les éviter sans tomber, de décembre à février, dans les tempêtes de la Méditerranée. Le plus sûr, c'est de partir de Marseille en novembre. Au retour, on fait voile vers les Bermudes pour bénéficier des vents frais d'ouest qui poussent les vaisseaux en direction du golfe de Gênes. On longe les côtes ibériques jusqu'à Gibraltar. En été, on y trouve des courants favorables pour passer le détroit. Mais en hiver, à cause du fait qu'on ne peut prendre l'océan, trop dur, de la même manière, on doit souvent attendre que cesse le vent d'est pour pénétrer en Méditerranée. On peut durer trois jours ou trois semaines. Et de l'autre côté, il faut compter contre les pirates...

Dure, la vie des équipages ! Le matelot, dévoré par la vermine, se fait des planches et veille à toutes les heures du jour et de la nuit. Il doit se soigner pour les soins du corps. Elle se corrompt : on y ajoute du soufre...



Jean-Jacques Caton Chenevière, le jeune pasteur de Marseille. BPU.

silhouette peu de temps avant le mariage du ministre du saint Evangile Jean-François son frère...⁷⁵.

Le sort de la paroisse l'intéresse. La lettre du 24 avril 1823 relève que l'achat d'un terrain pour la construction du temple a été annoncé. L'année précédente, le Conseil municipal avait voté pour cela une somme de 30000 francs. Le reste de la dépense, quelque 100000 francs en tout, sera couvert par une souscription — on obtient 33000 francs en quelques jours — des économies, des dons d'amis. Le pasteur Sautter prie J.-J. C. Chenevière de faire la tournée, à Genève, de ses anciens paroissiens, les Vernet, Viollier, Favre-Bertrand, Cayla, Moulto... Il se réjouit de la bienveillance des autorités, de

l'esprit de modération et de paix des protestants, de la situation futur sanctuaire, rue Grignan, dans un des meilleurs quartiers. I un plan. C'est un édifice de style classique de 75 pieds sur 45, po abside semi-circulaire, et d'une capacité de 1150 places, 650 pour l et 500 pour les femmes. L'Eglise est nombreuse, vivante.

Un bâtiment annexe de trois étages abrite une salle pour le Cor premier, une classe gratuite de filles, et le logement de leur m deuxième, des locaux semblables pour les garçons et leur maître au Le souci d'instruction traditionnel chez les protestants s'affirme. E on fait de plus venir pour une institution d'éducation payante le je Ami Privat, l'un des futurs directeurs de la fameuse école privée qui portera son nom pendant plus d'un siècle⁷⁶.

Vraisemblablement, étant à Marseille à cette époque, Jean-Jacq le 9 octobre 1825, à la dédicace du temple. Deux services, à 9 he heures, célèbrent l'événement. Seize pasteurs en robe entrent en co le sanctuaire. Une cantate de J.-F. Sautter pour chœur, orgue e éclate dans la large nef. Et la semaine qui suit, chaque jour, à deu demie, une prédication prolonge la joie de la communauté⁷⁷.

Jean-Jacques Dunant, au cours de ces années, arrive peu à peu nant. Tant sa situation personnelle que le marasme de la conjonc nent à une décision. Mais laquelle? «Tout», lui confie Allamand, la famille installé à Genève, «est restreint quant aux moyens de gagi un aveu qui ne l'encouragera pas à rentrer dans sa patrie. Mais les qu'hebdomadaires que lui envoie son commis Berton, qui passe se dans son bureau, en son absence, illustrent une identique stagnatio res à Marseille. Les cargaisons espérées se font attendre. Les quar retardent le déchargement. Et seules, en 1825, les morues qu'appi mier «terre neuvien», qui se profile à l'horizon le 22 ou le 23 août, en vente presque tout de suite. Mais c'est quasiment en fraude patron, qui en a 2400 dans ses soutes, n'en déclare que 1700...

Manifestement, le négociant consciencieux dont on prône la r verse une période de crise. Le 20 avril 1823, dans le contexte de la Sutt, il s'en ouvre à son oncle Jean-François. Le départ de son assoo dans ses sentiments. De plus, sur le plan de l'activité économique éprouvons de la perte, confesse-t-il, des tracasseries et un dégoût po rations de commerce». Et il ajoute: «Lorsque j'étais commis, le tra assidu et le plus multiplié ne m'épouvantait pas; maintenant, une se la plus simple tractation m'inquiètent.

⁷⁶ Lettres de J.-J. Dunant des 21 août et 11 septembre 1824, et compte de liquidat le 30 septembre 1825 (documents dus à l'amabilité de M. Dolf Kaiser, de Zurich). J.-F. Sautter à J.-J.C. Chenevière des 18 février 1821, 26 mars et 30 novembre 1821-1822, également communiquées par M. Marc Chenevière, Genève.

Est-ce à dire qu'il est bon subordonné et mauvais chef? Peut-être. «Je suis vif et bouillant en affaires, écrit-il, et cependant il me manque d'énergie lorsqu'il s'agit de prendre une décision». Il a besoin, pour l'avenir, des conseils de son oncle. Un projet de société en commandite et par actions pour la fabrication du savon se dessinera sur l'initiative d'un certain Jean-François Polydore Cealy, déjà propriétaire d'une pareille entreprise, mais la recherche d'un capital de quelque 200 000 francs se heurtera à trop d'obstacles. La tentative d'une association avec son frère David elle non plus n'aboutira pas⁷⁸.

Sans doute continue-t-il ses relations d'affaires avec certains des partenaires commerciaux qui apparaissent dans sa correspondance. Il en est qui gravitent autour de la famille. Ainsi ce Bernard-Pierre Dunant, négociant à Gênes, un de ses cousins d'ailleurs, qui épouse à quarante ans, en 1820, une Bernardine Pernette Bellamy, et s'en voit plus fermement implanté, en contrebas de la Campagne de Budé, au Petit-Saconnex. D'autres sont à Milan, à Bologne, à Venise, à Trieste, à Lisbonne, ou encore au Havre, à Paris, à Lyon, à Nîmes ou dans les environs immédiats. Sans parler d'une firme grisonne comme celle des Frizoni, que les Engadinois installés dans la péninsule écrivent à l'italienne plus souvent encore avec deux z, délaissant la belle sonorité du ladin de leur vallée: Fritschun! Exactement comme les Saint-Gallois de Lyon et de Marseille francisent leurs noms: Gonzelat pour Gonzenbach, Meuricoffre pour Mörikofer...

Jean-Jacques est également propriétaire. Légataire universel et exécuteur testamentaire de son oncle Jean-Louis Dunant, mort sans descendance à Marseille le 21 décembre 1817, il hérite à La Monnaie de deux maisons entourées de vignes, de prés, de champs, de vergers. Sa correspondance montre qu'il possède aussi des immeubles en ville. Source, à la fois, de revenus et de dépenses...⁷⁹.

La situation économique du futur père de Jean-Henry n'est donc pas simple. Toutefois, elle ne poserait à celui qui doit la maîtriser pas de problèmes trop graves si sa conjoncture personnelle, à l'époque, c'est-à-dire au lendemain de la mort de son père et à la veille de celle de sa mère, à un moment où de plus il a été malade, se sent faible, et a encore besoin de soins, ne pesait pas trop lourd sur son destin: «Je suis garçon», confesse-t-il à son oncle, dans la lettre déjà citée, «peut-être ai-je eu tort de ne pas songer plus tôt à l'état de mariage, j'aurais plus d'assurance et d'ambition (...)»

Ses correspondants le pensent. Ainsi sa sœur Anne-Jeanne, le 27 février 1823: «Je veux absolument que tu viennes choisir une femme, mais il faut

⁷⁸ BPU, Ms. fr. 3260 bis/1, fol. 1-77. Berton écrit du 25 mars au 29 août 1825. Ms. 3257, *op. cit.*, fol. 79 ss., 257, 224, 260 s. Les projets de Cealy, de l'avis de l'oncle Jean-François, n'ont qu'un peu de chances de succès.

qu'elle ait du bien afin que tu puisses te fixer ici pour égayer mère». Le 23 octobre, elle revient à la charge en examinant le pourrait envisager. Une certaine B., jeune, de caractère non en ferait «une très bonne et gentille petite femme». Bethsy, elle, qu de plus que lui, est «trop âgée, beaucoup trop âgée»: une femme, a «est très vieille à cet âge-là». S'il était veuf et chargé d'enfants, ce rent. C'est pourquoi la modeste Nancy, de bon caractère, attirerences. Elle met la main à tout, n'a qu'une servante, raccommode fait les emplettes, touche joliment du piano et chante. Elle sait un et peut aller à cheval et soigner les animaux. Il est vrai que sa m facile. En revanche, son père est très doux et son jeune frère, q aux études, aime tendrement sa sœur. Enfin, elle peut se passer

On comprend, le 15 novembre, qu'elle s'inquiète un peu: «Je jours que quelqu'un demande Nancy et qu'elle soit accordée».

Ce même jour, Sophie-Elisabeth, nature plus réaliste, plus fe d'accord avec sa cadette quant aux deux premières. Mais si la fami sième, qui a beaucoup perdu dans la liquidation de la maison C lui inspire que des éloges, elle juge Nancy peu attrayante, timide, exhorte-t-elle son frère, dans ses deux lettres suivantes — les 25 27 décembre 1823 — à l'heure où son associé le quitte, de prend de «bien examiner les demoiselles de Marseille».

Anne-Jeanne, plus volontiers que son aînée, revient sur le suje qu'il la touche à vif. Elle vient d'éconduire un prétendant et resse la femme, qui doit attendre qu'on la demande, comme particulière. Elle s'en plaint. Et elle se plaint aussi du voyage de diversio différé qu'elle devait entreprendre avec Jean-Jacques, ainsi conseillé leur père. On avait pensé qu'il concourrait à son équilib Mais la santé de sa mère, dont le thème revient sans cesse dans cet dance, l'empêche de se décider... Alors elle rêve le mariage de Je Nancy a 24 ans. On s'est visité de famille à famille. Elle a les ye teint haut en couleurs. Elle est gracieuse, douce, modeste. Elle air Dunant. Et elle a refusé un fat...

On presse donc le «Marseillais» de rentrer. Allamand, installé à Léger, dans la maison où demeurent les demoiselles Rath, les bie musée qui portera leur nom, lui dit que ses sœurs impatientement «Ce ne sera pas dans le Midi, insinue-t-il, que vous ferez votre ci

Certes, Anne-Jeanne elle-même s'en rend compte. Tout en én mariages qui se font à Genève et en lui disant qu'elle serait heure établisse «avec une douce et bonne Genevoise», elle devine qu' le pousser à quitter le sûr pour l'incertain, et que seule «une b femme», dans les rigueurs de l'hiver entre Salève et Jura, pour

Plus d'un an durant, Anne-Jeanne n'écrit pas. Affligée de terribles maux d'estomac, indifférente à tout et pleine d'idées sombres, elle a la tête trop faible pour ordonner quelque peu ses pensées. De voyage d'agrément, plus question. Il faut attendre. Et quand, après un séjour aux bains de Saint-Gervais, elle rentre, gaie et satisfaite, elle ne s'assied pas encore volontiers devant sa table à écrire. Quand elle le fait, six mois plus tard, le 28 avril 1826, l'écho d'un désenchantement douloureux monte des quelques lignes qu'elle a tracées: «On est heureux, lorsqu'on peut exprimer ce que l'on sent, je ne suis pas dans ce cas, je voudrais te dire mille choses et elles ne peuvent couler de ma plume, j'ai toujours comme un vide dans la tête».

Jusqu'à la fin, plus ou moins, Anne-Jeanne en restera là. Héritière de la maison de sa mère à La Monnaie, elle demeure à l'écart, dans un certain effacement, et son comportement souvent singulier aboutit en décembre 1845 à son mariage avec un jardinier de Montbrillant, Daniel-Henri Vittel, «acte de démence difficile à qualifier, note l'oncle Jean-François, et inconvenant pour la famille»⁸⁰.



Ce sont les événements et une inclination marquée qui peu à peu poussent l'un vers l'autre Jean-Jacques et Anne-Antoinette, dite Nancy. Les parents et les amis continuent d'y contribuer de leur avis. Si David pense que son frère trouvera bien quelqu'un à sa convenance à Marseille, Sophie, qui s'exprime aussi au nom de sa sœur, insiste pour qu'il vienne faire son choix. «Si tu veux une Genevoise pour femme, écrit-elle le 27 janvier 1825, il ne faut pas laisser échapper toutes les jolies demoiselles.» Un veuf vient d'en épouser une de dix-huit ans. Va-t-il attendre que les plus séduisantes ainsi s'envolent? Elles sont nombreuses de cet âge, trop jeunes pour lui pense-t-elle, et plus rares de 20 à 24 ans. Mais c'est à lui de choisir. Elles ont pris des informations: santé, fortune, famille... Qu'il vienne, et décide!

Jean-Jacques demeure perplexe. Sophie l'invite à plus de résolution. «Etar autant Marseillais que Genevois, écrit-elle le 15 décembre 1825, tu dois savoir lequel de ces deux pays te va le mieux». Il ne faut pas, en effet, s'il se détermine pour Genève, qu'il regrette ce qu'il a quitté. Mais qu'une bonne fois il se marie! Il a assez de fortune pour vivre.

Sa mère s'éteint en son absence. Il ne lui fermera pas les yeux. Mais les quatre enfants se sentent plus proches. La femme de David, que la famille rejette — c'est à son avis une mésalliance — sera désormais reçue. Sur invitation, précise Sophie: «son genre ne me va pas du tout». Mais David est si accablé!

⁸⁰ BPU, Ms. 3257, fol. 257, 113 s., 117 s., 119 s., 121-128, 133-137, 150 ss., 160-163, 244.

C'est lui, le 16 janvier 1826, qui écrit à Jean-Jacques :

«Très cher et bien-aimé frère,

Arme-toi de courage et de résignation.

Ce n'est plus parmi les infortunés mortels, c'est dans le séjour de la félicité, dans le sein de Dieu, que notre tant aimée et si vertueuse sœur, depuis samedi 14 janvier à dix heures précises du matin.

Depuis la lettre que le dernier courrier t'a portée tu devais lui en dire, il y précisait la forte fièvre qui l'avait terrassée, sa faiblesse extrême, son état décomposé, et cependant son espoir contre toute espérance — préparé que l'on soit à une aussi fatale nouvelle, tes bonnes sœurs ont voulu qu'elle te parvînt sans assistance et moyens de consolation. Monsieur le pasteur Sautter que nous chargeons de te l'annoncer.

Sa douleur est profonde. Rien, dit-il, ne saurait la tarir. Et pourtant, rassurée qu'elle a peu souffert le console, comme celle de l'avoir vu au bout et ce fait qu'il a pu, avec ses deux sœurs, dont il loue le courage, fermer la paupière.

Jean-Jacques n'a pas eu ce réconfort. Mais Sophie lui écrit : «Il n'a point de n'être pas resté à Genève». L'événement a été si prompt. Si souvent déjà leur mère leur avait été rendue! Maintenant elle est éteinte, son exemple demeure. Et David, que le chagrin rend plus triste, commence dans sa lettre à son frère l'éloge qu'il fera d'elle. J'espère (...) à sa famille qu'il prononcera sur sa tombe le 25 mars. Jean-Jacques ne pas à se presser de partir par des routes enneigées, dangereuses, de mettre ses affaires en ordre.

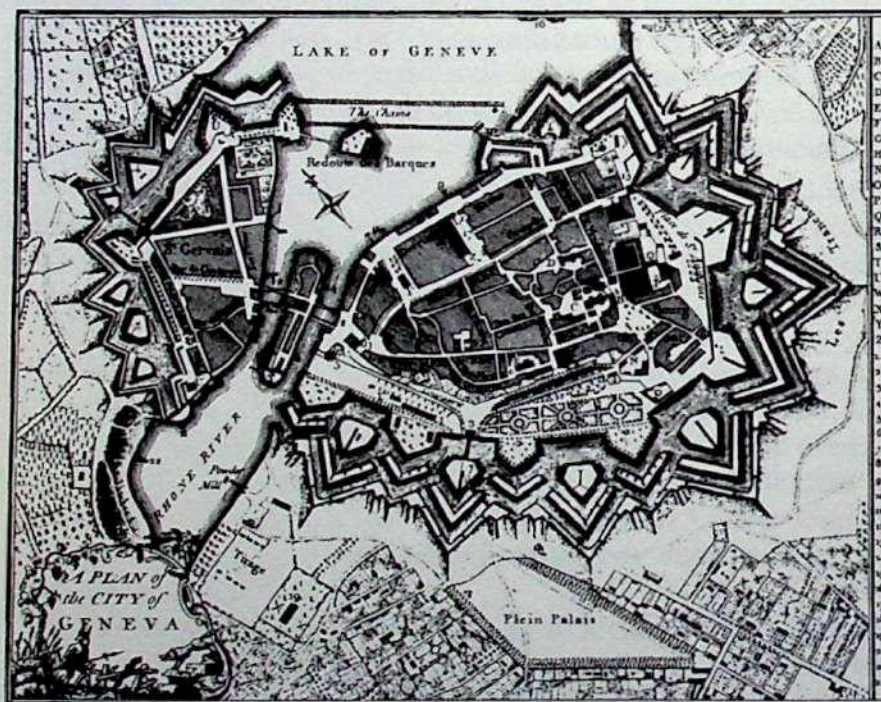
En fait, il quittera Marseille autour du 10 février pour s'y rendre la seconde moitié d'avril, appelé, pense Allamand, dans une lettre à son commerce. Mais cet ami de la famille espère bien qu'il va aller dans la campagne verdoyante de Genève, et ne pas imiter son oncle dans la poursuite de ses activités dans la cité phocéenne, pour ne jamais. Il est en droit de ne pas laisser passer les années — et la vie — l'air de ne pas se soucier du mariage jusqu'au moment où il deviendra n'en vaut plus la peine». Si donc il n'y a pas renoncé, que son séjour en Suisse et qu'il se laisse séduire par les qualités de l'esprit et la passagère beauté. Car seule la belle âme résiste au temps et à la mort pour lequel son Créateur l'a destinée. Au reste, il ne doute pas que, par ses dispositions naturelles, ne sache choisir avec dis-

⁸¹ BPU, Ms. 3257, fol. 117 s., 152 ss., 168 ss., 86 ss., 227 ss. Rose Dunant-Allamand, lettre à Marseille le 8 février et Jean-François de Marseille, lui en adressant.

Il le fera. L'élue sera heureuse de l'être. D'une famille de jurisconsultes et de pasteurs dont le blason a beaucoup d'éclat, elle lui apportera sa douceur et son amour et lui permettra de donner enfin à ses parents défunts, «ancien négociant» désormais, une forte et glorieuse postérité⁸².

*

⁸² AEG, *Archives Dunant-Colledan*, op. cit., Partage de la succession d'Anne Dunant G.



De La Monnaie, tout en haut à gauche, au Collège, à droite, le chemin est l

IV

DU CÔTÉ DE MONTBRILLANT

«Tout nous présage que ce sera un heureux mariage de plus dans notre famille».

Ainsi s'exprime Jean-Daniel Colladon le 21 mai 1827, dans une lettre à son oncle de Bourdigny Jean-Pierre Colladon, un mois avant que ne convolent en justes noces Anne-Antoinette, son aînée de deux ans, et Jean-Jacques Dunant.

Ce jeune homme de vingt-cinq ans, l'intime de sa sœur, déjà dans la force expansive de son génie, à Paris — sa lettre ouvre sur des perspectives scientifiques pour lesquelles il réclame le secret: une machine à vapeur plus économique pour les bateaux — a connu dans sa famille une jeunesse équilibrée. Son père Henri, régent de la troisième classe du Collège de 1795 à 1815, à l'heure des bouleversements révolutionnaires et de l'Annexion, se voue, après ces vingt ans d'enseignement dans des conditions difficiles, à l'agronomie où il excelle — il obtient trente prix de la Classe d'agriculture de la *Société des arts* de 1826 à 1848 — à la direction du *Bureau de bienfaisance* — il y est responsable d'un quartier de la ville et de l'inspection des pensionnaires placés dans les villages du canton — à la politique enfin, député au Conseil représentatif et souverain, puis au Grand Conseil, et quarante ans maire d'Avully, où il achète des Chapeaurouge-Mestrezat, en 1813, un important domaine. Il est bon cavalier, excellent nageur, et exerce son fils à la gymnastique qui a fortifié sa propre santé. Sa femme Jeanne-Marthe Gille, dite Jenny, petite, forte, s'auréole d'une surabondante chevelure blonde et marie sa gaîté naturelle à une très vive sensibilité. Elle préside avec cordialité aux réunions qui rassemblent de temps à autre, pour une heure de chant, de musique, de lecture, le

Chancy F.M.L. Naville, marcheur infatigable que Daniel et sa sœur accompagnent à mi-chemin...

De bonne heure, une affectueuse complicité se noue entre le jeune homme et sa sœur. Quand, en 1812, ils se rendent à Wesserling au mariage de leur cousin Pierre, c'est elle qui rédige le journal de voyage, lui qui l'illustre. Ils s'arrêtent à Yverdon, pour assister à une leçon de Pestalozzi.

Les parents Colladon conçoivent leur vie commune dans des sentiments de respect et d'affection. Leur correspondance réfléchit cette chaleur. Jenny, en séjour aux bains de Saint-Gervais avec sa fille, écrit à son frère : « des époux » que rien dans ce monde ne lui est plus cher que de posséder en entier son amour, son estime et sa confiance, un amour véritable qui ne trompe pas saisi.

On comprend donc que Daniel, quand il s'ouvre à son oncle à Nancy, témoigne à la fois de son souci et de sa joie. « Tu peux dire que mon premier sentiment, écrit-il, a été la surprise, à laquelle s'est suivie une entière satisfaction lorsque les nombreuses lettres de ma sœur ont prouvé (...) qu'elle montrait pour Monsieur Dunant la même confiance qu'elle m'avait confiée il y a deux ans, et que cette union était conforme à ses vœux et ses goûts. » Le fiancé a fait preuve de douceur, de patience, voire de timidité. Il rendra son épouse heureuse. « Pour moi, c'est tout ce que j'avais de plus à cœur au monde, je redoutais de perdre Nancy le célibat, et presque autant (...) un mari qui aurait été indigne de son cœur si aimant et si sensible avait besoin des affections de la tendresse d'un époux. La privation de ces biens aurait été pour moi une véritable perte de son caractère »⁸³.

L'« heureux mariage » célébré le 20 juin 1827 tient ses promesses. Dunant-Colladon s'installent à la rue Verdaine, au numéro 20, à la jonction c'est-à-dire entre la Ville Basse du négoce et de la moyenne bourgeoisie et la Ville Haute du patriciat et de l'Ecole, où l'art du gouvernement se mêle sans heurts avec les sciences de la nature et la philosophie. Colladon demeure, apportée en dot par l'épouse, que le jeudi 8 mai 1827, à six heures et demie du soir, Jean-Henry voit le jour. Son père a trente-neuf ans, vingt-sept. Lui-même, trois quarts de siècle plus tard, à une époque où l'on commence à idéaliser un certain nombre d'éléments de son passé, écrit dans ses cahiers : « Cette maison où je suis né et que, de fait, je n'ai quittée que quelques mois après ma naissance, est restée gravée dans ma mémoire. Plus tard, j'y ai été en pension comme externe pendant quatre ans. Il la voit avec « son vaste perron extérieur, sa belle entrée, ses escaliers en pierre, son escalier à l'ancienne mode française (...) Elle faisait

⁸³ BPU, *Papiers Daniel Colladon*, Ms. fr. 3742, fol. 70, Ms. 3256, fol. 93, *Journal de la famille Colladon* (AFC) t. 1, p. 274. J.D. Colladon, *Œuvres*

la plupart des immeubles existant dans la ville, il y a une soixantaine d'années, avec leur genre de construction peu hygiénique et rarement confortable»⁸⁴.

Deux mois après sa naissance, jour pour jour, Jean-Henry est baptisé. Sa mère, le lendemain, le mercredi 9 juillet, le rapporte à son frère Daniel, dont elle déplore l'absence: «(...) mais ce n'est pas ton cœur qui est cause de cela, aussi je ne t'en veux pas; seulement, j'ai bien bisqué contre la science.»

«Hier, raconte-t-elle, à cinq heures, dans l'Eglise de Saconnex, à la même place où je me suis mariée, mon bon père et mon Jacques ont présenté mon enfant à l'Etre suprême (...)» Elle mentionne les tantes, David, les cadeaux, la générosité de leurs parents, qui ont donné trois services d'argent, la robe et le bonnet. Elle parle du goûter à La Monnaie, de la promenade qui a suivi, puis de six musiciens allemands qui se sont produits et ont fait danser sur l'herbe la société, devant la maison. Elle se loue de la bonté d'un mari qui sans cesse cherche à lui faire plaisir et aime tendrement son fils. Quant à ce dernier, hormis quelques maux de ventre, et le fait qu'il a fallu le vacciner deux fois — la première n'avait pas pris — il se porte à merveille. «Si tu voyais comme il est gentil, mon Henry, s'exclame-t-elle, il est gros et gras, il a un petit air doux et malin, (...) je voudrais que tu le visses dans sa couchette, faisant aller ses pieds, ses mains, ses jambes (...)»

L'heureux père ajoute un mot. Il voit l'enfant vif, intelligent, et pense qu'on citera souvent au jeune garçon la carrière exemplaire de son oncle...

Jean-Daniel Colladon en effet, homme de caractère, offrira le modèle d'une parfaite réussite scientifique, professionnelle, sociale. Jean-Henry Dunant, déçu dans ses plus exaltantes espérances, n'aura en revanche ni métier ni famille, et échouera dans tous ses projets. Et pourtant, ses idées humanitaires, et l'œuvre qu'il a fondée, auront un retentissement universel...

Les premiers pas du futur fondateur de la Croix-Rouge sont lumineux. Quatre mois après le baptême, soit le 4 novembre 1828, Nancy, dans l'attente, encore vaine hélas, de la visite de son frère, à qui elle veut présenter son mari et son fils, lui décrit son petit Henry: «Maintenant, que je te parle un peu de ton gros neveu; il est délicieux; lorsque ses grands yeux noirs me regardent avec tendresse, je ne sais plus où j'en suis, il me connaît très bien, ainsi que son père (...) Sa cousine Louise en est folle (...) Mme Tessier, qui ne l'a vu qu'un instant, a rêvé deux ou trois nuits à lui, sa tante Prélaz m'écrit qu'elle l'a toujours devant les yeux (...) Mon oncle Pierre, qui n'aime pas les petits enfants, le trouve charmant; toutes les personnes qui l'ont vu en sont enchantées et je t'assure que je suis en crainte pour les demoiselles dans une vingtaine d'années. Il est fort, gros, bien portant, mais (...) souffre déjà cruellement

⁸⁴ AEG, EC Genève mariages 30, EC Genève naissances 31. *Archives de famille Dunant-Colladon, op. cit.* contrat de mariage du 11 juin 1827. Henry Dunant, *Mémoires*, Lausanne, 1927.

pour les dents; si tu savais combien je suis peinée quand il a mal l'aime tendrement, il le promène, lui donne la soupe (quand j'ai bien entendu). O je suis bien heureuse, mon Daniel, il ne me manquera rien (...)

Elle se réjouit de le revoir, de l'entendre dire «mon frère» à la fois le voir prendre Henry sur ses genoux. Son père est à Avully, sa mère affligée d'une douleur au pied, et elle ne peut aller à elle aussi souvent qu'elle le voudrait...

«Tu sauras que je t'écris ces dernières lignes fanfan sur mes genoux, c'est lui qui a avec ses petites mains effacé les mots ci-dessus (...). Mon mari te fait ses sincères amitiés, et petit Henry embrasse sa sœur te serre contre son cœur, tu es toujours dans sa pensée, la nuit qu'elle te voit arriver, qu'elle t'embrasse...; ah quand la réalité va-t-elle venir (...)

Et elle ajoute en marge de sa troisième page: «Je vois bien se succéder la gérance de Paris à Genève passer devant chez nous, et je ne la vois que mon cœur batte bien fort — mais en vain, point de frère!»

*

Le hameau de La Monnaie

Cette remarque nostalgique l'établit: en ce début de novembre, les travaux de réparations sans doute achevés dans la plus belle des demeures héritées de l'oncle Jean-Louis, la petite famille se trouve installée dans son hameau, au lieu dit La Monnaie, tout en bas de la paroisse et de la commune de Petit-Saconnex, à quelque trois à quatre cents mètres de la porte de la ville.

Le nom de ces quelques bâtisses où habiteront les Dunant pendant quelque temps. Que vient faire dans ce hameau de la campagne, voire d'un emplacement si peu élevé, cette évocation d'un des droits régaliens les plus stricts? La réponse nous l'apprend. En 1448 en effet, le duc de Savoie, pour faire de son prince-évêque, souverain légitime de la cité, y installe un atelier de monnaie. En d'autres termes, il empiète sur les droits de son rival. Et il le fait si bien que ses terres s'avancent encore jusqu'aux fossés des remparts. Les deux chemins venant de Gex ou de Lausanne, La Monnaie en est le point de jonction. Elle ne sera donnée à la République naissante, avec le Petit-Saconnex, que par la conquête bernoise de 1536. Mais on en avait déjà rasé l'ancien hameau autour de 1530, à un moment de grand péril...

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, au bord de la route de Genève, un emplacement qu'envahiront par la suite les installations de l'usine...

Une troisième maison, outre les deux liguées par l'oncle, celle de la mère que le plan de 1812 attribue aux hoirs Dunant-Gravière, échut au partage de la succession du 4 mai 1827 à la fille cadette de Bernard, Jeanne⁸⁶...

L'image de ce hameau disparu demeurera vivace dans le souvenir de Henry. A l'heure des rétrospectives émues, quand il revient aux «jours de son enfance», il en parle avec émerveillement. Le parc, d'arbres fruitiers disséminés en plein vent, et produisant des fruits de tous genres» l'enchantait encore. «Avant même 1830, écrit-il, mon père avait fait planter des conifères rares dans diverses parties de sa campagne se plaisait à l'orner d'essences de choix et il le faisait avec beaucoup de soin. C'était sa distraction favorite, car il était l'homme du foyer domestique heureux quand des connaisseurs savaient admirer un superbe pin blanc isolé, qui était d'une grande magnificence (...)»

Il se souvient des alignements de noyers et de cerisiers sous lesquels les enfants allaient se promener avec leur bonne; il savoure les «prunelles claudes délicieuses, roses, juteuses, sucrées» comme il n'en a jamais trouvées part ailleurs; de la vaste propriété qui s'étendait de la «route de St. Julien» à la route de Ferney, il aperçoit encore, en direction du lac, l'impériale magnificence de Lausanne de midi dix, et, de l'autre côté, les baches de la route de Paris qui traversait le col de la Faucille. Il entend sonner «le cor de chasse, adouci par la distance». Et la vigne de raisins blancs, sur laquelle s'auréole de tout le plaisir, au moment de la vendange, qu'elle procure aux enfants...

Un lieu quelque peu secret, dans cette campagne qu'il juge «grande et belle», une propriété presque aux portes de la ville», s'impose souvent à son esprit. «C'était un endroit où il y avait abondance de violettes parfumées, dans l'herbe, sous la mousse, en plein soleil; ce coin (...) était tranquille, éloigné de l'habitation; on n'y venait pas pour la vue, qui était à un bout opposé du domaine»⁸⁷.

*

«*Mon admirable mère*»

Nancy, la mère de Jean-Henry, a le cœur extraordinairement sensible. Quand, du 26 au 30 mars 1830 — Anne-Sophie ayant vu le jour en France — elle écrit à son mari, alors à Paris, elle trahit avec beaucoup d'ingénuité un sentiment profond: «J'ai reçu hier quelques lignes de toi, mon cher

⁸⁶ AEG, *Man. hist.* 319/2, fol. 85 s. Cadastre E 4, registre 31, Petit-Saconnex, section 5. R. 1843, k 9, fol. 48. J.A. Gaudy-Le Fort: *Promenades historiques dans le canton de Genève*, 1849, I, pp. 65 s.

quel plaisir j'ai eu, notre cher Henry a partagé ma joie, je t'assure, quand je lui ai dit «Une lettre de Papa» (...), il a répété «Papa, Papa» (...) et il touchait ta lettre».

L'amour du conjoint semble se confondre avec celui de l'enfant en même temps que le souvenir de la grande décision de sa vie lui remonte, le 29 mars, à la mémoire: «Mon Jaques, mon bien-aimé, il y a eu hier trois ans que tu m'as offert de faire mon bonheur, cher Ami, combien je suis heureuse d'être à toi, que j'ai bien fait de dire oui et combien je remercie le ciel du lot heureux qu'il m'a accordé (...)» Alors elle relit ses lettres, Anne étant sur ses genoux.

Quelques jours auparavant, avec non moins de tendresse, elle raconte la visite que son père lui a faite, et dans son cœur la joie le dispute à la mélancolie de l'absence. Les enfants l'ont comblée par leur gentillesse. «Il semblait que ces chers petits, écrit-elle, voulaient me dédommager par leurs grâces du chagrin que j'éprouvais». Ils sont allés en calèche avec leur grand-père...

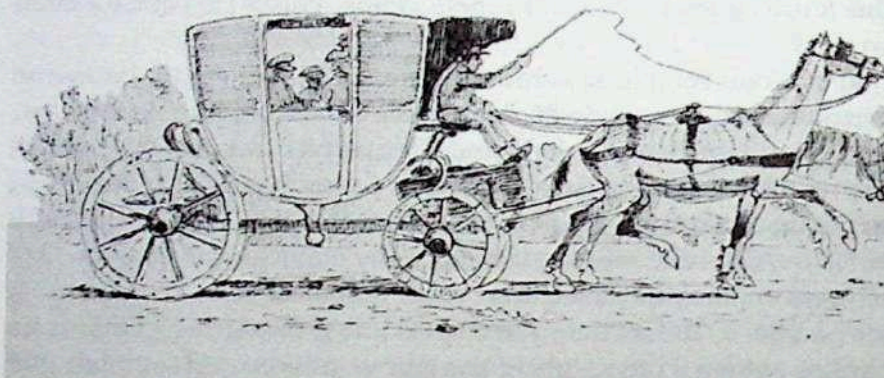
Un peu plus tard, elle note: «Henry a demandé plusieurs fois Papa; je lui ai dit: Papa est à Paris; il m'a bien regardée et a dit 'demain bientôt' — pauvre petit, il faut encore bien des jours avant ce demain, ce bientôt — cher Ami, comme je trouve le temps long, que tu me manques! tout me parle de toi ici, tout me semble triste, parce que tu n'y es pas».

Le lendemain: «Quel bien tu m'as fait, mon cher Jaques, je reçois ta lettre, j'en avais besoin, cher Ami, tu as pensé à ta petite, à tes enfants, j'en étais sûre (...)»

Le sentiment parle haut. On est en 1830. Mais qu'il s'agisse du mari, des enfants, du frère, on entend le même ton, perçoit la même ferveur. Ainsi, à propos de Daniel, elle écrit à Jean-Jacques: «(...) dis-lui combien je l'aime, dis-lui surtout combien nous serons heureux quand il pourra pour toujours revenir à Genève».

Henri Colladon, pour sa part, pratique l'art d'être grand-père. Il écrit à Jean-Henry le 8 août 1831, quatre jours après la naissance de Daniel: «Le grand-papa et la grand-maman... — il y a à cet endroit un trou dans le papier — bien des amitiés à leur cher Henry et lui recommandent d'être bien sage, ayant une petite sœur et un petit frère à qui il doit donner le bon exemple. La bonne maman étant malade, Henry ne pleurera point et il obéira bien à son cher papa, il saura s'amuser sans faire trop de bruit (...) as-tu vu, cher ami, ce brave petit frère, ce bon petit Daniel, il faudra bien l'aimer, et quand il sera grand vous vous amuserez ensemble (...)»⁸⁸.

Les parents Colladon sont pour leur fille un appui qui ne fait jamais défaut. Ils la savent sensible, délicate, vulnérable, fragile en dépit de ses enthousiasmes. «Que tu es délicieuse!» écrit Nancy à sa mère le 6 août 1833, vraisemblablement de Saint-Gervais-les-Bains, où elle fait une cure; «que tu es toujours



Anne-Antoinette guette la voiture qui lui ramènerait son frère de Paris. Dessin de R. T. Musée d'Art et d'Histoire.

la même (...) tu m'as fait fondre en larmes, mais c'étaient des larmes de bonheur, d'espérance, de tendresse pour toi (...) oui, j'écoute ce que tu me dis, je prendrai patience, je prolongerai mon séjour, car je ne te cache rien, je voulais partir au premier jour, je n'y pouvais plus tenir, et me sentir seule et souffrante, je désespérais, mais mon ange tutélaire, ma mère venue me consoler, me fortifier (...) Combien je suis touchée que tu ne me veuilles te priver de Papa pour moi.»

Dix ans plus tard, alors qu'elle vit avec son mari absent une crise de mélancolie, mais l'est-elle tout à fait? — sa mère insinue qu'elle «ne changera pas de fils Jacques contre tous ceux de ce monde». Nancy rapporte ce message et ajoute: «Elle ne sait pas tous les petits chagrins que tu me caches».

Quoi qu'il en soit, que les parents aient su ou non de quoi il retentissait, ces attitudes sont aussi éloquentes que des paroles — ils sont tous en sa faveur, pour le bien de la famille, l'affermissement des liens qui la constituent et la maintiennent. Car avec l'amour, ils ont aussi la sagesse d'un caractère où tant de fils en des points douloureux se rejoignent. Ils n'ignorent pas qu'une santé souvent chancelante grève le capital de la famille, dont leur fille aurait besoin pour faire face à ses épreuves et que de la maladie elle les aborde dans un état d'infériorité qui ne va pas sans se répercuter sur son entourage. Ils le savent et en tiennent compte...

Sophie-Elisabeth Dunant, dans une lettre du 31 janvier 1835 à son frère David, qu'elle termine d'ailleurs par un «mille amitiés à ta femme» pour se faire entendre, si l'on se souvient des réticences qu'elle avait encore à son entrée en ménage, dixaine d'années auparavant, a une remarque qui paraît signifier qu'elle se rend compte que «Madame Nancy, écrit-elle, est tout à fait remise de ses abcès, mais que les irritations nerveuses qui deviennent très pénibles, et surtout en ce

là, les deux derniers sont nés, Marie le 13 février 1833 — elle s'éteindra la dernière, restée célibataire, en 1920 — et Pierre-Louis, qu'on vient de baptiser, le 5 janvier, par un beau soleil d'hiver, mais un froid qui contraint à tempérer le temple du Petit-Saconnex en y apportant un poêle en fer, le 11 novembre 1834.

La franchise de Sophie touche juste. Elle pense d'abord aux enfants. L'aveu de Jenny Bertrand, nièce d'Henri Colladon, douze ans plus tard, dévoile l'autre face de cette situation: «Ce que je trouve le plus triste pour cette bonne Nancy, confesse-t-elle à sa tante le 4 octobre 1847, c'est qu'elle est privée de bien des jouissances que lui procurerait sa jolie famille (...)»

C'est vrai. Un 2 janvier, un malaise la prend, debout dans sa cuisine; le 5 septembre 1842, elle souffre de la tête depuis quatre jours; l'hiver, la bise, ou l'humidité, ou le froid, lui sont contraires; au concert, note Anne, il y a tant de monde qu'elle aurait pris mal au bout d'une demi-heure; un jour, avoue-t-elle elle-même, elle est trop malade pour qu'on puisse lui parler...

De quoi souffre-t-elle exactement? Le 8 octobre 1845, Anne écrit à son père qu'elle n'est «ni mieux, ni plus mal», mais en tout cas pas bien, «car c'est toujours la nourriture» qui la gêne. Aussi le Dr Senn lui prescrit-il un bain de son, qu'elle n'ose prendre, le temps s'étant mis à la pluie. Le même mois, Jean-Jacques s'étant remis en route pour Marseille, elle lui dit qu'elle aurait pu partir avec lui s'il était chirurgien, car, ajoute-t-elle, «il ne s'agit que de replacer chaque matin ce qui me donne de la force, de la gaieté, de l'appétit et le bonheur — aujourd'hui je n'en ai pas (...) mais le bien de hier se fait encore sentir (...)»

Ces propos nous éclairent peu sur la nature des troubles qui lui imposent de si lourdes servitudes, l'empêchent de sortir, de profiter du beau temps, de rendre visite à ses parents et à son frère, et l'obligent à rester au lit, à garder la chambre, ou, pour le moins, à prendre une voiture pour aller à la promenade. Il arrive alors, pendant que les enfants jouent, qu'elle y demeure éternue, sans bouger, à l'orée du bois⁸⁹.

*

Ce genre de vie qu'elle mène a des aspects financiers qui parfois assombrissent son horizon. Les médecins viennent souvent à La Monnaie. Non pour elle seulement d'ailleurs. Jean-Henry le note dans ses *Mémoires*: «A la moindre indisposition de l'un de ses enfants, un coup, une chute, ou autre bobo, elle envoyait la voiture chercher le médecin de la famille, qui demeurait aussi hors des portes de la ville, mais à l'autre extrémité. Le bon docteur venait toujours, quoique on le dérangerait chez lui parfois au milieu d'une réunion, d'une soirée».

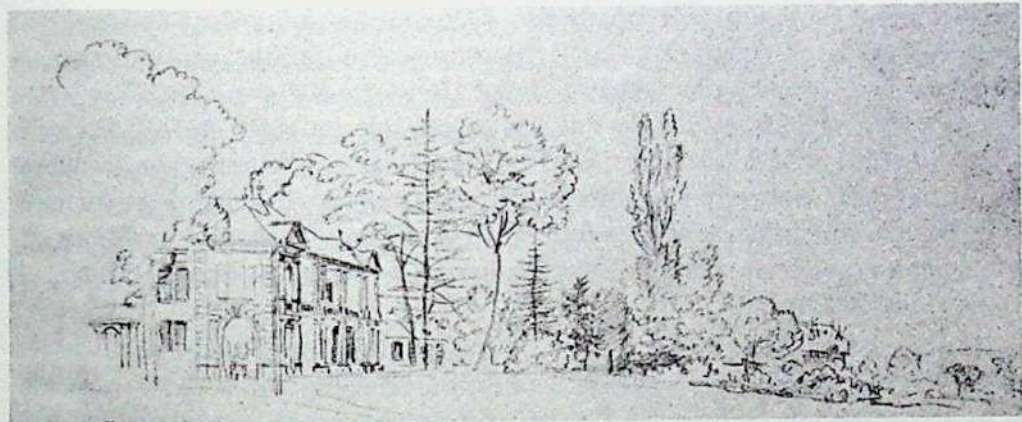
⁸⁹ *Ibid.*, fol. 111, 116, 157, 164, 165, 189, 195, 199, 201, 259, Ms. 3257, fol. 274, 275 bis, 277.

Or, les honoraires de cette extraordinaire disponibilité du Dr S modiques qu'ils paraissent, étant donné le nombre de consultations à ne sont pas légers: 408 francs en 1846, pour 136 visites, essentiellement sans doute, Pierre-Louis, le cadet des enfants, ayant déjà c Encore faut-il y ajouter 60 francs pour deux autres médecins, le Mayor et Chossat...

La note du voiturier Joseph Jaquet, pour prendre un autre ex dépense non-alimentaire, est elle aussi élevée: en 1845, 566 francs 75 Il demande 5 ou 6 francs pour aller à Avully, 10 pour une demi-jour deux chevaux (pour la même destination), 29 pour une journée à l avec trois chevaux, presque autant, à un franc près, que deux mois tions pour Pierre-Louis, au Collège, chez M. Jaquemot, et la moitié ment mensuel fixe d'un instituteur de la campagne, logé il est vrai, çoit par an, de 70 à 500 francs d'écolages...

Nancy elle-même, à quelques reprises, parle finances à ses corres Une lettre à son frère, du 1er avril, 1848 probablement, car l'année lui propose de renoncer à l'installation qu'il lui offrait le 19 nove d'un poêle en catelle avec bouches à chaleur dans leur maison: « cher ami, que nous aussi (...), tu le sais en partie» — Daniel semble que embarras financier puisque pour un portrait de leur mère qu'il met à sa disposition, en grand secret, la somme de 50 francs — «no très mal pour nos affaires, nous nous faisons depuis longtemps mille même pour l'éducation de nos enfants, nous n'avons pas d'argent p pouvons le perdre; mais notre gagne-pain qui nous fait vivre ce sont tements loués et nous en avons huit de vides en ce moment, et les G quitter encore. Tout l'argent que j'ai reçu de mon oncle Pierre es en paiements de comptes très arriérés, ce qui a un peu allégé Jaq moment, et j'ai été heureuse de me priver de cela quoique j'eusse l en garder une partie pour moi et mes enfants. Je te dirai même qu j'ai vendu de mon argenterie pour subvenir à des besoins pressant

D'autres fragments de la correspondance familiale confirment c tion précaire. L'oncle Jean-François, en 1846, dissuade son neveu la grande maison, comme il en a l'intention, pour éponger ses det vaut, selon lui, réduire les dépenses. Jean-Jacques, au verso de c esquisse le brouillon d'une réponse. Il constate que les frais d'entre locatifs, par rapport à ce qu'ils étaient dans les années qui ont mariage, ont considérablement augmenté. De plus, ses locataires peine à payer leur loyer, et ses tentatives pour trouver un emploi, *de bienfaisance* ou ailleurs, ont échoué. Or, les commandes que lui f quelques clients, parents et amis, de vin notamment, ne lui procur



Petit-Saconnex, campagne Audéoud. Crayon de Jean Du Bois, 1828. VG.

tout naturellement... Mais il suivra volontiers les conseils toujours éclairés de son oncle...

Quant à Henri Colladon, la même année — on sait aussi que c'est une période de crise — il exhorte son gendre à ne pas se laisser abattre et note: «Je regrette que ma Nancy voie ajouter à ses tristes maux des inquiétudes qu'elle prend trop à cœur et qui vont la miner». Ce n'est que trop vrai: cette relative pauvreté accroît en elle le sentiment d'impuissance que lui donne sa santé. «Oui, ce serait bien doux», écrit-elle à Jean-Jacques, en séjour à Marseille, le 5 septembre 1842, «bien agréable d'être ensemble; combien un voyage en famille nous aurait fait plaisir à tous, et du bien à moi, mais c'est une dépense trop forte, nous ne devons pas y penser, pour voyager sept c'est bien coûteux (...)»

Le 30 août 1843, dans les mêmes circonstances, elle revient sur le sujet et se laisse aller au rêve: «Ah si j'étais riche d'un bien à moi, je ne t'aurais pas laissé aller seul, j'aurais pris une grande calèche, siège devant siège derrière chevaux de poste — et toute la famille allait embrasser cet oncle que tu aimes tant. Nous serions restés là-bas deux ou trois mois pour bien connaître ce beau pays (...) auquel je pense si souvent; il n'y a qu'une chose qui me chagrinerait ce seraient les gâteries de l'oncle pour les enfants, car ton oncle a été mille fois trop bon pour Henry l'année passée et ce petit coquin ne s'en rappelle que trop»⁹⁰.

L'étroitesse des moyens financiers du ménage se verra réduite par quelques héritages. La lettre de Nancy à Daniel, on l'a vu, faisait allusion à celui de l'oncle Pierre. Elle en retirera 5000 francs, fin 1847, et encore 10000 peu après

⁹⁰ *Ibid.*, Ms. fr. 4591, fol. 14. Ms. 3259, «Pièces comptables». Ms. 3257, fol. 318 s., 59 s., 24 s., 17, 268 s. Ms. 3256, fol. 157 s. Cf. Ms. fr. 3260 bis/2 fol. 42-140: «Correspondance reçue et tant que propriétaire d'immeubles». «Lettres au sujet des vignes de Culoz». G. Mützenber-

la campagne du défunt s'étant vendue. Deux tantes, à la même époque, ont fait un legs à leur nièce un petit pécule: Jeanne-Louise Judith, veuve Prévost, 500 francs; Marie-Félicité-Henriette-Salomé Collado, veuve, mariée, 6000. Quant à Jean-Jacques, la succession, en 1850, de Jean-François Dunant, négociant à Marseille, qui l'a toujours regardé comme son fils, lui procure, outre de l'argenterie, une part non négligeable de sa fortune. La moitié en revient en effet aux enfants et petits-enfants de Bernard Lullin. Mais il est vrai que le neveu a chez son oncle un compte courant débiteur. En 1847, de 25284 francs⁹¹.

*

Cœur tendre et passionné

Pour Anne-Antoinette Dunant, les absences relativement fréquentes de son mari sont l'épreuve la plus dure. «Merci pour ta lettre, mon petit Jacques», dit-elle le 5 septembre 1842, «tu es heureux à ton Marseille, pense-tu bien que je ne t'envoie pas à ta petite femme que tu as laissée à la Monnaie? moi toute ma distraction, tout mon plaisir est de lire et de relire tes lettres et celles de mon cher Jacques. Il me semble que je suis un moment avec vous, puis après les avoir lues je relis dix fois je soupire pour encore une autre». Un an plus tard, à la fin de l'été, le ton tourne au reproche: «Adieu le souvenir de la petite femme de Genève. Je lance-t-elle le 30 août avec quelque dépit. Et Jean-Henry, le 31, à propos de promenades à la Faucille: «Elle ne veut plus y aller sans toi, elle dit que la montagne est toute noire quand tu n'y es pas». Le 5 septembre, à propos d'une excursion en voiture à Coppet, un superbe clair de lune les ayant accompagnés au retour, elle note qu'avec lui tout aurait été charmant. Mais hélas il est parti et comme elle a appris qu'il avait annoncé par avance à son oncle son départ tout en lui ayant fait croire qu'il ne voulait pas la quitter, elle déplore son manque de franchise et d'abandon ait surpris l'entière bonne foi qu'elle a eue elle-même dans tout ce qu'elle dit. Cela ne l'empêche pas, le même jour, de tendre la plume au petit Pierre (9 ans) pour qu'il finisse la lettre: «Nous sommes bien contents quand tu reviendras». Ni, le 8 septembre, de suivre son cher aimé dans ses promenades par une missive pleine d'amour.

Le 13 — mais elle se sent mal — non sans tristesse, elle relève qu'il ne lui a pas pressé d'aller chercher son courrier. «Encore une petite guerre à un moment, Monsieur, écrit-elle, qui va avec des Dames (ou Demoiselles, on ne sait pas tout) au spectacle et qui prend feu à côté de ces belles dont je ne sais pas le nom. Ah! que je suis donc bien bonne de vous avoir laissé partir, mais il ne faut-il pas que les femmes veuillent ce que leurs maris veulent? — pour les petites femmes».

La crise — le mot n'est pas trop fort — éclate le dimanche 17 dans une lettre douloureuse d'amour déçu. Elle a relu ce qu'il lui écrivait de Paris, de Marseille, en 1838, et elle a senti combien il l'aimait alors, elle et ses enfants. «Maintenant son oncle au cœur froid comme lui et Marseille, c'est son tout, cela lui suffit».

Certes, une femme toujours malade, c'est ennuyeux. Mais elle l'aime toujours comme à l'heure, il y a seize ans, où elle portait Henry dans son sein sans s'en douter; elle remercie Dieu des enfants et des bienfaits qu'il lui a accordés...

«Mais je te parle trop de mon amour pour toi, ingrat, continue-t-elle, tu n'y tiens pas». Les nouvelles indifférentes lui plairont davantage. «Adieu mon Ami, ne me dis pas de protestations d'amitié dans tes prochaines lettres — si ce n'est pas d'abondance de cœur qu'on écrit, cela se voit assez et cela fait mal». Elle coupe le fil de son discours de notations primesautières, touchantes: «Mon petit bijou de Pierre embrasse son bon papa — il aime bien sa mère, lui!» Elle lui reproche ses descriptions détaillées qui ne rappellent pas les lieux bénis où ils sont allés ensemble. «Il est vrai que tu es bien plus heureux maintenant, tu fais ce que tu veux, tu n'es pas embarrassé d'une femme et de trois enfants. Jouis bien de ta liberté! Reste à Marseille tant que tu le jugeras convenable; cher Ami, ne te presse point de revenir — tout va comme de coutume. Adieu, mon Epoux chéri, mon Ami, une fois mon Amant — ta femme.»

Le cœur aimant de Nancy ne poussera pas plus avant sur son chemin d'amertume. Trois jours plus tard, le 20 septembre, elle écrit: «Comme le temps est long quand on est loin de celui qu'on aime: point de lettre de toi depuis samedi! (...) je lis et relis les jolies lettres qu'un certain petit Ami à moi m'écrivait en 1830, 1835, 1838 (...)»

L'ironie est légère. Reproches d'amour sont marques d'amour, ajoute-t-elle. A midi, elle a de bonnes, de confortantes et tendres nouvelles, puis à nouveau le lendemain, à son retour de la Faucille. Alors sa joie, sa reconnaissance éclatent. Elle voudrait avoir la santé, et le rendre heureux.

Il y aura bien, par la suite, quelque retour de ce mal profond. «Nous parlons souvent de toi, méchant petit qui nous oublie», dit-elle le 30 juin 1847. Une semaine après, livrée à la seule consolation de la correspondance, elle rêve un instant de s'en aller le rejoindre à Marseille et puis s'exclame: «Mais non, tout est fini pour moi!» Elle y est allée une fois en 1836, l'été, avec Jean-Jacques, Jean-Henry, Anne, Daniel, les deux petits étant gardés à La Monnaie par tante Sophie, et elle ne peut s'en souvenir qu'avec un ravissement plein de nostalgie. Henry, dans ses *Mémoires*, a évoqué le moment où, pour la première fois, la calèche familiale descendant d'Aix à Marseille, elle a vu s'ouvrir devant elle la Méditerranée: «Ma mère n'y tenait plus: son impatience de voir la mer était si grande qu'elle voulut monter sur le siège pour être la première à la

où serpentait la route, elle put enfin la découvrir de loin : ce fut un et dans un enthousiasme que rien ne pouvait contenir, elle s'écria : « On arrêta les chevaux, on fit une halte (...) » et les trois enfants, l'enthousiasme maternel, et ouvrant de grands yeux, s'abreuvaient de traits, un peu saouls, de tout ce bleu de l'infini...⁹²

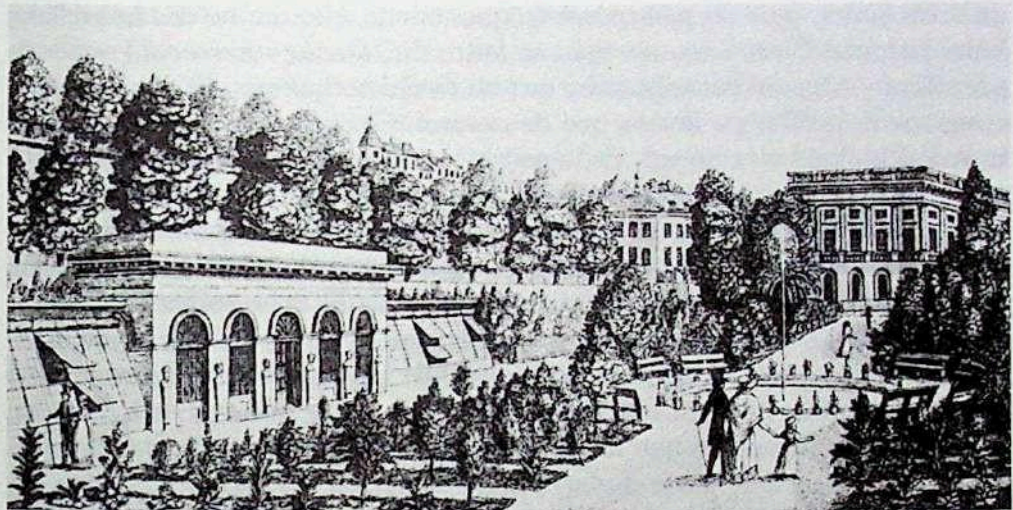
*

La beauté sublime du Mont-Blanc

Jean-Henry grandit à La Monnaie, à la campagne, au milieu de cerisiers, des pruniers... entre sa mère au cœur tendre et passionné et la prudence simple et bonne, économe par principe et généreuse par défaut, mais circonspect toujours, dans le souvenir jamais tout à fait effacé des temps difficiles, ...et ses frères et sœurs enfin, qui peu à peu viennent à former le cercle intime de la famille. Qu'il ait été heureux tout au long de sa vie, privilégiée, comme il en témoigne dans ses *Mémoires*, on n'en a pas le moindre instant. Dès le lendemain de sa naissance, aux portes de la ville, dans la verdoyante campagne, dans la communion de la nature, il a appris à contempler et à veiller devant les œuvres du Créateur. Il dit lui-même combien il aime sa mère, « tout petit garçon », « la beauté sublime du Mont-Blanc », « la majestueux vis-à-vis la galerie de la villa » de ses parents, ainsi que la « finesse des couchers de soleil » sur les « glaciers appartenant alors à la Sardaigne ». Il aime son pays. Il aime sa cité. Et à l'heure même de sa vie, où il se refuse à être taxé de patriote, il reconnaît que les souvenirs qu'il a reçus enfant demeurent ineffaçables, à jamais revivants, l'ont fait aimer l'amour. Il ne peut en effet oublier, en dépit de tout ce qu'il a souffert, de certains de ses concitoyens, qu'il est genevois, né à l'ombre des rochers de Saint-Pierre qui couronnent la vieille ville. C'est là qu'il a grandi. C'est là aussi qu'à toujours un peu de son cœur est attaché...

Jean-Henry, d'une sensibilité qui le rapproche de sa mère, de sa pitié pour le faible et l'opprimé, pour le souffrant aussi, une ardeur pour la justice, a fait de ce trait de caractère, dans la démonstration où il se présente, comme le fondateur prédestiné de la Croix-Rouge, un élément particulièrement éclatant. Deux récits de ses *Mémoires* l'illustrent. La conclusion de la fable *Le loup et l'agneau* provoque chez lui, à l'âge de six ans, une explosion de sanglots et un élan énergique : « Je ne veux pas que tu manges ! » De même, à huit ans, quand de Marseille la famille se rend à Paris et y visite le bagne, la vue des forçats enchaînés fait monter dans

⁹² *Ibid.*, Ms. 3256, fol. 158. Ms. 3257, fol. 268-280, 287 ss., 38 s. Ms. fr. 4597.



Les Bastions. Henry, collégien, venait s'y asseoir avec tante Sophie. VG.

projet passionné d'écrire quand il sera plus grand un livre pour les défendre. La fibre militante est déjà là. Elle tisse en lui une exigence d'humanité.

Certes, les délices de l'enfance ne lui sont point étrangères. On a vu que sa mère déplorait les excessives gâteries que lui avait prodiguées son grand-oncle. Les visites chez les Colladon éveillent en elle les mêmes craintes d'indigestions. L'aïeul et l'aïeule, en revanche, n'ont pas ces réticences. Ils contemplent les ébats des enfants d'un œil complice et satisfait. Aussi peut-on bien comprendre que Jean-Henry écrive beaucoup plus tard, subjugué par le souvenir: «Ce domaine d'Avully était notre pays de cocagne: le bon grand-papa fermait les yeux quand nous allions ébranler les vieux grands cerisiers (...) ou bien quand nous dévalisions ses plates-bandes de grosses fraises (...)» Pour eux la joie est sans mélange: on leur laisse toute liberté; ils savent qu'ils ne seront pas grondés et qu'à table, de plus, les tourtes, merveilles et autres friandises d'un plantureux goûter les attendent...

En hiver, les déplacements se font souvent dans l'autre sens, et l'on ne s'en réjouit pas moins. La vieille berline jaune arrive, «traînée par les deux braves chevaux noirs Favori et Gentil»⁹³...

On n'est donc pas morose chez les Dunant. Même si les grands-parents, côté paternel, font cruellement défaut. L'oncle David et ses sœurs, par leurs visites, s'emploient à compenser ce manque. Sophie-Elisabeth, quand il le faut, s'occupe fort bien des enfants. Lors de l'escapade familiale de 1836 à Marseille et à Toulon, c'est elle qui vient établir ses quartiers à La Monnaie entre les deux cadets Marie et Pierre-Louis. Fidèlement, écrivant d'abord tous les deux

⁹³ BPU, Ms. fr. 4595, fol. 24; 4596, fol. 15; 4597, fol. 26. **Henry Dunant**: *Mémoires*, op. cit., pp. 22-23.

ou trois jours, puis un peu moins fréquemment, elle donne des nouvelles à leurs parents. C'est ainsi que dans sa lettre du 14 août adressée à L... première — ils peuvent apprendre que tout va bien chez eux. Et nous pouvons savoir qu'il n'y a là rien que de naturel. Car les enfants sont habitués à la voir à la maison, souvent. Ils la considèrent comme une intime.

À lire cette correspondance, on devine qu'elle s'entend à merveille à occuper. Marie, qui n'a que trois ans, apprend tout en jouant à tricoter, à lire. Elle connaît les lettres, prononce bien les syllabes. Pierre, plus jeune, se montre gai, docile. Il relève de maladie et on soigne soigneusement. Quant à la maîtresse temporaire de la maison, elle fait de la gelée de groseilles, de la confiture de prunes, et surveille la nouvelle cuisinière. Elle est lente, et propre, qui leur mijote de bons plats, mais pourrait être nommée. Et elle charge les huit ans d'Henry de «présenter bien honnêtement d'une manière polie» ses compliments à l'oncle Jean-François⁹⁴.

L'heure approche, pour le jeune garçon, de son entrée à l'école. Mais il est au Collège, en sixième latine, chez M. Romieux. À onze en cinquième chez M. Tourte, père d'un futur conseiller d'Etat. À douze, en 1840-1841, chez M. Bonifas, en quatrième. Ses performances scolaires ne sont pas excellentes. Elles le sont à vrai dire si peu qu'en 1841-1842 il refait sa quatrième. Il n'est tout de même pas promu. Comme autrefois son oncle David, il ne termine pas son Collège. Mais comme lui aussi il se distingue en religion. Il obtient un prix en sixième, un premier prix en cinquième et en quatrième.

Les souvenirs de cette époque lui sont chers. «Quand j'étais au Collège», écrit-il dans ses *Mémoires*, j'allais dîner chez ma bonne tante Sophie qui demeurait (...) près de la cathédrale de Saint-Pierre». On se souvient qu'il avait hérité de la maison Diodati, rue du Puits-Saint-Pierre 117. Jean-Henry, pour éviter de parcourir deux fois de plus par jour le long chemin de la cathédrale, se rendait chez elle de onze heures du matin à une heure de l'après-midi. Cette halte quotidienne en sa compagnie lui apportait un précieux répit. Surtout quand, par beau temps, ils s'en allaient sur un banc des Basses-Alpes, la plus belle promenade que l'on pût voir», avec un livre, des fruits secs, un peu de pain. Le jeune garçon savourait ce calme, ce silence. «Jamais la vieillesse plus délicate ne s'écoula de manière plus simple et plus modeste». Comme dit-il : «je n'aimais guère les jeux bruyants de mes camarades (...) et n'y participais pas». Il se laissait envoûter par la lecture. Un petit coin de paradis sur la terre. Et les joies de l'esprit s'y mêlaient, partagées avec le goût des fruits de Marseille, figues, raisins, amandes douces... qu'à la fin de l'année le grand-oncle Jean-François envoyait.

Ce temps du Collège, une lettre adressée à Jean-Henry le 31 août 1841, où il est dit que en même temps que les distractions auxquelles il se livre dans

port de la Méditerranée où il a accompagné son père. Sa sœur Anne lui communique jour après jour, du 25 au 30, ses impressions. Il semblait, écrit-elle, «que je te voyais en diligence, en bateau à vapeur sur le Rhône (...)» Et plus tard, des nouvelles de lui étant à nouveau parvenues, «un bien joli dessert»: «J'aurais voulu être sur la mer avec toi pour voir quelle mine tu faisais quand tu avais mal au cœur (...)» Elle l'envie un peu. Mais quand les enfants qui sont restés à La Monnaie disent qu'il a de la chance, leur mère corrige: «Rappelez-vous ce pauvre Henry s'en allant le sac sur le dos au Collège pendant que nous allions en vendange à Culloz, il se venge à présent!»

Et Nancy ajoute un mot où elle confesse son souci de les savoir loin d'elle. Mais elle a voulu son plaisir à lui, son intérêt. Elle pense à eux sans cesse, a rêvé de lui les trois dernières nuits...

Trois jours auparavant, elle fait part à Jean-Jacques de l'échec de Daniel à son examen d'arithmétique et lui rappelle qu'il faut assurer à un enfant, pour qu'il en profite vraiment, une leçon pour le moins quotidienne. Ce garçon du milieu, né en 1831, entre Jean-Henry de 1828 et Pierre-Louis de 1834, qui réussira dans ses études et sera médecin et professeur d'hygiène — sans parler des deux filles: Anne de 1829, Marie de 1833 — a manifestement des difficultés scolaires. Il n'en entre pas moins au Collège en septembre 1843, chez M. Cellier, où il se classe quarante-sixième sur cinquante-deux la première semaine, trente-septième la deuxième..., écrit volontiers à sa mère quand il est absent — elle loue son écriture et son style — et travaille en 1850 à Paris, où l'on se montre exigeant à son égard, dur, voire déraisonnable. Nancy, quelques années après, à l'heure où il se fiance à Sophie Duval, ne cache pas ses craintes à son frère: «(...) s'il te ressemble pour le bon cœur, dit-elle, il n'a malheureusement pas l'instruction et les capacités de son oncle». Mais elle s'en remet pour lui à Dieu.

Quand sonnera la débâcle des affaires d'Algérie, c'est Daniel, qui a fait pleine confiance à son aîné, qui pâtira le plus. C'est pourquoi aussi David Dunant, dans son testament, lui assurera en même temps qu'au fondateur de la Croix-Rouge, un revenu minimum pour sa famille.

A quinze ans, Jean-Henry pratique le bain au lac avec hardiesse. Nancy note: «Il saute dans l'eau du mur et nage» (alors que Daniel n'ose). Il raconte les promenades qu'ils font à la Faucille, à Coppet. Aux études au troisième étage de la maison même où il est né, rue Verdaine 268, chez le jeune ministre Louis-François Nicole, époux d'une institutrice et père de trois petits enfants, il écrit à ce sujet le 10 septembre 1843: «J'ai beaucoup à faire chez M. Nicole; ce dernier m'a fait passer dans les premières divisions d'histoire et de géographie sans quitter celles où je suis; il nous donne une leçon d'arithmétique tous les jours, outre celle de Madame. Et tout de même voilà trois semaines que

Dans le *Journal des Débats*, il lit le feuilleton d'Eugène Sue: *Les de Paris*. Il en résume un fragment pour son père. Il se souvient avec rance du bon accueil qu'on lui a fait à Marseille il y a un an. Le 17 se il évoque les obsèques du curé de Genève Jean-François Vuarin embaumé son corps — en présence des évêques de Fribourg et d'Ar comte de Viry, de la famille de Magny, de «beaucoup de jeunes fille blanche, châle noir et voile sur la tête». Il parle aussi de l'incendie du Cendrier: «(...) je voyais parfaitement les flammes et les gerbes d' qui s'élevaient dans les cieux; c'était magnifique, joint au carillonn toutes les cloches de la ville (...)» Quant au domaine de Culoz, le Rh débordé neuf fois en mai, il ne produit cette année ni maïs, ni raisins mes de terre...

Studieuse saison, en vérité, que cette fin d'été 1843! Nancy relève tembre qu'Henry «ne voit pas beaucoup le soleil», car de 8 heures à 6 heures du soir «il est toujours le nez sur les livres». Mais aimab que serviable il est apprécié par ses grands-parents Colladon et par s oncle Jean-François. La vie de la cité ne le laisse pas indifférent. L 1847, il raconte la dispute qui s'est élevée entre radicaux au Grand C sujet de la nomination des députés à la Diète. Mais il termine son exhortant son père à faire attention à ce qu'il mange: «Nous voulo reviennes bien portant et rajeuni»⁹⁵.

⁹⁵ Archives du Collège de Genève, Ha 2, *Registre du Jury de piété*. AEG, R. 184 Les Nicole, locataires de Jean-Jacques Dunant, hébergent en 1843 quatre élèves de Ils tiennent une pension en même temps qu'une école privée. BPU, Ms. 2093 C, fol. 7 (*res, op. cit.*, pp. 23 s.). Ms. 3256, fol. 154 ss. Ms. 3257, fol. 268-278, 286 ss., 22 s., 3

V

L'ÉCOLE DU RÉVEIL

Henry Dunant s'est-il assis sur les bancs de l'Ecole du dimanche de la *Société évangélique*, installée au 115 de la rue des Chanoines d'abord, dans la maison Des Arts, puis à l'Oratoire, après son inauguration solennelle du 9 février 1834? Les biographes le tiennent pour acquis sans préciser la source de leur conviction. La suite des événements le leur suggère. Où le jeune Henry, en effet, aurait-il emprunté le langage des réveillés, notamment dans ses lettres — «Cher Ami, cher Frère en Jésus» — sinon au milieu d'eux, dans la fréquentation régulière de leurs réunions? Alexis François, qui a scruté longtemps, dans un effort d'objectivité critique soutenu, la personnalité complexe du fondateur de la Croix-Rouge, écrit pour le centenaire de sa naissance: «Pour ce qui est de la religion, qui tient une si grande place dans son caractère, sa mysticité particulière, liée à sa vive sensibilité, a été singulièrement développée par la prédication des apôtres du second Réveil qui insiste sur l'inspiration littérale des saintes Ecritures et l'interprétation perpétuelle des prophéties bibliques par les événements de l'histoire. On ne saurait omettre, à ce propos, que Dunant a subi profondément, dans sa jeunesse, l'influence du pasteur Louis Gaussen, l'auteur du fameux catéchisme sur *Daniel le Prophète*»⁹⁶. Vingt ans plus tard, le même biographe évoque le même catéchète et le déclare capable, par son imagination, son enthousiasme, de «conquérir à la doctrine la plus abstraite un auditoire puéril, et tout particulièrement le jeune et impressionnable Dunant»⁹⁷. Qu'on juge de cette capacité par le préambule de la première leçon du pasteur: «Je commence aujourd'hui le saint livre de Daniel. Je m'attends à toute votre attention. Il faut que j'en lise l'expression sur votre visage; il faut

⁹⁶ *Un grand humanitaire: Henry Dunant, sa vie et ses œuvres, 1828-1910*, Genève, CICR, 1928, 47 p., p. 6.

⁹⁷ *Aspects d'Henry Dunant* (...), Genève, Georg, 1948, 142 p., p. 21.

que je voie tous vos regards arrêtés avec révérence sur celui qui vous apporte les oracles du Dieu vivant.

Et moi aussi, chers enfants, continue-t-il, en ouvrant devant vous l'antique et sacré des prophéties, j'élève mes pensées vers le Dieu qui a fait à son serviteur Daniel, il y a vingt-quatre siècles; et je le supplie de nous faire à tous les secours du même Esprit: à moi, pour en saisir le véritable sens, vous, pour le comprendre; à tous ceux qui vous entourent sur ces bancs, pour apprendre à prier, à croire, à obéir, comme avait appris à le faire, dans ses premiers jours de sa vie, cet admirable prophète que l'Ecriture a nommé l'aimé de Dieu⁹⁸.

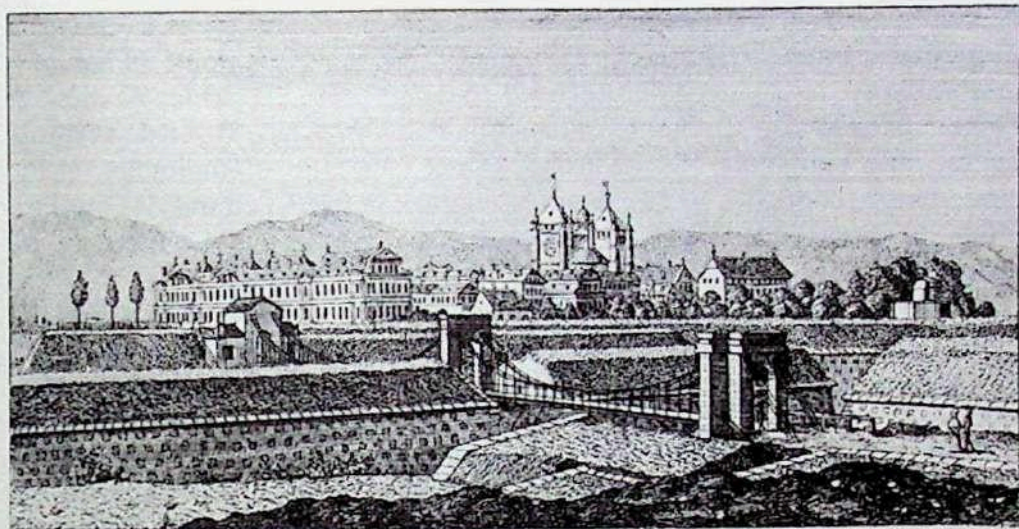
Nul doute, par ce style direct, comme aussi par son abondance et ses traits d'histoire saisissants, que François Samuel Robert Louis Gaussen, né en 1790 dans une famille du Languedoc chassée de son pays par la Révolution de l'Edit de Nantes, ne soit parvenu à subjuguier son jeune auditoire. Chargé à partir de 1833 de cette Ecole du dimanche en activité depuis sa première à Genève, il la mène avec un talent d'exposition qu'affirme sa culture classique maîtrisée et une pédagogie qu'il n'est point exagéré de qualifier d'active. Deux centres à cette méthode: la Parole de Dieu; l'explication de la Bible, unique manuel, est mise en évidence, expliquée, éclairée, appliquée même, et l'élève en apprend par cœur un fragment d'une fois à l'autre, les versets au maximum — pour que son texte, pénétrant peu à peu dans son esprit et son cœur, le remplisse, comme l'écrira Vinet⁹⁹, de «cette divine lumière» et son de tous les éléments de la Vérité» dans une *histoire*, avant que le schisme ne tente de les ordonner dans un système.

Gaussen ne renverse donc pas l'ordre de la Création. A travers la destinée, qu'il s'agisse de l'Eglise, d'Israël, du monde, il montre l'action, la foi dans la vie. Les exemples foisonnent dans son discours. La géographie s'anime sur une carte, la prophétie, quelquefois, sur un globe. Le Verbe, lui, se grave dans l'esprit et fonde les certitudes. C'est pour cela que les enfants affluent. Ils sont cent, cent cinquante, deux cents, attentifs, en mains, accompagnés d'adultes qui les stimulent, les encouragent, les consolent, le pasteur qui trouve le verset que le pasteur indique se lève et lit. La joie, presque passionnée, brillent sur les visages...

Longtemps, droite et digne, au milieu d'eux, mais dans l'humilité d'un simple auditeur, la tête chenue d'un vieillard se dresse, celle du prédicateur du début du siècle que les familles distinguées de la ville venaient écouter, Jean Isaac Samuel Cellérier, le prédécesseur de Gaussen à Sa

Le jeune Dunant, sur les bancs de cette Ecole du dimanche modeste, donc chanté des cantiques avec cette foule d'enfants? Ses *Mémoires*

⁹⁸ *Daniel le Prophète, exposé dans une suite de leçons pour une école du dimanche* (Toulouse, Londres, 2e éd., 1850, t. I, 448 p., p. 4).



Vue des deux Ponts suspendus en fil de fer à Genève.

L'Oratoire se cache derrière les hôtels particuliers de Beauregard. VG.

point, restent muets. Mais Alexis François écrit encore: «Nul doute qu'en écoutant ou en lisant ce texte dans sa première fraîcheur — celui de Daniel le Prophète — une vocation ne se soit dessinée, entretenue (...)»¹⁰⁰. Le biographe scrupuleux, ici, ne tranche pas. D'autres, à sa suite, seront parfois moins réservés¹⁰¹. Il se peut que le futur militant des Unions chrétiennes se soit assis aux pieds du maître pour se délecter de ses paroles. Il se peut aussi qu'il ne se soit penché que sur son livre. Il est vrai qu'en 1837, quand le pasteur inaugure ses leçons sur Daniel, Jean-Henry a déjà neuf ans. Il n'est pas trop petit pour s'inscrire à la «grande Ecole». Mais il est non moins vrai qu'il a pu aussi, plus tard, l'entendre sur les mêmes thèmes dans des sermons, des conférences...

Ce qui est sûr, c'est qu'il se meut tout à son aise dans le maquis des prophéties chères à Gaussen. Il en brandit volontiers l'argument. Il en transcrit des passages entiers, dans des manières de citations anonymes plus ou moins textuelles. De toute évidence, il se pose en disciple¹⁰².

L'un et l'autre, en fait, persuadés que «tout s'enchaîne dans la Parole divine», accordent à l'étude des prophètes une place d'honneur. Dunant, comme Ignace d'Antioche, en fait ses délices. «C'est un aliment pour le cœur, qu'il ranime et console, écrit-il, une jouissance de l'âme pleine de grandeur,

¹⁰⁰ Assemblée générale de la Société évangélique de Genève. Premier anniversaire. Genève 1832, pp. 15 ss. Alexis François, *Aspects d'Henry Dunant*, op. cit., p. 44.

¹⁰¹ Louis Germond notamment: *Dunant parmi nous*, Croix-Rouge suisse de la jeunesse, 1963 p. 30.

¹⁰² L'Enfance de Charles-François de la Tour du Pin, le Saint-Esprit, 1964, p. 14.

de beauté (...)» Il n'ignore pas qu'en des temps d'épreuve, de prophétie soutient la résistance et nourrit la foi. Ce n'est pas l'Apocalypse, au cœur de l'Espagne chrétienne conquise par l'objet, dans le petit royaume indépendant des Asturies, foyer de quête, d'un commentaire circonstancié aux illustrations adriatiques, dans ce contexte, est Cordoue, la capitale; la Bête, l'émir-mahométiste, Mahomet; et Christ, le vainqueur, le juge de tous. L'assuré¹⁰³.

Gaussen le dit ouvertement. Un chrétien peut, pense-t-il, « lire les prophéties dans les mains, annoncer, dix siècles à l'avance, les révolutions des royaumes et des empires, leurs révolutions, leurs victoires et leurs défaites, leurs éclipses et leurs chutes »¹⁰⁴. Dans la préface de son tome II, datée de 1848, à une heure, semble-t-il, où le jugement de Dieu s'annonce, il a grondé de capitale en capitale — il épelle dans la Parole divine d'une « apologétique saisissante », l'actualité la plus immédiate — que les événements de février, la montée d'un empire rouge, prémonstrateur et l'apôtre Jean, ont été mis en lumière dans ses leçons voici : « un gouvernement révolutionnaire, disait-il, qui au lieu d'un empire impose mille, et qui fait du peuple un bourreau féroce (...) »¹⁰⁵. Là déjà l'un des signes avant-coureurs du retour du Fils de Dieu, le retour de Satigny en est certain. Il en discerne à l'horizon d'autres : la fin prochaine de l'empire des Turcs, la ruine totale de notre empire, le retour des Juifs (...) et le relèvement de Jérusalem (...), la grande coalition du despotisme, de l'athéisme et de la démocratie contre le peuple de Dieu, la grande et dernière expédition des Français, la grande révolution sociale de l'avenir et cette universelle où tout doit finir ». Mais de ces événements à reconnaître « en si loin à travers le nuage qui ne les voile qu'à demi », il ne faut pas se réserver, brièvement, sobrement, sans prétendre en déterminer l'ordre successif, sans leur assigner de dates. » Car les interprètes sont souvent trompés. Et il sait bien, lui, que pas plus qu'eux il ne se dit infallible¹⁰⁷.

Peut-être le disciple, par la suite, se montrera-t-il quelque peu indiscipliné. Ses visions d'avenir mises en tableaux, sans épargner les détails, iront plus loin dans la spéculation que celles du maître. *L'Empire de Charlemagne rétabli* (...) qu'il présente à l'Empereur

¹⁰³ A. François: *Aspects* (...), op. cit., p. 54. Cf. H. Stierlin: *Le Livre de l'art mozarabe*, Genève, 1978.

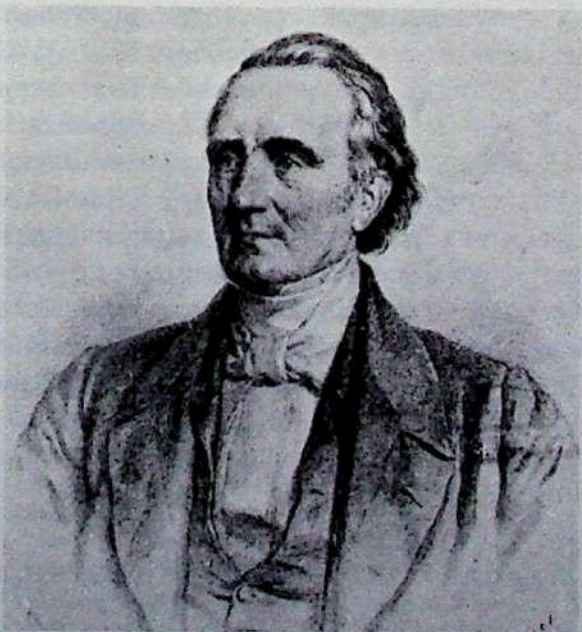
¹⁰⁴ *Daniel le Prophète*, op. cit., p. 105.

¹⁰⁵ Paris, 1848, pp. I-XXVIII.

¹⁰⁶ T. I, op. cit., p. 67.



Le pasteur Louis Gaussen. Document Société évangélique.



de bataille de Solferino¹⁰⁸... Peu importe d'ailleurs. Entre eux, le sur ce chapitre, resteront toujours fortes. Quand Dunant devient, le vieillard désabusé qui se méfie de tout le monde et dit beaucoup dans ses lettres, de ceux qu'il imagine, à tort ou à raison, avoir travaillé pour lui, les visions prophétiques de temps en temps dans ses propos refont surface. Dans un projet d'ouvrage comme *Les Juifs et la Palestine au XXe siècle*, par exemple, rédigé de 1883 à 1885, il cite Gaussen plusieurs fois¹⁰⁹. Jamais il ne médit. Il est vrai que le professeur de l'Oratoire est mort quatre ans après la faillite ne fasse du fondateur de la Croix-Rouge un déclassé, un homme qui connaît la faim tout en demeurant à ses propres yeux, et dans les circonstances l'y autorisent, l'apôtre qu'il ne peut cesser d'être.

Peut-être un autre élément joue-t-il également son rôle. Pasteur national, Gaussen a été censuré par ses supérieurs à la fin de 1831, puis par eux une année plus tard. Dans le premier cas pour avoir cessé de la Bible seule, d'utiliser le catéchisme officiel reconnu médium de la Vénérable Compagnie elle-même. Dans le second pour s'être résolu au nom de la *Société évangélique* qu'il avait appelée à l'existence avec une Ecole de théologie indépendante. Car en face d'un enseignement qui savait résolument, à l'Académie, par l'organe du professeur Jean-Jacques Chenevière, dans un arianisme de plus en plus audacieux, les Genevois à leur Eglise se devaient de diffuser parmi la jeunesse la pensée toujours vivante de leur grand réformateur. Dieu ne pouvait, pensaient-ils, qu'approuver tel projet.

Le pasteur de Satigny ne se voulait pas dissident. Il aimait sa paroisse et elle le lui rendait. Comme Cellérier père, qui avait illustré la chaire de théologie, modèle de ministre de l'Evangile pour Rodolphe Töpffer aussi bien que Mme de Staël, il prêchait la pure Parole de Dieu et rencontrait de nombreux adeptes. La *Société évangélique*, même si pour ses réunions elle avait fait élever la simple locataire d'ailleurs, entendait ramener l'Eglise de Genève à ses origines, aux fermes confessions de foi de la Réforme. La Vénérable Compagnie des pasteurs et le Consistoire ne pouvaient en approuver de telles vues. Ils estimèrent que la fondation d'un mouvement qui séparait des cultes, tenait une Ecole du dimanche et ouvrait une Faculté de théologie rivale, constituait un acte d'hostilité suffisant pour que Gaussen fût exclu. Et le Conseil d'Etat cautionna leur décision¹¹⁰.

¹⁰⁸ Un in-quarto soigneusement imprimé chez G. Fick et portant la date de mai 1859 (102).

¹⁰⁹ BPU, Ms. fr. 4508, fol. 25, 27, 42.

¹¹⁰ H. Heyer: *L'Eglise de Genève*, Genève, 1909, pp. 133 ss. Baron H. de Goltz: *La Compagnie des pasteurs de Genève*, Genève, 1862, pp. 363 ss. *Lettres de M. le pasteur Gaussen à la Compagnie des pasteurs de Genève*, Genève, 1831. *Exposé historique des discussions de la Compagnie des pasteurs de Genève et M. Gaussen (...), adressé par la Compagnie*

On devine que pour Dunant, et singulièrement quand il se sent rejeté de tous, le ministre révoqué devenu fascinant interprète des prophéties soit revêtu d'autorité. D'autant plus que sa famille, bien que fermement attachée à son temple du Petit-Saconnex où elle fait célébrer ses baptêmes et ses mariages, entre aussi par certains de ses membres dans la mouvance du Réveil. La chère tante Sophie, si proche des enfants de son frère, et tout spécialement d'Henry, s'inscrit dès 1837, et jusqu'en 1856, année de sa mort, dans les listes des souscripteurs de la *Société évangélique*. On l'y retrouve même une dernière fois en 1857 par la mention d'un legs de mille francs.

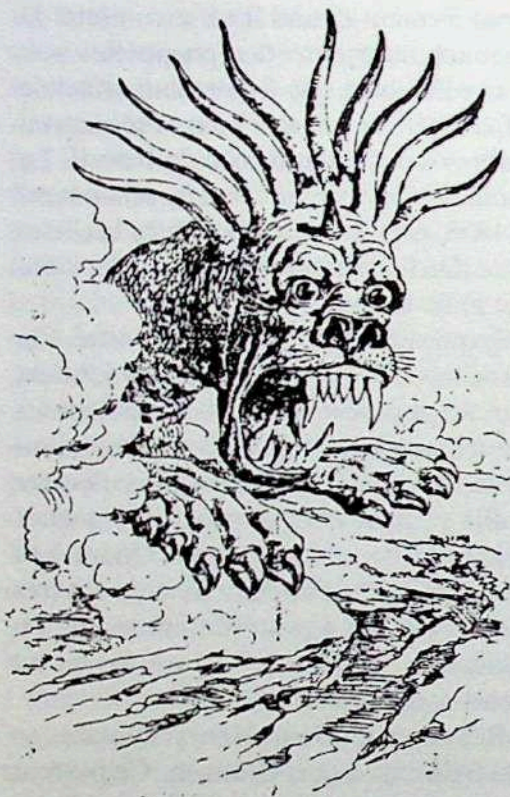
C'est le culte de l'Oratoire, semble-t-il, qui stimule le plus sa générosité. On peut donc supposer qu'elle s'y montre assidue. On l'imagine même volontiers en compagnie de son collégien de neveu ou, plus tard, du militant des Unions chrétiennes. Qui sait si ce n'est pas elle qui l'aurait conduit à l'Ecole du dimanche? Lui n'apparaît aux rangs des donateurs qu'en 1850. Il vient alors d'entrer comme apprenti chez les banquiers Lullin et Sautter et commence à gagner quelque chose. En 1855, on y lit aussi le nom de sa sœur Marie. Quant à sa mère, elle trouve parmi les fondateurs de la Société l'époux d'une de ses très lointaines cousines, Anne-Gaspard Vieusseux, qui a pour femme la fille du pharmacien renommé Jean-Antoine Colladon. Mais cette Octavie ne lui est parente que par un ancêtre commun mort avant 1555¹¹¹.

On peut donc bien se dire que le Réveil, pour Jean-Henry Dunant, se confond jusqu'à un certain point avec la figure de Louis Gaussen. Ce pasteur au dogme sûr, au cœur tendre, à la charité active, est pour lui un merveilleux modèle. Prédicateur évangéliste, il ne craint pas, sur les traces des colporteurs aventureux de la *Société évangélique* — on les retrouve parfois en prison — de soulever par sa parole de feu les communautés montagnardes de la Drôme ou celles du plat pays de Saône et Loire. Commentateur de la Bible, il est chéri des enfants. On le voit bien un jour qu'il est retenu chez lui depuis plusieurs semaines, dans sa villa des Grottes, et qu'on lui annonce une visite. Il est encore faible. Il se tient debout avec peine. Mais on insiste pour qu'il passe sur son balcon.

«Vous étiez là, écrit-il peu après, répandus en cercle sur la prairie; je ne vous vis pas sans émotion; j'entendis vos voix et vos cantiques sacrés; je reçus vos bouquets de fleurs, et je vous adressai d'en haut quelques paroles. Mais ce qui me toucha plus que tout le reste, ce fut cet épais faisceau de cartes que trois d'entre vous vinrent me présenter au nom de tous et qui toutes portaient, avec

par M. Gaussen, Genève-Paris, 1832. Cf. G. Mützenberq: «Louis Gaussen et les débuts de la Société évangélique», dans *Genève protestante en 1831*, Labor et Fides, Genève, 1983. Ajoutons qu'en 1819 Cellérier et Gaussen publient à Genève une nouvelle édition de la Confession helvétique: *Confession de foi des Eglises de la Suisse*.

¹¹¹ Assemblée générale de la Société évangélique de Genève, Genève, 18... C'est dans ces rapports annuels, reflets d'une activité intense, que figurent les listes de souscripteurs. Sur les Colla-



La prophétie en images du pa
Tiré de «Daniel le Prophète»

quelques-uns de vos noms, un ou deux passages de consolation ou de réconfort que chacun de vous avait choisis dans la Parole de Dieu pour lui adresser.»

Il devait leur répondre en publiant à leur intention, peu de temps après, quelques leçons sur le premier chapitre de la Genèse qu'il avait commencées avant de tomber malade¹¹²...

C'est bien là l'image d'un homme bon que l'Evangile a rendu si contradictoire. Ils verront en lui le pasteur prêt à tout pour les faire à aimer. Parmi eux, J.-J. Caton Chenevière constatera, quand il percevra que c'est lui, ministre aux antipodes de sa dogmatique, qui lui apporte les paroles de réconfort qui le touchent au plus profond. Et il se souviendra de cette rencontre dans une des rues étroites de la vieille Genève, sur la Rue, quand Gaussen vient à lui, saisi par la pensée que les doctrines ne doivent pas blesser les hommes: «Cher frère, nous voulons tout oublier».

Le fondateur de la *Société évangélique*, sur la vérité, ne transigeait pas. Il croit aussi que cette vérité, Parole infallible de Dieu incarnée en Jésus et recueillie dans la Bible, est amour. C'est pourquoi, dans un doute

de fidélité à l'Écriture et de largeur ecclésiastique, il ne paralyse pas, si convaincu qu'il soit de son dogme réformé, les élans de son cœur vers ses frères d'obédiences diverses. S'il tente de les persuader, il leur démontre aussi son affection. Un, pour l'essentiel, avec son collègue et ami Jean-Henri Merle d'Aubigné, qu'il invite à quitter sa paroisse de Bruxelles pour prendre la direction de l'École de théologie, et à qui l'Eglise de Genève également interdit ses chaires.

La ligne des deux pasteurs et professeurs est droite. Retour à l'Eglise des Apôtres et de la Réforme: Jésus est Dieu et la Bible n'erre pas. On n'exagérera pas en disant que Dunant en hérite quelque chose. Mais sa marche n'en demeure pas moins originale, personnelle.

Deux colonnes maîtresses à son Réveil: Gaussen, Merle d'Aubigné. Deux centres d'intérêt majeurs: la prophétie en rapport avec le destin d'Israël et du monde; l'histoire de l'humanité et son avenir. Les traits de son caractère conciliant en seront profondément labourés: don de compassion, sentiment de la justice, art du contact personnalisé. Il aura l'audace des timides, l'insistance opiniâtre de qui se sent appelé par un plus grand¹¹³.

La *Société évangélique*, incontestablement, joue dans la formation du futur fondateur de l'Union chrétienne de Genève et de la Croix-Rouge un rôle essentiel. C'est elle qui lui prête sa doctrine de l'Écriture: «Notre but est d'établir, par la Parole de Dieu» — écrit Gaussen dans sa *Théopneustie*, publiée en 1840 — «que l'Écriture est de Dieu — que l'Écriture est partout de Dieu — et que partout l'Écriture est entièrement de Dieu». Et il ajoute: «Tous les mots y sont de l'homme, comme tous les mots y sont de Dieu.» Et encore: «C'est la parole de Moïse, la parole d'Amos, la parole de Jean, la parole de Paul; mais c'est la pensée de Dieu et la parole de Dieu»¹¹⁴. C'est également la Société, par son attitude ferme, qui plante en lui la foi en la divinité de Jésus-Christ, homme infiniment proche de chacun, mais aussi Dieu puissant, infini, et dont le règne par son Esprit partout présent arrive.

Les deux maîtres à penser de l'Oratoire marchent main dans la main. Leurs lettres, hâtivement rédigées le plus souvent, respirent une fraternité faite de douceur intime et de franchise: «Il y a, écrit en 1861 l'auteur de la monumentale — quatorze volumes — *Histoire de la Réformation*, des affections dont aucun nuage ne peut troubler le ciel.» Cela n'exclut pas l'expression vive et toujours nette des sentiments profonds. Ainsi dans deux billets sans date: «O Gaussen, redevenez Gaussen, dissipez le funeste charme qui vous a tout à coup transformé!» Et, plus tard, dans une manière de repentir, non sans humour: «Si Gaussen pense autrement, la raison doit avoir tort, et je ne veux pas me séparer de Gaussen.» Ailleurs, envers son «bien cher et perpétuel

¹¹³ BPU, Ms. 2074, fol. 7 ss.

¹¹⁴ *Théopneustie, ou inspiration plénière des saintes Ecritures*, 2e éd. revue et augmentée, Paris, Londres, 1842, 544 p. in-8, pp. 35 ss.

ami», c'est le ton de la confiance et de la foi: «Je désire seulement la gloire de Dieu, et pour le soulagement de votre amitié, que l'est venu à moi au milieu des veilles de la nuit et m'a tiré de l'abai j'étais depuis huit jours»¹¹⁵.

Louis Gaussen, veuf inconsolable depuis la mort de son épouse en 1818, après onze mois de bonheur et le don d'une fille aux côtés de la sienne, il vivra avec sa sœur au presbytère de Satigny, puis dans sa villa de La Monnaie, mène une existence tout entière vouée à la religion. Exemple. Quant à son «bien aimé frère» et compagnon de voyage pendant quatre ans son cadet¹¹⁶, il sera pour Henry Dunant, à l'heure de son passage parmi les jeunes gens, un conducteur spirituel attentif et bienveillant. Il lui accorde, pour ses réunions de plus en plus fréquentées, l'usage de la salle du Comité de la *Société évangélique*. Il assortit son billet de vœux de bénédictions. Jean-Henry, dans sa déférente réponse, quête au nom de l'aîné le secours de ses prières¹¹⁷. Plusieurs fois, au cours des années, quand il se rend à l'étranger, c'est à lui qu'il demande des lettres de recommandation. En octobre 1854, partant pour la Hollande, il est muni d'une recommandation qui se termine par cette phrase: «Recevez-le pour l'amour de Dieu» a dit: Qui fait la volonté de mon Père est mon frère»¹¹⁸.

Jean-Henri Merle d'Aubigné, quand son jeune ami, de Solférino, le spectacle de la guerre le bouleverse jusqu'au fond de l'âme, écrit à la comtesse de Gasparin un message qu'elle s'empresse de communiquer au public par le voie du *Journal de Genève* et de l'*Illustration*, se trouve encore à sa disposition. C'est lui, en présidant l'assemblée annuelle de la *Société évangélique* en 1859, saisi par les nouvelles horribles de la bataille au moment même de son retour pour l'Oratoire, qui improvise pour son discours d'ouverture une allocution suscitant le soir même, dans la campagne de Gabriel Naville, à Moudon, où l'assistance se reconstitue pour une réception fraternelle, un

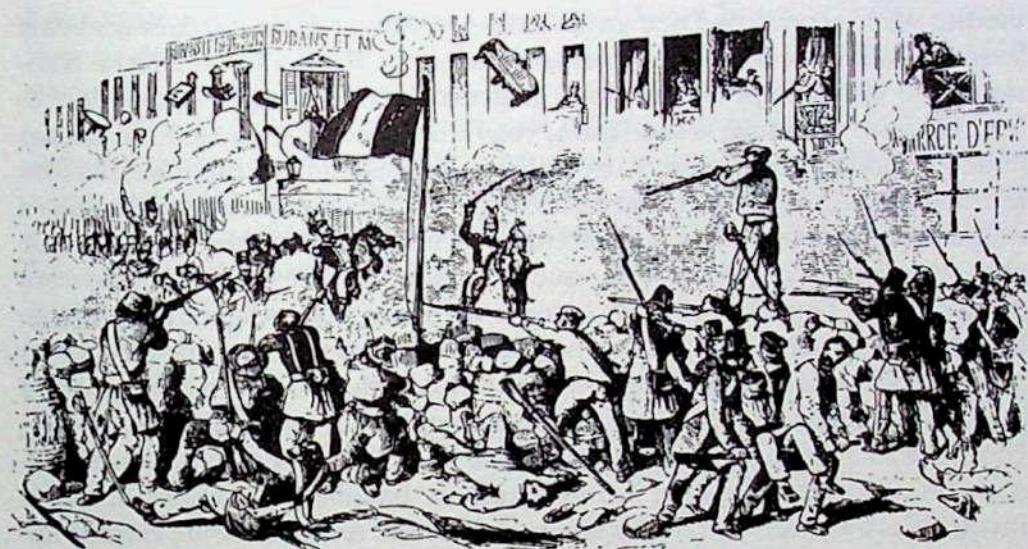
¹¹⁵ BPU, Ms. fr. 557, fol. 99 s., 7 s., 137, 52 s., 168.

¹¹⁶ Il lui envoie à Londres, en septembre 1845, une longue lettre bourrée de nouvelles de théologie: BPU, Ms. fr. 558, fol. 44-47.

¹¹⁷ *Ibid.*, Ms. 2108, fol. 1; *Société évangélique* 17, lettre du 12 sept. 1851.

¹¹⁸ *Ibid.*, Ms. 2108, fol. 2.

¹¹⁹ *Journal de Genève* du samedi 9 juillet 1859. Le texte, présenté comme une lettre de Solférino, non signée, dévoile en quelques lignes toute l'ampleur de la détresse humaine: «Ces jours, je soigne les blessés de Solférino à Castiglione, et j'ai donné des soins à plus de malheureux. Nous avons eu 40000 blessés (...) Les médecins sont insuffisants pour remplacer tant bien que mal, avec quelques femmes du pays et les prisonniers blessés. Evoquant l'église où s'entassent quelque cinq cents blessés, il précise: «Chaque qu'on voit une âme d'homme quitter ce monde au milieu de souffrances inouïes. Et cependant beaucoup un peu d'eau, un sourire amical, une parole qui fixe leur pensée sur le Sauveur, avez des hommes transformés qui attendent courageusement et en paix l'instant du départ. Cet article paraît dix jours après l'assemblée annuelle de la *Société évangélique*, n'est pas de Dunant, comme le note la comtesse, en mettant sept pour parvenir à destination.



Prophéties et révolutions: février 1848. L'Illustration.

volontaire de quelque deux mille francs, la formation d'un *Comité pour les blessés*, et l'engagement comme samaritains, peu après confirmé, de trois étudiants en théologie¹²⁰. Ces derniers, un Français (Estrabaud) et deux Belges (Koeune et Wauthier), partent bientôt pour l'Italie sous la conduite d'un ancien de leur Ecole, le pasteur Charpiot, de cette florissante Eglise de Sornay née du réveil par l'Evangile en Saône et Loire, dès 1833, sous l'égide de la *Société évangélique*. Les dons continuent d'affluer. Le Comité s'étoffe. Henry Dunant, le 12 juillet, trois jours après la parution de sa lettre dans le *Journal de Genève*, y rejoint en tant que membre «sur les lieux» les Adrien Naville, les Louis Brocher, architecte de l'Oratoire, les Charles Barde, pasteur évangélique de l'Eglise nationale, les Merle d'Aubigné... Le 27, le docteur Louis Appia, Vaudois du Piémont qui sera lui aussi du Comité international, y entre à son tour. Il parcourt les champs de bataille en chirurgien privé pour y distribuer des secours recueillis à Genève dès le mois de mai et y expérimenter un matériel d'ambulance mieux adapté. Mais ni lui, semble-t-il, ni les étudiants, qui font un périple de plusieurs semaines, ne rencontrent Dunant en Italie¹²¹.

Incontestablement, cette œuvre temporaire issue de la *Société évangélique* préfigure la Croix-Rouge. Dans cette communauté de chrétiens actifs qui

¹²⁰ *Assemblée générale de la Société évangélique de Genève*, 29 et 30 juin 1859, Genève, 1859, pp. 30-32. **Maurice Lador**: *L'enracinement spirituel de la Croix-Rouge*, Genève, Ed. de la Société évangélique, 1963, pp. 34 ss. **A. François**: *Le berceau de la Croix-Rouge*, Genève, 1918, pp. 37 ss.

¹²¹ **P. Estrabaud**: *Une visite à Solférino en 1859*, Vevey, 1908, 22 p. **Lador**, *op. cit.*, pp. 37 ss. **François**, *op. cit.*, pp. 47 ss., 51-64. **L. Appia**: «Visite aux hôpitaux de la Haute-Italie», dans le *Journal de Genève* des 31 juillet et 3 août 1859. Cf. du même: *Le chirurgien à l'ambulance*, Genève

médite sur le service de Dieu au sein même «d'une nature qui dans ces jours de juin étale toutes ses pompes», une voix déchirante retentit. L'écrit de la Réforme pense tout haut au grand événement qu'il se doit de célébrer en cette occasion, la fondation, voici trois cents ans, en 1559, du Collège et de l'Académie de Genève... Et voilà que le présent fait irruption en lui. Le fracas des armées, décharges d'artillerie et cris de détresse mêlés, et ne peut autrement, même s'il retrempe un instant son public dans le souvenir âpre et puissant du XVI^e siècle, que d'évoquer devant lui, avec l'éloquence de la charité, l'immense besoin qu'on a de mains pour soigner les corps, de bras pour les soulever, de lèvres pour consoler et pour bénir, de cœurs pour recueillir les confidences et pour aimer. «Il faut des prières, s'exclame-t-il, il faut des hommes, il faut de l'argent. Je demande tout cela à cette assemblée. Et les fidèles, éveillés soudain à une écoute nouvelle, se décident, souscrivent, prient, rejoignant Dunant sur le champ de bataille et le poussant, sans savoir, plus loin, vers son destin unique, vers cette œuvre de toute éternité écrite dans le cœur de Dieu, dans les étoiles...¹²²

*

Il est donc vrai: l'école du Réveil a été décisive pour lui. Elle lui a communiqué son dynamisme, son style international — le renom des Gauss, de Merle d'Aubigné est grand — son ouverture à tout homme souffrant; elle a donné des amis, des supporters, des frères. Au moment même où il fait son appel vers la Comtesse de Gasparin, qui lui répond le 4 juillet déjà: «Adieu tout, Monsieur, que je vous serre la main, vous êtes un courageux, un jeune homme, Dieu vous bénira, il vous gardera», la *Société évangélique* réunie en assemblée, sans avoir entendu son cri, y acquiesce par avance à un grand élan fraternel. Elle envoie les étudiants volontaires de son École de théologie avec son évangéliste Charpiot, cet «homme de foi, comme l'était Adrien Naville le 9 juillet, et de grande pratique chirurgicale». Elle se tient à ses côtés¹²³.

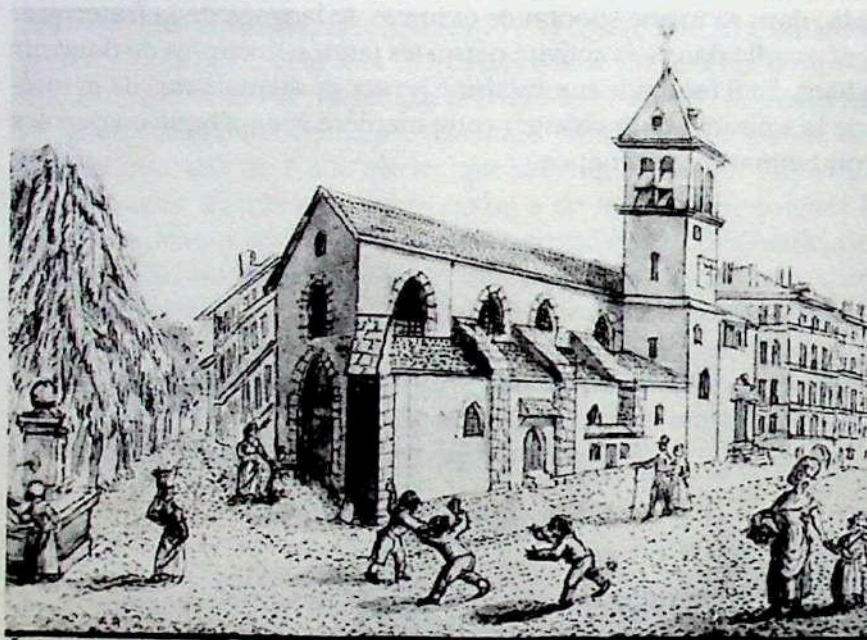
Henry Dunant a trouvé là le milieu favorable à son épanouissement intellectuel, à son service humanitaire. Quand il rentre d'Italie, le 12 juillet, ébranlé, qu'il reproche à la comtesse d'avoir publié sa lettre, ne se souvenant plus lui-même de ce qu'il avait écrit, puis qu'il s'en excuse, elle lui répond le 21 ce touchant billet:

«Monsieur, je n'ai pas de peine à vous dire que tout est entièrement oublié. J'attendais impatiemment de pouvoir le faire, bien certaine qu'il y avait quelque chose comme un cauchemar. Il a pesé lourdement sur mon cœur

¹²² *Assemblée générale de la Société évangélique, op. cit., pp. 19 ss., 30-32.*

a pesé sur le vôtre ; entre chrétiens cela ne peut durer. Enfin, je le répète, cette page est déchirée de mes souvenirs et il ne me reste que la pensée de votre dévouement et de la confiance que vous avez eue en mon mari et en moi»¹²⁴.

C'est bien là, dans sa forme spontanée et brève, le langage de la fraternité. Dunant y avait excellé dans son activité parmi les jeunes, avec plus de douceur encore et de liant. Et il faudra le traumatisme prolongé du malheur, de la malveillance et de la solitude, pour changer cette manière évangélique en paroles amères de condamnation, de mépris.



Vue du Temple de St. Gervais du côté des

C'est dans ce quartier qu'Henry, en compagnie de sa mère, visite les pauvres et les

VI

DES JEUNES A LA CONQUÊTE DU MONDE

Le brave jeune homme à qui Madame de Gasparin écrit, volant par le cœur et la prière jusqu'à Solférino, qu'a-t-il fait avant ce jour où tout à coup sa vie prend ce tournant brutal? Quels ont été, pour lui, les chemins de la foi?

Un graphologue se penche sur son écriture¹²⁵. Il y trouve, au moment de l'adolescence, quelque chose de féminin qui ne disparaîtra jamais tout à fait, de raffiné, de subtil et d'hésitant, mais aussi un esprit ardent. L'avenir se dessine en lui comme le rêve d'amour d'une jeune fille. Le monde baigne encore dans l'obscurité. Emu, le garçon retient ses larmes et fixe le ciel...

Cette faculté d'imagination n'envahit pas de ses brumes le champ de son esprit. Sa vision demeure claire. On peut même dire qu'avec le temps cette clarté s'affermirait. Sa plume alors mord le papier, trace un caractère moins flexible mais plus net, plus dur, celui d'une volonté tenace. L'émotion couve sous la cendre. Mais elle n'en laisse pas moins intacts la détermination, le pouvoir ordonnateur de la logique.

Sans doute Henry Dunant, dans les notes autobiographiques qu'inlassablement il rédige, à Heiden, pour la défense de son œuvre et de sa personne, démontre-t-il avec toutes ses contradictions la conscience qu'il a de sa nature. Il se perçoit doux, modeste, tranquille, serviable, mais trop confiant, trop impressionnable, trop sensible, et peut-être trop poète pour être pratique. Et pourtant il le sera. Il saura, dans son apostolat volontaire, devenir homme d'action, inspirateur d'un mouvement dynamique, victorieux¹²⁶. Pourquoi? Comment parviendra-t-il à triompher des obstacles qui sont en lui? N'est-il pas

¹²⁵ Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens, Genève (= YMCA), carton X.922, *League of red cross societies*, N° 5: G.E. Magnat: «What do we learn from Henry Dunant's handwriting».

¹²⁶ BPU. Ms. 2074. fol. 7.

dépourvu de don oratoire et d'esprit de méthode¹²⁷? Certes. Il est s'il l'est quand il s'agit de lui-même, de ses intérêts propres, il pense pour le bien des autres: «Je puis dire que j'ai toujours aimé à rendre service pour le seul plaisir d'obliger», écrit-il, citant René Bazin, «par un entraînement naturel»¹²⁸.

On l'a vu, enfant, prendre en pitié l'agneau que menacent les bagnards de Toulon qu'accablent le travail et le boulet. Sa lecture des *Contes de Paris*, quand il a 15 ans, suggérerait un intérêt social. Mais dispersé comme, beaucoup plus tard, ses plaidoyers *pro domo* sur les œuvres charitables, pourraient relever d'un romantisme humanitaire plus que de réel. Ce serait oublier la société dans laquelle il grandit. Quand il va à la cité de Calvin, d'une philanthropie réputée efficace¹²⁹, on ne se contente pas de mots. On agit. Et on sait qu'Henry Dunant, en commençant sa mère, très tôt s'intéresse aux malheureux. Inconsciemment il se prépare sa vocation future en visitant avec elle, témoin de sa délicate charité, à la faire seul, les infirmes, les mourants, «de pauvres vieilles femmes». L'ascendant moral d'Anne-Antoinette Colladon l'émerveille. Elle lui donne au don d'argent la parole de consolation et d'exhortation qui recrée la force. De plus, deux à trois fois par mois il joue avec les orphelins. Il est membre du Conseil représentatif et de la Chambre des Tutelles. Il est responsable des enfants d'une partie du quartier de Saint-Gervais. Il a son jardin de La Monnaie pour des rondes et des chants assortis de chants. «J'ai appris ainsi peu à peu, écrira-t-il, à connaître le malheur et la vie de sombres ruelles, dans des logis qui ressemblaient parfois à des prisons, voyant des hommes qui ne possédaient rien en propre, comme une chaîne de souffrances innombrables (...)»¹³¹.

Cette expérience pose sur lui une marque indélébile. Pour eux, ni l'amour ni la bonté n'existent; le cœur ne parle que «réveil de douleur»; aussi est-ce l'humanité tout entière qui doit se lever pour secourir.

Membre de la *Société d'aumônes*, ce commando de la charité pour les pauvres, saisi par l'insuffisance des secours mensuels qu'il lui apporte. D'autres institutions viennent à la rescousse: Hôpital général, Bureau de bienfaisance, paroisses. Une *Société des Amis*, plus tard *Société de secours*, a été fondée par trois étudiants en 1810¹³². Dunant se montre digne

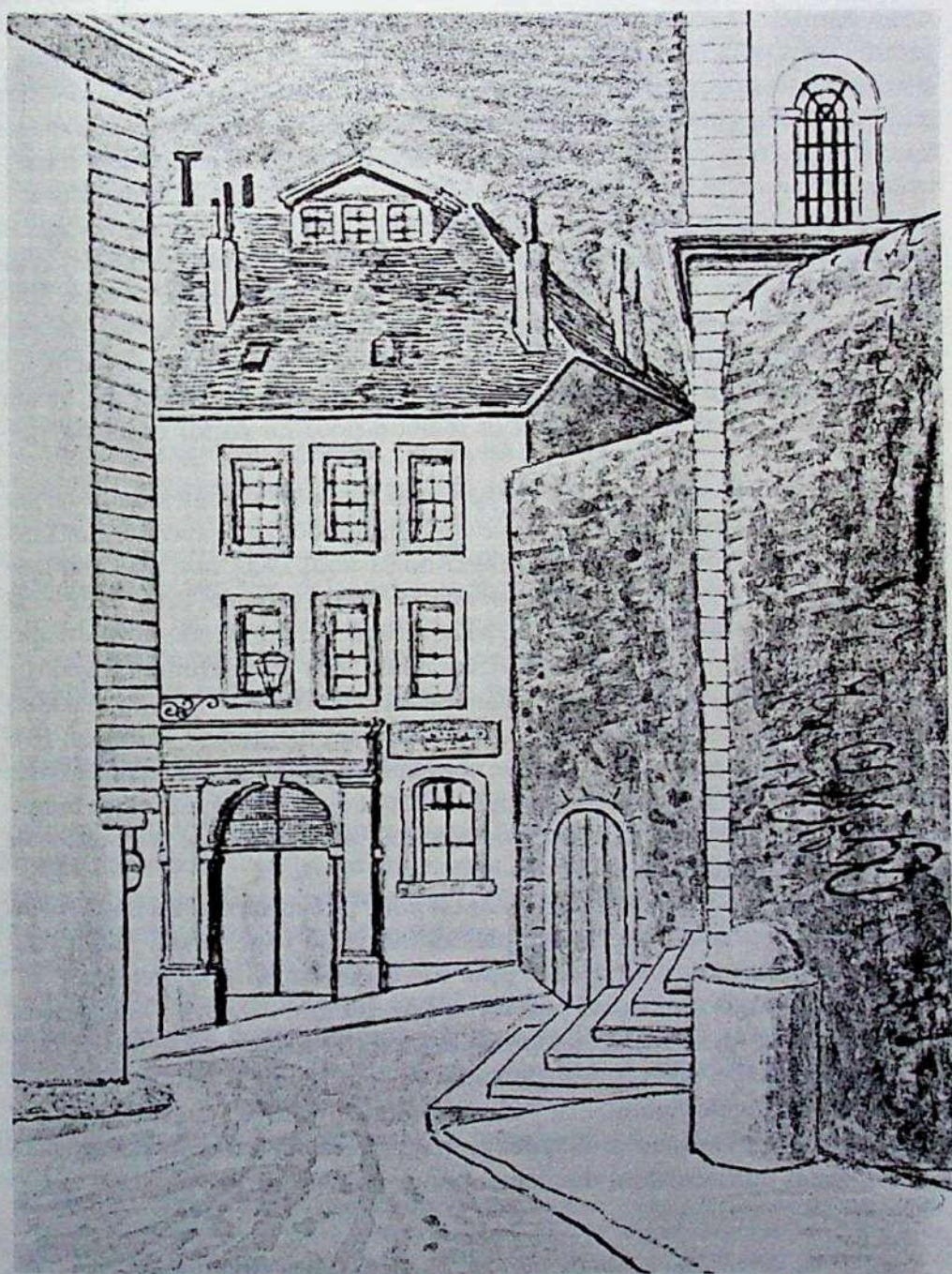
¹²⁷ *Ibid.*, Ms. fr. 4576, fol. 16.

¹²⁸ *Ibid.*, Ms. fr. 4597, fol. 22.

¹²⁹ *Genève 1830 (...)*, op. cit., pp. 73, 99.

¹³⁰ BPU, Ms. 2074, fol. 10.

¹³¹ *Les débuts de la Croix-Rouge en France (...)*, Extrait des Mémoires de J.-J. Dunant, Zurich-Paris, 1918, p. 5.



La prison de l'Evêché. Est-ce là — Fernand Gigon l'affirme — ou plutôt à la Prison pénitentiaire

curseurs. Il déploie son zèle en faveur d'un nombre croissant de misérables ou moins impotents et sans famille. Il entraîne d'autres jeunes à sa suite, il soif d'enrôler, de grouper, d'assembler les imaginations éprises d'idéalisme, sent qu'elles pourraient engendrer les «samaritains de la paix» dont il rêve. Bientôt, par une correspondance assidue, son influence franchira les frontières nationales. Il approche des vingt ans. Le dimanche après-midi, loin de la ville, à quelque égoïste plaisir, il monte à la prison de l'Evêché récemment transférée à l'ombre de Saint-Pierre pour y présenter aux détenus réunis à sa table des causeries scientifiques ou archéologiques, des récits de voyages, d'aventures, la Bible. Il en commente tel verset, raconte une parabole, prononce un sermon... Sincère. Persuasif. Respectueux de la personnalité de ceux qu'il dévoyés qu'il considère comme des hommes appelés par la grâce de Jésus-Christ et destinés au salut. Aimé pour la cordialité de sa parole, la douceur de ses yeux et de sa voix, le dévouement qui le pousse à demander d'autoriser le prisonnier qui n'est pas venu à sa réunion pour lui parler de la vie de la prisonnelle...¹³³

Toute cette activité, et son intérêt particulier pour les aveugles, né de sa première visite à l'asile de Lausanne, explique qu'il puisse écrire beaucoup plus tard, dans une lettre à son ami Rudolf Müller du 21 août 1900, non sans avoir évoqué quelque peu les débuts de sa correspondance internationale, cette intention de sa propre histoire qu'il rédige à la troisième personne sous forme d'autobiographie — il vise alors le prix Nobel: «Cependant, dès 1849, Dunant travaillait dans sa modeste sphère, au rapprochement des nations par la création d'associations charitables et pacifiques (...)» Et dans ses *Mémoires*: «Déjà, en 1849, je disais que l'œuvre devait être internationale, interconfessionnelle et basée sur le principe de l'initiative personnelle. C'était de la nouveauté en ce temps-là... On voit donc que je m'occupais des blessés de la paix bien avant de m'occuper des blessés de la guerre»¹³⁴.

Jean-Henry, en ces années fécondes où pour jamais il pose les fondements de sa personne, trouve de plus en plus sa raison de vivre et son plaisir dans cet apostolat. Un tournant décisif, pour lui, est en train de se prendre.

Est-ce à dire que quatre ans plus tôt, le 25 septembre 1845, à 17 ans, il raconte à sa grand-mère Colladon ses exploits de danseur, il se meut dans un autre monde? «Au bal», lui confesse-t-il, et sa plume frémit de fièvre: «J'en ai n'ai pas manqué une figure (...), j'ai conduit une mazurka (...) C'était un grand plaisir, nous nous sommes en allés des premiers, on avait fermé les portes, je les ai faites enfoncer tout doucement pour pouvoir sortir»¹³⁵.

¹³³ BPU, Ms. 2093 C, fol. 9. Ms. fr. 4595, fol. 22. Cf. F. Gigon: *Henri Dunant, Paix et Guerre*, pp. 23 ss.

¹³⁴ BPU, Ms. fr. 4596, fol. 24; 5203, fol. 220; Ms. 2093 C, fol. 9.

¹³⁵ F. GIGON, *Dunant, l'homme et l'œuvre*, Lettres à divers correspondants.

Quelques jours plus tard, le 8 octobre, sa sœur Anna écrit à son père, en séjour dans son domaine de *La Chèvrerie*, à Culoz, en compagnie de ses fils Daniel et Pierre-Louis: «Monsieur le Banquier, comme tu l'appelles, s'est bien amusé hier soir à son beau bal (...)»¹³⁶ Elle ajoute qu'il a fait danser la femme de son oncle Daniel et beaucoup d'autres belles dames, qu'une demoiselle l'a pris pour un Anglais et qu'il y avait quelque trois cents personnes. De plus, elle précise qu'un de leurs parents, François Dunant-Bellamy, va épouser Suzanne Le Royer-Béranger. Or, une bonne cinquantaine d'années après, Dunant évoque en termes émus dans deux de ses cahiers la tombe de cette cousine par alliance. Au cimetière protestant de Rome, une grande plaque de marbre portant son nom avait un jour attiré son attention. Il avait oublié que la jeune femme qu'il avait connue autrefois était morte là. Mais il se souvenait soudain avec nostalgie de la gracieuse cavalière qu'elle avait été lorsqu'il dansait avec elle dans des soirées de sa première jeunesse. Et l'image lui en était revenue, prenante¹³⁷.

Certes, si Jean-Henry excelle à la danse — il prend des leçons — sa sœur Marie, particulièrement douée pour la musique, se taille un joli succès au concert. Il en rapporte lui-même le fait dans une lettre à son père, de nouveau à Culoz, le mercredi 16 septembre 1846, évoquant du même coup le jardin de La Monnaie qu'une bise violente a ravagé, cassant des branches, fanant la verdure, et jetant bas aussi bien les fruits qu'une palissade...¹³⁸. La connaissance des bons usages fait partie de toute éducation soignée. Combien précieuse lui sera-t-elle par la suite dans ses rapports avec les princes et avec leurs cours!

La jeunesse des années quarante

L'apostolat dont il va se sentir chargé à l'heure de ses succès mondains se déroule en premier lieu parmi les jeunes. N'en est-il pas un lui-même et ne trouve-t-il pas au milieu d'eux le stimulant écho dont sa persévérance a besoin? Bon camarade, il sait, dans ses contacts, ouvrir les sympathies et les cœurs. Quand, à 21 ans, il participe au camp de Plan-les-Ouates pour sa formation militaire, il apporte à deux reprises, retour de chez lui, et bien que n'en buvant pas lui-même, une bouteille d'anisette pour faciliter leur lever hâtif à quatre ou cinq heures du matin aux soldats qui partagent sa tente¹³⁹.

Le temps des révolutions des années quarante met en évidence une crise profonde de la société européenne. La jeunesse n'est pas la dernière à en res-

¹³⁶ BPU, Ms. 3256, *op. cit.*, fol. 165. L'expression «Monsieur le Banquier» constitue sans doute un surnom utilisé dans la famille à cette époque. Jean-Henry n'entrera en effet chez Lullin et Sautter qu'en 1849.

¹³⁷ *Ibid.*, Ms. fr. 4596, fol. 29; 4598, fol. 13.

¹³⁸ *Ibid.*, Ms. 3257, *op. cit.*, fol. 285 s.

¹³⁹ *Ibid.*, Ms. fr. 4595, fol. 22.

sentir les effets. Le tableau qu'en brosse le premier président de l'Union tienne de Genève Maximilien Perrot à l'assemblée générale de l'*Alliance gélitique*, à Paris, le 23 août 1855, le démontre¹⁴⁰: «Aujourd'hui, dit-il, la jeunesse affecte l'incrédulité; elle se plaît à nier la vertu, l'amitié, l'amour. Elle, ces sentiments généreux sont remplacés par de banales affections. L'autorité, l'honneur dû aux parents, les liens de la famille, dépassés! «Léon, nous le disons avec douleur, continue-t-il: notre jeunesse est vieille, d'une vieillesse précoce et malade qui ne lui rapporte ni repos ni expérience bénie.»

Pourquoi? Pourquoi cette maladie mortelle? «C'est, déclare Perrot, qu'elle n'a pas connu le vrai Dieu, que son éducation a été déplorable, que l'élément chrétien a disparu d'un grand nombre d'écoles.» Et l'orateur de dénoncer les feuilletons malsains dont chacun, pour un sou par jour, peut nourrir son imagination. «Pour les jeunes gens instruits, note-t-il, pour les étudiants, pour les fils de famille, une peinture séduisante des affections coupables et déréglées, l'adultère poétisé, idéalisé, prêché, défendu avec une énergie extrême. Pour la classe ouvrière, des rêveries socialistes, le peuple malheureux uniquement par la faute des riches, le mépris du travail et du foyer domestique.»

Il dénonce l'imagination débridée qui mène à la volupté et fait prendre le dégoût la vie laborieuse et simple: «Alors son ouvrage l'ennuie, son pain devient amer, sa famille insupportable. Volontiers, il enverrait son vieux père en Icarie et sa femme au phalanstère.»

Une telle mentalité n'a pas surgi du néant. Pour lui, les origines en sont claires: «La presse, les romans, une science faussement ainsi nommée ont porté à la jeunesse: La société est injuste, le mariage est un joug, la famille une tyrannie, la religion une hypocrisie. A force de l'entendre, elle a fini par le croire (...).»

Maximilien Perrot parle avant tout de la jeunesse ouvrière, «celle, rappelle-t-il, — les choses ont bien changé depuis — qui nous intéresse le plus. Elle reçoit le plus volontiers l'Evangile, et qu'il nous est le plus facile d'atteindre.»

Beaucoup, c'est vrai, sont gagnés. Sommairement, l'orateur trace leur histoire: «Ils étaient entrés joyeux et confiants dans la vie. La traversée de la vie n'était que d'être heureuse. Le ciel leur semblait pur, mais leur voile s'enflait d'un nuage d'incertitude. Bientôt la tempête éclate. Jetés çà et là par les vagues furieuses, ils entendent avec effroi les sourds craquements du navire auquel ils ont consacré leur vie. En péril, en détresse, ils crient enfin: «Seigneur, sauve-nous, nous périssons! A ce cri, Jésus étend la main et dit à la mer: Tais-toi, sois tranquille (...).»

Est-ce là l'expérience de Jean-Henry? Sans aucun doute. Même si nul ne peut en préciser le moment. Car les fruits abondants qu'il portera re-

¹⁴⁰ *L'union chrétienne de jeunes gens*, Paris, au local de l'U.C.J.G., rue Jacob 6, 1856

dront le témoignage sans ambiguïté de ses déclarations de foi. Il sait en qui il croit. Et il est bien vrai qu'il tente de vivre ce qu'il pense au plus profond de lui-même, conformément à cette parole qu'il écrira un jour: «L'Évangile doit prendre possession de l'homme entier, corps, âme et esprit»¹⁴¹. Peu importe que le processus de cette opération majeure soit subit, ou graduel! L'essentiel, c'est qu'une bonne fois, la barrière franchie, et le vieil homme déposé, on puisse reconnaître en soi l'homme nouveau et célébrer dans l'espérance, face à l'autrefois de la mort éternelle, l'aujourd'hui de la vie qui ne finira jamais.

La «réunion du jeudi»

Cette expérience, pour Dunant, si elle est personnelle, conforme à la théologie du Réveil, puise pourtant sa sève dans le groupe, dans la communauté, dans le partage sans cesse recommencé de ce que l'on croit et de ce que l'on vit. Le jeune chrétien isolé, si authentique qu'ait été sa conversion, risque en effet toujours, exposé à une pression sociale constante, de voir sa foi de moins en moins confessée sombrer peu à peu dans le silence. Aussi a-t-il besoin, souvent, d'entrer en communion avec d'autres croyants: de tous âges sans doute, comme cela est naturel dans une Eglise, mais aussi de sa propre génération pour que leurs échanges touchent aux problèmes concrets de sa vie et rejoignent ses intérêts.

Quand donc, le pied léger, Jean-Henry fait tourner les demoiselles chez Madame Venel, dans la maison Pictet, à Champel, le temps n'est pas loin où sa soif de rencontres avec des jeunes trouvera d'autres moyens d'expression.

Tout commence, semble-t-il, à l'été de 1847, par un voyage de trois d'entre eux dans les Alpes. La montagne les attire, l'air pur, les sommets, l'exercice physique. Mais tout en gravissant les cimes, œuvres d'art d'une Création merveilleuse, ils élèvent leur entretien à l'essentiel, aux thèmes fondamentaux de la vie et de la mort, au Créateur dont les perfections, sous leurs yeux, se révèlent. Aussi le soir, tout naturellement pénétrés de reconnaissance, célèbrent-ils en un véritable culte sa puissance et son amour...

De telles heures, sur des cœurs déjà bien disposés, gravent une empreinte qui ne s'efface plus. Rentrés à la maison, les trois amis décident de continuer leurs rencontres une fois par semaine. Fraternellement réunis chez l'un d'entre eux, ils y liront la Bible, y prieront...

Les réunions de ce genre, on l'a vu, correspondent à cette époque à une motivation profonde. Il en existe ainsi à la Fusterie, à Coutance, en l'Île, aux Barrières, à Plainpalais...¹⁴² Celle des trois excursionnistes, bientôt élargie — on ne l'imagine pas sans Dunant — devient trop nombreuse pour être reçue

¹⁴¹ BPU, Ms. fr. 4550, fol. 4.

¹⁴² Th. Geyraud, *op. cit.*

dans une maison particulière. Elle demande donc l'hospitalité, rue à la *Société évangélique*. A quel moment exactement? Les documents disent pas¹⁴³.

Ce qui est sûr, c'est qu'en 1849 il est fait mention des «jeunes frères réunissent le jeudi soir dans la salle de l'Oratoire», et que la liste en est de vingt-six noms parmi lesquels, à côté d'Henry Dunant, d'Henri d'Ernest de Traz, d'Adolphe Perrot, on trouve Henri Veyrassat, futur directeur de l'Ecole de théologie, Joseph Gibert, l'un des fondateurs de l'Union chrétienne de Paris, Théodore Cramer, Henri Lenoir, Charles Pichon, Johannot... Vraisemblablement, ce répertoire, qui fait suite, dans les archives, de pièces diverses, à l'énumération des personnes qui peuvent mettre à la disposition des invités de l'extérieur à l'assemblée générale de la *Société évangélique* des 20 et 21 juin, a été dressé en vue d'une convocation aux réunions fraternelles qui se tiendront à cette occasion¹⁴⁴. On est étonné, chez les Gaussen et Merle d'Aubigné, au cœur d'un monde international hostile, à associer la jeunesse aux joies et aux soucis de l'Eglise. Ne se montre-t-elle pas elle-même animée d'un dynamisme singulier? Elle a accordé pour ses séances, au fond de la cour de l'Oratoire, au premier étage, la petite chambre du fond. Deux ans plus tard, ce local se révélant trop exigü, on lui offre la salle du Comité. Henry Dunant remercie. Il se consacre aux prières de ses aînés¹⁴⁵.

Certes, cette «réunion du jeudi», la sœur aînée de la plupart des réunions de la Suisse, ouvre au futur fondateur de la Croix-Rouge un champ d'action immense. L'évangélisation, l'édification des nouveaux convertis, les actions de bienfaisance sociale. Le Réveil, qui a soufflé depuis plus de trente ans sur l'Europe, à Genève, sans soulever les foules c'est vrai, mais en suscitant de nombreux apôtres, doit enfin se saisir de la jeunesse et la jeter, pense-t-il, à la conquête du monde. C'est pourquoi son zèle ne tarit pas. Il visite ceux qu'il pense pouvoir gagner. Il prie avec ferveur. Il cherche à communiquer au groupe sans cesse renouvelée, aux rencontres hebdomadaires un attrait toujours nouveau. Maximilien Perrot, sans réserve, rendra hommage à sa persévérance: «Il savait renouer, écrit-il, les fils qui se rompaient, rallier les déserteurs, ramener les faibles, réchauffer les tièdes. Après Dieu, c'est à lui que nous devons de n'avoir pas vu la réunion du jeudi se dissoudre (...)»¹⁴⁶

Le futur président de l'Union chrétienne de Genève en a lui-même tiré l'expérience. Rentré d'Allemagne à la fin de 1851, après un séjour

¹⁴³ Les registres du Comité général de la *Société évangélique*, dans ses volumineux cartons, manquent de 1848 à 1863.

¹⁴⁴ BPU, *Société évangélique* 49, fol. 44 ss., 119.

¹⁴⁵ *Ibid.*, Ms. 2108, fol. 1 (lettre du 8 septembre 1851); *Société évangélique* 17, septembre 1851.

¹⁴⁶ *Notice historique sur l'Union chrétienne de jeunes gens de Genève de 1852 à 1881*, p. 10.

ans et demi, pour sa santé, dans une exploitation agricole, non loin de Wiesbaden — il avait été frappé au cours de ses études d'une fatigue cérébrale dont il ne se remit jamais tout à fait — il reçoit, à peine arrivé, la visite d'un jeune homme qu'il ne connaît pas, qui n'est pas de ses amis, mais qu'il admire pour sa piété, et il se voit invité par lui à la réunion des jeunes. C'est là, confesse-t-il, bien que déjà converti, qu'il apprend par l'accueil affectueux qu'on lui réserve la véritable fraternité. Dès lors, affranchi de la crainte des hommes, il a le courage de se compromettre en se déclarant chrétien.

Des groupes de ce genre existent en 1845 déjà. Toutefois, ce n'est qu'en 1851 que l'un d'eux, ajoute-t-il, saisi d'un esprit vigoureusement missionnaire sous l'impulsion de l'un de ses membres, «simple commis dans une maison de banque», entre dans un mouvement qui déborde les frontières de la cité¹⁴⁷.

Le secrétaire correspondant

Henry Dunant, on le voit, à l'origine de la vocation de Maximilien Perrot, l'est aussi, peu de temps auparavant, d'une correspondance internationale entre les jeunes qui va jeter vers tous les horizons la semence du Réveil. Au commencement de l'automne en effet, informé que le pasteur Gardes, de Nîmes, est de passage à Genève, il se rend auprès de lui pour lui demander s'il ne connaît pas dans sa paroisse quelques jeunes gens chrétiens. Trois, lui est-il répondu, «et je crois qu'ils se réunissent pour lire la Bible et pour prier.» Dunant, rempli de joie, confie une lettre pour eux au ministre de l'Evangile et bientôt, datée du 17 octobre, et signée par Eugène Laget, Samuel Etienne et François Saltet, mais de la main du premier nommé, le plus actif, il reçoit la réponse. Il apprend que le groupe de la capitale du protestantisme du Languedoc, d'abord informel, puis organisé en *Société philadelphique* pour l'édification de ses membres et la conversion des jeunes, est déjà riche de toute une expérience. Quatre ans durant, quelque vingt-cinq participants se sont rassemblés chaque semaine, ont prié pour leurs parents, visité les malades et les vieillards, soutenu l'école du dimanche. Malheureusement, le projet d'une direction plus structurée — nomination d'un président, d'un comité — les a divisés, et les signataires se sont retrouvés seuls. Aussi la lettre de leurs frères de Genève les a-t-elle grandement fortifiés¹⁴⁸.

Le coup d'envoi est lancé. Désormais, de la table de travail d'Henry Dunant, ou de celles d'autres membres qui s'attellent à la même tâche, un

¹⁴⁷ Archives de l'Union de Genève (= UG): *Origines et premières années de l'Union chrétienne de jeunes gens de Genève* (résumé d'un exposé présenté par M. Perrot aux cours bibliques de Lausanne le 10 février 1900), un carnet, pp. 1 ss.

¹⁴⁸ Geisendorf, *op. cit.*, p. 14. YMCA: E. Laget, *Notes empruntées à mon Journal intime de 1845 à 1855 pour ma conférence sur les origines de l'UICG de Nîmes*, novembre 1898, p. 14.

réseau complexe se tisse d'une correspondance dont les points de contact se multiplient. Les Genevois, à distance, conseillent, exhortent, suscitent, encouragent, pes, fraternisent. Vers ces amis lointains qui croient au même Sauveur, la main se tend, une parole vole avec les vents, une certitude monte. Les lettres affluent. Et comme on ne peut les honorer toutes assez rapidement pour maintenir le dialogue, on a recours à la circulaire. Avec succès. L'année après ces premiers contacts avec Nîmes, Genève est en correspondance avec trente localités, touche Paris et Lyon, Neuchâtel et Marseille, Thiers, Edimbourg et Beyrouth. Elle reçoit bientôt des lettres en allemand, en italien et se pique de répondre à toutes. L'élan est palpable, l'essor impressionnant, et Dunant, secrétaire correspondant, on peut le dire, secrétaire international, tient lieu de plaque tournante d'un mouvement universel¹⁴⁹.

Les laïques en première ligne

Les réunions du jeudi surprennent les nouveaux venus. Soixante ans tard, un ouvrier graveur dira: «Je me rappelle si bien l'étonnement que j'éprouvai lorsque, amené par mon frère cadet dans ce local de l'Oratoire, je vis de jeunes gens lire et méditer la Bible *sans pasteur*. J'en étais stupéfait. Jusqu'alors, nous n'avions connu que l'instruction religieuse officielle, rien d'autre après (...)»¹⁵⁰. Voir des laïques prier, expliquer et commenter l'Écriture sainte n'était pas courant dans l'Eglise nationale. Le Réveil, à son éclosion, eut soin d'y mettre bon ordre. Le fidèle prit de l'importance, le bas de la société comme dans le haut, les distinctions de classes s'effacèrent à ses yeux l'essentiel, mais bien le salut en Jésus-Christ, la rencontre personnelle de chacun avec lui. De telle sorte que l'humble colporteur d'évangélisme, ce messager de la parole qui porte la Bible sur son dos, dans les temps, les pieds dans la neige ou dans la boue, peut donner du «bon conseil» au membre du Comité qui préside l'assemblée générale ou se fait prier. On le voit chez le Genevois Gros, à l'œuvre en Bourgogne et en Franche-Comté, quand il salue dans une lettre, le 5 novembre 1832, son «ami Charles Eynard», gendre et neveu du célèbre Jean-Gabriel¹⁵¹. Or, il n'est pas l'autre, le riche bourgeois comme le simple agriculteur ou artisan, mais de Jésus-Christ. Un Henri Tronchin, descendant de théologiens, ne garde de sa vie de soldat le lever tôt qui lui donne deux heures chaque jour de méditation biblique et de prière, et préside le culte le dimanche.

¹⁴⁹ **Clarence P. Shedd**: «Henry Dunant et le développement international du mouvement de la Société évangélique», *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1949, pp. 219-242, 231.

¹⁵⁰ **Geisendorf**, *op. cit.*, p. 15.

¹⁵¹ **RPI**, *Société évangélique* 63, N° 284.



Henri Tronchin, un des fondateurs de la Société évangélique. BPU.

les jours, dans la maison pour convalescentes pauvres qu'il a ouverte dans sa propriété. Ennemi de tout cléricisme, il rejoint tout aussi bien dans son action un pasteur Chardonney, d'origine modeste, qui s'épuise à évangéliser des régions qu'écrase l'intolérance romaine — il l'invite à plusieurs reprises à passer chez lui un temps de repos — qu'un notable comme Pierre Vaucher-Veyrassat s'installant trois ans à Thiers pour y fonder une église...¹⁵²

Telle est la mentalité qui préside à la «réunion du jeudi». Un pur aristocrate propriétaire comme Henri Lullin y cotoie fraternellement des gens de métiers divers, horlogers, commis, négociants, pâtisseries, instituteurs... Et l'été, pour mieux se connaître, ils se réunissent à La Monnaie, chez Henry Dunant, y invitant des nouveaux, lisant les lettres que leur adressent des groupes d'au delà

¹⁵² J.-H. Merle d'Aubigné: *Les coups et les enseignements de Dieu*, Genève, 1865, 23 p. Société

de la frontière, écoutant tel éminent chrétien de passage... Des jeunes s'ouvrent à l'Évangile.

Le témoignage de l'un d'eux, Hudry-Menos, frappe par sa vigueur. En juillet 1852, de Bonneville, en Haute-Savoie, il écrit à Henry Dunant: «Je vous remercie avec bonheur votre réunion chrétienne de mercredi 30 juin; j'en ai porté dans mon pays un encouragement à persévérer dans les voies du Seigneur Jésus. L'homme n'est pas seulement esprit, il est encore animal et corruption; il a besoin de quelque chose de visible pour redresser son âme vers la contemplation des choses invisibles et éternelles. Or, votre réunion, me montrant ce que peut la foi opérant sur des jeunes gens que l'on ne pourrait sembler réclamer à lui, m'a aussi montré ma ligne de devoir envers Dieu dont la Parole divine commande à la jeunesse et aux passions. Que ce soit devant même aux yeux du monde, qu'une assemblée de jeunes gens unis par la Parole de la fraternité (...)! Dieu vous fait de grandes grâces de pouvoir assembler sous son regard, sans être inquiétés ni par les lois ni par les hommes. Il n'en est pas ainsi dans mon pays fermé, pour ainsi dire, à l'Évangile. Je suis privé de ces douces émotions que l'on ressent dans la prière commune.

Il a cherché, il a trouvé. Il a scruté la Bible sans se laisser rebuter par les obstacles et il y a découvert le Réparateur suprême, la justification par la foi, gratuitement. Il a été transformé. «Bien que je n'eusse sous les yeux que des textes grecs et latins falsifiés par l'Eglise romaine, j'ai pu découvrir toute la vérité.

Ma joie a été grande lorsque j'ai vu que j'étais sauvé par grâce. La prière, douce rosée du ciel, est venue rafraîchir mon âme, aride jusqu'alors. Une nouvelle vie a circulé dans mon être régénéré par la foi, et je me suis mis aussitôt à répandre autour de moi (...) la bonne nouvelle du salut en Christ.

Il a fait venir de Genève des traités et a trouvé bon accueil chez ses amis. Mais l'autorité est intervenue, a envahi son domicile, emporté ses livres. Des menaces de mort contre lui ont circulé. Alors il a quitté son village pour Bonneville.

«Malgré ma position matérielle voisine de l'indigence, je suis plus heureux que par le passé, surtout depuis que j'ai assisté aux réunions de la Société évangélique. Je me confie en Dieu pleinement (...) Je reçois tout de lui (...). Je laisse au catholique romain la folie de vouloir acheter par ses œuvres la faveur de Dieu qui a coûté à Christ l'effusion de son sang d'un prix infini. C'est le comble de l'orgueil humain de vouloir faire ce qui a exigé un Dieu pour être accompli.

Vous prierez mercredi prochain, à huit heures et demie du soir. A huit heures, dans ma chambre, j'unirai ma prière à la vôtre»¹⁵³.

Qu'ils soient au loin, ou sur place, ces jeunes sont des amis, des frères en foi, des disciples de Jésus-Christ. Ils suivent le même chemin, obéissent

même maître. Un idéal commun les porte. Quoi de plus stimulant, de plus tonique! Leur vie incertaine a trouvé sa voie, son port. Quelle joie!

Une telle expérience nourrit ses dangers. L'atmosphère des assemblées est si fraternelle, si chaude! On finit par s'y complaire. Alors on n'a plus envie, replié sur soi, de se tourner vers l'extérieur, de rencontrer le prochain qui cherche en tâtonnant la vérité et ne la trouve pas. On ne cultive plus que sa propre piété pour en jouir.

La «réunion du jeudi», au cours de 1852, nage quelque peu dans de telles eaux. Elle tend à s'assoupir. Elle se borne, comme le note Maximilien Perrot, à l'édification mutuelle¹⁵⁴. Un certain darbyisme la travaille. Mais Henry Dunant, qu'aucune nuit ne parvient à endormir, pousse ses amis à sortir du cercle étroit de leurs connaissances, du milieu rétréci de leur cité. Nul champ, leur répétera-t-il, qui soit assez vaste pour l'Evangile!

Un message d'universelle fraternité

Ses lettres expriment cette assurance. Elles donnent aussi, de l'intense activité dans laquelle il est engagé, des échos prometteurs. Surtout, elles démontrent, chez leur auteur, une vocation de chef, des qualités d'inspirateur et d'entraîneur hors du commun.

On peut déceler, dans les épîtres évangéliques de Dunant d'avant l'organisation de la «réunion du jeudi» en Union chrétienne constituée, tous les caractères distinctifs de sa manière.

Il part d'un fait et en tire les conséquences. Nous sommes ici, dit-il, à Genève, des jeunes chrétiens heureux de nous réunir, et nous apprenons avec joie qu'il y en a aussi chez vous, à Londres, comme il l'écrit en anglais à W.E. Shipton le 26 février 1852, ou dans les Hautes-Alpes, ainsi qu'il le suppose dans sa circulaire du 20 juillet de la même année, précédée d'une lettre au pasteur Auguste Bouvier, plus tard professeur, installé pour l'heure à Dormillouse, dans le val de Freissinières... Alors réjouissons-nous, soyons en amitié, écrivons-nous, nous ne sommes plus seuls, nous avons le même Père, le même Sauveur, la même justification en lui, le même refuge... Nous sommes, sans nous connaître de visage, de la même famille, sous le même bien-aimé chef et capitaine, notre frère aîné, notre ami, notre Seigneur et notre Dieu, et nous voulons prier les uns pour les autres pour que chacun de nous soit une lumière dans le monde.

C'est, en substance, ce qu'il répétera à tous, avec le ton qui lui est propre, cette fraîcheur de sentiment, cette jeunesse du néophyte qui est ici celle de

l'Évangile, génératrice d'une conviction profonde, ingénue¹⁵⁵. Le sont identiques. Comment l'affection n'en découlerait-elle pas? Sûrement, tous ces jeunes s'aiment déjà dans le Seigneur. Devant lui, ensemble se nomment les uns les autres, ils intercèdent. Il faut donc qu'ils se connaissent qu'ils sachent qui ils sont et ce qu'ils font.

Les lettres de Dunant répondent à ce désir. Elles mettent en perspective le réveil qui s'est emparé de Genève depuis trente ou quarante ans, depuis qu'apporta la Réforme. Toutes les couches de la population ont été touchées. Enfin la cité a été tirée du sommeil de mort qui la terrassait. Une centaine de jeunes entre 15 et 30 ans, tous différents de conditions, de rangs, de fortunes, et de dénominations chrétiennes, sont devenus de temps disciples de Jésus. Ils se sont réunis d'abord à quatre ou cinq pour s'édifier librement dans la foi, puis ils se sont multipliés, sous la bénédiction de Dieu, et divisés en plusieurs groupes ayant leurs assemblées particulières, beaucoup ne fréquentant toutefois que la principale d'entre elles, le dimanche à 8 heures — Dunant participe à toutes — de telle sorte qu'ils sont soixante en février, quatre-vingts en juillet à prendre part, non pas une semaine toutefois, à ces rencontres. Ils en ont été incroyablement encouragés. Deux d'entre eux, Mercier et Gibert, sont partis pour Paris et y ont organisé une réunion semblable. Une douzaine le premier hiver, le double l'été suivant, ils évangélisent, le soir, les jeunes gens dégoûtés des cafés, des théâtres.

La direction du mouvement, à Genève, est encore peu structurée. On en est la cheville ouvrière. Il fonctionne en tant que secrétaire correspondant. On lui fait confiance. Mais il n'y a pas de président, pas de comité, pas de réunions du jeudi, qui rassemblent dix-huit à vingt personnes, on se réunit sur les épîtres du Nouveau Testament en laissant à chacun la liberté de parler selon la mesure de sagesse que le Seigneur lui donne. On n'oublie pas les pauvres, les malades, les prisons, la distribution de traités dans les carrefours.

Les lettres des 20 et 24 juillet font état d'une nouvelle rencontre, le dimanche soir. On y a convoqué quelque cent vingt jeunes pour prier, chanter, échanger la correspondance fraternelle, des nouvelles du règne de Dieu et, bien entendu, tout, la Bible. Quant à la réunion d'évangélisation du dimanche après-midi, elle parvient mieux que par le passé à intéresser, à toucher son public. «Sainte-Alliance évangélique pratique» qu'ambitionne le rédacteur des épîtres a donc le vent en poupe. On pourrait pavoiser. Mais le succès ne doit pas traire, exige une vigilance accrue. «Prions, écrit-il, pour que tout se fasse jour à la gloire de Jésus, dans l'humilité et le renoncement à nous-mêmes».

¹⁵⁵ YMCA, *Lettres d'Henry Dunant*. Cf., à propos de la circulaire du 20 juillet 1928, d'A. François, *Cahiers protestants*, 1928, N° 12, pp. 184 ss., où il commente, usant d'une image qui me semble peu adéquate: «C'est un lys qui s'ouvre et répand un léger parfum entêtant, celui d'une chapelle. Que l'auteur n'a-t-il été plus tard épargné par l'air du monde, par les bruits du siècle. On s'aperçoit volontiers à ce regret».

dans une ardente charité, mais aussi dans la plus stricte fidélité envers le Seigneur et envers sa Parole, sans laquelle il n'y a pas de véritable amour»¹⁵⁶.

Le tonus de ces adresses missionnaires et quasiment pastorales est élevé. «Comment ne serions-nous pas toujours joyeux», écrit le futur fondateur de la Croix-Rouge le 24 juillet, aux jeunes chrétiens de Paris, «puisque toutes choses sont à nous!» Il rappelle l'œuvre parfaite de Jésus-Christ, son désir d'être à lui tout entier, d'être en lui saint et juste. «Prenons garde, ajoute-t-il, sous prétexte d'une fausse humilité, de ne pas recevoir tout le témoignage de Dieu.»

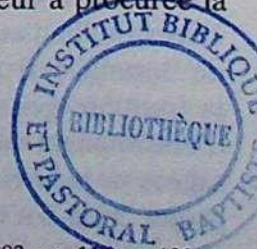
Les Genevois, en ce moment, ont au milieu d'eux un fidèle de la réunion de Paris, «notre cher ami et frère en Jésus Donat Sautter», fils de ce Donat qui acheta le château de Bonmont, s'y maria en 1815, y eut pour témoin Jean-Jacques Dunant et pour officiant son frère Jean-François, longtemps pasteur de Marseille et père du futur patron de Jean-Henry: le comte François-Auguste Sautter de Beauregard¹⁵⁷. Agé de vingt ans, il assiste à la rencontre où il est fait lecture, en traduction, d'une lettre de treize pages de la grande société de jeunes gens protestants d'Edimbourg, forte de trois cent cinquante membres...

Les lettres qu'envoie Genève ne restent pas sans écho. La circulaire qu'a reçue le pasteur Bouvier ne trouve réponse, son destinataire ayant voulu qu'elle fût lue partout dans la région, que plus de deux mois plus tard. «Ah! écrit-il le 2 octobre, combien j'aurais voulu que vous et nos chers amis de Genève pussiez assister à cette intéressante réunion de toute la jeunesse de la paroisse d'Arvieux dans un chalet sur la montagne (...) Vous les eussiez vus, et bon nombre de leurs parents avec eux, assis sur la paille et sur de rustiques bancs qu'on avait apportés des chalets voisins, écoutant avec curiosité cet appel si fraternel (...)». Il aimerait que les jeunes écrivent eux-mêmes. Hélas!... «Les neiges et les rigueurs du climat enferment les habitants de cette partie des Alpes dans leurs écuries durant sept mois, à peine leur en reste-t-il cinq pour arracher à force de travail leur maigre subsistance à un sol rocailleux et ingrat. Mais alors la famille entière, depuis le plus vieux jusqu'aux enfants, ne se donne aucun relâche». Ils sont donc fort peu instruits, bien que sachant lire et écrire. Et s'ils expriment peu leurs sentiments, ils n'ont pourtant pas manqué, au sortir des temples, de manifester la joie que leur a procurée la lettre. Aussi en attendent-ils une nouvelle des Genevois¹⁵⁸.

¹⁵⁶ *Ibid.*, lettre du 20 juillet 1852.

¹⁵⁷ AEG, *Man. hist.* 319/16. *Le Livre de la famille Sautter*, t. I, Genève, 1883, pp. 116 ss., 133 ss.

¹⁵⁸ YMCA, *Lettres (...), 1851-1852, op. cit.*, N° 63.



L'évangéliste voyageur de commerce

La «découverte» de l'«Union» de Nîmes est elle aussi souv
Eugène Laget, voyageur de commerce, représente sa maison en
que le Seigneur. Il utilise ses déplacements à travers la France p
relations avec les Eglises et susciter des réunions parmi les jeun
groupes sont nés à Sainte-Foy, à La Force, à Bergerac, à Bar-l
janvier, il écrit de Poitiers à Ernest de Traz: «Je ne connais rien d'
dans la vie de chaque jour que le sentiment profond de la présen
Il se sent alors purifié, soutenu. A la fin du mois, à Henry Dun
de Verdun et Vitry, relevant qu'il prie pour pouvoir aller à G
sa connaissance, il ajoute cette réflexion: «Pour encouragement
que d'ordinaire le Seigneur trouve bon de m'exaucer, et l'un de
défauts des chrétiens de cette époque me paraît consister en ce
tuent (...) à demander sans recevoir (...)»

Son ministère itinérant est apprécié. Gibert, qui a toute son a
à son propos, de Paris, le 24 février, que sa «joie en Christ est
Cinq jours plus tard, de Saumur, Laget confie à de Traz que le
capitale, peu capable de se réjouir dans le Seigneur, se traîne «
de légalisme» qui paralyse son activité. Lui-même, toutefois, n
aux fluctuations de la vie spirituelle. Ecrivant du Puy aux «frères
le 3 avril, il confesse que la lettre qu'il a reçue d'eux l'a tiré d'un é
tentement intérieur dû à la nullité de son témoignage auprès de
puis il relate ce qu'il a vécu un dimanche au Puy-de-Dôme: ay
en se promenant, de laisser cinq à six traités évangéliques sur
trouvé par la suite un endroit délicieux, s'y est installé, y a lu la
une heure et demie environ, a chanté, prié, et s'est senti «extrê
reux». La souffrance d'avoir été privé de toute communion l
matin de ce jour du Seigneur s'est envolée. Et quand il repasse
une femme, sur sa porte, est en train de lire un de ses traités, pu
lui en demandent...

Trois lettres, au cours d'une nouvelle tournée en France, révèl
son état intérieur, ses expériences de voyageur solitaire, et l'estin
il tient leur correspondance. Dans la première, de Lyon, le 8 ju
Henri Lullin d'avoir offert de l'accueillir sous son toit. Dans la se
de Besançon, il dissuade Henry Dunant de le venir chercher à S
la frontière genevoise. Il pensait en effet, se trouvant à proxim
d'une manière ou d'une autre jusqu'à Genève, mais aucune des s
sagées ne peut être retenue. Le temps lui manque. Il renonce de
projet. Mais il n'en est pas moins heureux des témoignages d'am
... Il est difficile d'aimer Jésus quand on est seul.



Henry Dunant et ses amis Eynard. Archives Boissonnas.

recommandé, le pasteur Duproix de Mâcon par exemple, homme capable d'aller chaque jour, cinq mois durant, à 6 heures du matin, chez un malade condamné que l'incrédulité tient lié, jusqu'à ce que ses chaînes tombent, lui font-elles beaucoup de bien. Il se sent encouragé à écrire lui aussi à tous les groupes de France. Car il veut plaire au Seigneur.

La dernière lettre, adressée de Vesoul et Chaumont à Dunant — 20 et 27 juin — s'inscrit dans une période de particulière solitude. Le ton en est pourtant serein. « Bien aimé en Jésus. J'éprouve le besoin, ce soir, après une journée passée seul à seul avec mon Dieu, de m'entretenir quelques instants avec vous ». Si, de longtemps, il n'a vu un véritable chrétien, il se trouve en communion avec les frères de Genève, qu'il associe toujours à ceux de Nîmes. Et durant ses longues heures de voiture il a le privilège de pouvoir lire des ouvrages qui fortifient sa foi tout en éclairant son intelligence. C'est ainsi qu'il s'est plongé ces temps dans les deux volumes de Madame de Gasparin sur le mariage et qu'il en a été fortement impressionné¹⁵⁹.

Cette vive amitié entre les deux promoteurs les plus motivés de la correspondance internationale se lit dans chacune de leurs lettres, mais plus particulièrement dans celle que Dunant adresse à Laget le 9 avril, au moment où ce dernier, sur le chemin du retour, se rapproche chaque jour un peu plus de Nîmes¹⁶⁰. Le ton en est chaleureux. On y sent une affection sincère. Mais ils peuvent ainsi l'exprimer sans s'être jamais vus, et sans verser dans un sentimentalisme vide, c'est qu'ils le font «en Jésus», dans la communion du Fils de Dieu fait homme. Le mystère de l'incarnation les remplit. L'Esprit saint habite. Ils ne sont pas proches l'un de l'autre par des affinités bien établies. Éloignement, ils sont *un* dans le Seigneur. Et ce n'est pas là conquête de la vaine et patiente acquisition d'un effort soutenu, c'est l'effet d'une grâce obtenue par la même élection en Jésus, la même foi en Jésus, le même amour. Rien d'immérité par conséquent. Rien que d'absolument désintéressé, gratuit, rien non plus qui ne soit plus adéquat, chez des jeunes épris de liberté, d'authenticité, de don de soi et de service, pour soulever l'adhésion la plus entière et même l'enthousiasme.

Cette intéressante missive se veut pleine de prévenances: «Je tiens à ce que vous receviez quelque chose de moi à Bordeaux». Elle respire la confiance et l'humilité. Dunant confesse en effet qu'il a grand besoin des prières de ses frères pour cinq ou six lettres en souffrance que sa paresse tarde à écrire. Mais il ajoute cette information: «Nos correspondances ont été un grand succès, d'intérêt pour plusieurs qui nous abandonnaient un peu; nos réunions sont bien plus nombreuses, plus nourries, et ont plus de vie maintenant.»

Les textes reçus sont donc précieux. Ils méritent d'être conservés. Alors n'est-on pas étonné d'apprendre qu'un porte-lettres a été acquis. Qu'en sera-t-il toutefois si ce type d'activité continue de croître? Pourra-t-on toujours répondre à tous? Dieu y pourvoira-t-il? Les jeunes de Genève le croient. N'est-ce pas lui, chaque jour, qui par de nouveaux contacts étend le réseau de leurs communications fraternelles? Les membres du groupe qui s'en vont au loin sont autant de messagers. Les étrangers de passage, tel ce militaire suisse, le comte Lewenhaupt, ou encore ce fils d'un capitaine américain, élargissent de même les horizons genevois. «Il me semble, écrit Dunant, qu'un signe que Dieu veut cette œuvre est l'empressement avec lequel elle est embrassée par les jeunes chrétiens auxquels nous en parlons.»

Genève tient une grande place dans ses réflexions. Il aspire, pour sa ville, à des chemins nouveaux. Aussi prévoit-il des réunions consacrées à la seule évangélisation — on maintiendra, en les aménageant, celles du dimanche après-midi qui ne groupaient plus que des croyants, dont quelques darbyistes — un développement des visites aux malades et aux pauvres en collaboration avec une société de dames chargée de l'assistance matérielle, l'éveil de l'int

pour la Bible par la mise en évidence d'une Parole de Dieu encore agissante aujourd'hui...

Quelques confidences complètent ces nouvelles. C'est le pressant désir de connaître M. Gardes, après l'avoir entendu dans la chapelle de la Péliiserie, qui l'a poussé à entrer en relations avec Nîmes. Quant aux projets d'action dans le Sud-Ouest, il précise: «Pour Pau, M. C. Eynard, gendre et neveu du fameux philhellène, vous donnera, j'espère, des adresses, car il a passé plusieurs hivers dans cette ville pour la santé de Madame Eynard (pour votre gouverne, ceci entre nous). M. Eynard, qui est extrêmement bon pour moi, et qui est un excellent et ancien ami, est darbyste, et en parlant ainsi je suis bien éloigné de supposer que cela puisse lui faire le moindre tort dans votre esprit. C'est un chrétien auquel je voudrais bien ressembler, simple, bon, humble, plein de vie, de foi, de connaissance de la Parole, lui qui sera probablement l'homme le plus riche de notre riche Genève, et en même temps le plus fraternel (...) et cela avec tous.»

Henry Dunant, dans la biographie d'Anna Eynard-Lullin¹⁶¹, est qualifié par l'auteur d'«ami des Eynard». Charles, dont il est question ici (1808-1876), neveu de Jean-Gabriel (1775-1863), épouse sa fille adoptive, Sophie (1816-1887), et devient donc son gendre. Il sera aussi son héritier. Historien du Réveil, il écrira une grande biographie de Mme de Krüdener. Il interviendra en faveur d'Abd-el-Kader, après l'avoir rencontré à Pau, avec beaucoup de délicatesse, d'humanité, et dans une communion spirituelle les portant l'un et l'autre au-dessus de leurs différences. Quant à son oncle, converti par sa femme en 1851, il achève son testament par cette parole: «Nous ne sommes sauvés que par grâce.» Et il y revient au codicille: «Plus je vieillis, plus je reconnais qu'il n'y a de vrai bonheur sur cette terre et d'espérance en la vie à venir que pour ceux qui ont la plus entière foi dans notre cher Sauveur Jésus-Christ». Ses libéralités l'honorent. A son épouse, il accorde un revenu de 50 à 60000 francs pour ses œuvres sociales. Elle soutiendra la Croix-Rouge. Le 23 juin 1864, pour répondre à une souscription de 5000 francs qu'a ouverte Dunant, elle lui envoie 1000 francs, notant que si le zèle manque elle ira jusqu'à 2500. Et elle ajoute: «J'ai seulement, (...) pour vous seul je vous prie, voulu vous montrer que je n'avais pas faibli dans mon désir de vous appuyer dans votre précieuse initiative. Agréez à la hâte mes souvenirs empressés.»¹⁶².

Une rencontre dans les Alpes

L'affection pour les frères en la foi n'exclut pas les amitiés particulières, celles des affinités profondes, des préférences, des inclinations naturelles puri-

¹⁶¹ Alville: *Anna Eynard-Lullin et l'époque des congrès et des révolutions*, Lausanne, 1955, p. 393. Ed. Chapuisat: *Jean-Gabriel Eynard et son temps*, Genève, 1952, pp. 198 ss. Cf. *Notice sur J.-G. Eynard*, Genève, 1863 (par Ch. Eynard), p. 25. Sur Abd-el-Kader, BPU, *Ms. suppl.* 1910, 1980, 1981, 1982.

¹⁶² BPU, *Ms.* 2109, fol. 179.

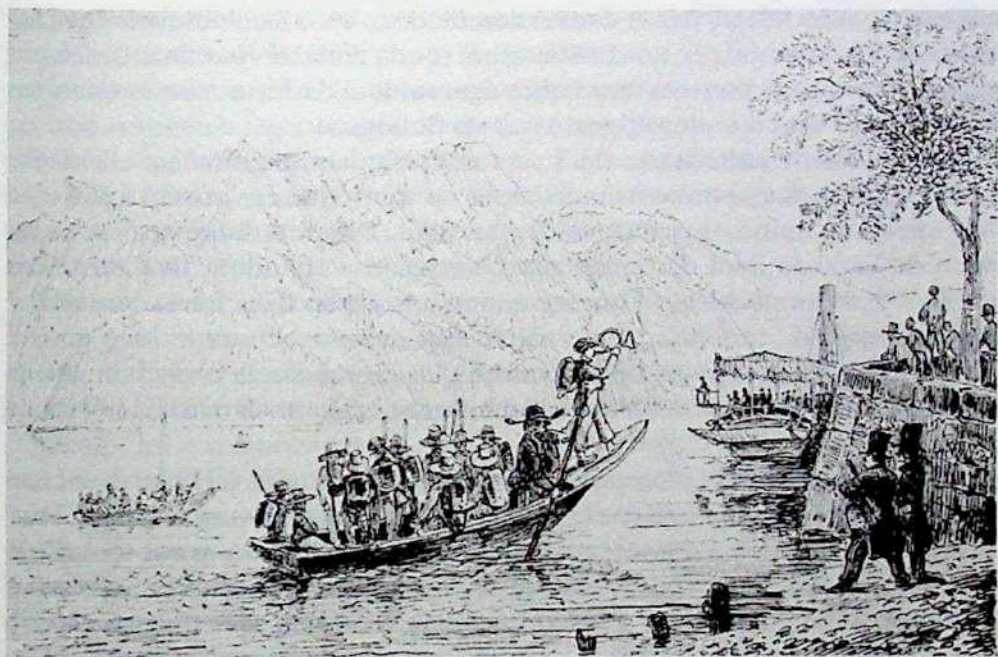
fiées de ce qu'elles peuvent avoir de désordonné et d'idolâtre. Jean-Henri Dunant, à la fin de l'été 1852, au cours d'un voyage dans les Alpes en compagnie de Louis Rosselet et d'Ernest de Traz, en fait en un lieu privilégié l'expérience inattendue. Le 7 septembre, de Genève, il écrit à Edouard Monnier à Nancy:

«Bien cher ami et bien-aimé frère en Jésus,

Permettez-moi de vous donner ce titre à cause de Christ (...) En effet, Seigneur, qui fait tourner toutes choses au plus grand bien de ses enfants, avait ménagé cette rencontre sur la Furka, et c'est lui qui vous a mis au cœur de nous accompagner à Coire (...)

Edouard, avec son frère Frédéric, parcourait les montagnes comme les trouvaient les Genevois. Il l'avait fait déjà peu de temps auparavant, dans le Valais, suivant Adolphe Monod dans un périple où il évangélisait les curés chez qui il demandait l'hospitalité. Ses parents, notables de la société du premier Empire, avaient vécu une conversion retentissante. La roue de leur berline ayant cassé à Fouday, dans les Vosges, alors qu'ils partaient pour l'Italie, ils se rendirent pendant cette halte forcée sur la tombe de Jean-Frédéric Oberlin et furent ensuite reçus par son ancien collaborateur Daniel Le Grand. Dans ce milieu d'une simplicité toute patriarcale, Auguste Monnier, neveu du maréchal Ney et sa femme, fille du maréchal Molitor, l'un et l'autre saturés de Voltaire et de Rousseau et catholiques par bienséance, se virent saisis pour la première fois, au récit de la vie du pasteur du Ban-de-la-Roche, par un frisson religieux. Ils décidèrent d'embrasser la foi d'Oberlin. Le pasteur de Nancy, paroisse la plus proche de leur manoir, La Malgrange, les reçut froidement. Ces néophytes de la haute société l'inquiétaient. Aussi Daniel Le Grand les adressa-t-il à Adolphe Monod et c'est chez lui, sous l'effet de sa parole inspirée, qu'ils connurent leur chemin de Damas. Ils visitèrent ensuite le Midi, suivirent les traces de Félix Neff, passèrent l'hiver à Genève en compagnie d'Ami Bonod, d'Henri-Louis Empeytaz, d'Henri Tronchin... La joie fit irruption dans leur vie. Madame Monnier envoya ses bijoux à Frédéric Monod pour l'Eglise de Lyon et la *Société évangélique* de Paris. La rupture avec le catholicisme était ainsi éclatante. On leur battit froid dans certains milieux. Mais l'accueil chaleureux des protestants leur rendit au centuple ce qu'ils avaient perdu. La Malgrange devint un centre de rayonnement spirituel, d'hospitalité généreuse, de colportage, en collaboration avec Pierre Vaucher-Veyrassat.

Edouard Monnier, dans sa vocation pastorale, tiendra de ses parents ce zèle de converti. Apôtre du Nord de la France, prédicateur itinérant et fondateur d'Eglises, il sera l'homme de l'exemple, de l'action, l'homme de la simplicité et du courage, marcheur infatigable sur les routes de campagne, le sac de couchage en bandoulière sur ses habits râpés, et on verra à ses funérailles, en 1900, après quarante ans de ministère à Saint-Quentin, trente-deux pasteurs en robe faire le deuil de la stabilité de la ville. Et s'il n'avait pas fini par prêcher à



Dunant et ses amis pratiquent un tourisme alpestre à la Töpffer. Plume de Rodolphe Töpffer, 1826. Musée d'Art et d'Histoire.

collégiale, ainsi qu'il l'avait imaginé un jour, tant était grande sa foi dans l'Evangile, dans la puissance de la Parole de Dieu contre les superstitions romaines, il avait su se faire aimer de tous, respecter¹⁶³.

On comprend que Dunant, face à cette personnalité en devenir, ait été séduit en profondeur après un échange allant à l'essentiel. «Il m'a été précieux de vous rencontrer; il est si bon et utile de voir et de connaître des chrétiens autres que ceux avec lesquels on vit habituellement (...)» Cette généralisation tente-t-elle d'atténuer, par pudeur, la déclaration d'amitié qui se précise encore quelques lignes plus bas: «Mon cher Edouard (laissez-moi vous appeler ainsi)»? «Oh, continue-t-il, faisons tous nos efforts et prions beaucoup afin que ce temps revienne où l'on disait 'Voyez comme ils s'aiment', et afin que le titre de frère en Christ soit encore plus fort que celui de frère en la chair.» On le voit: bien plus qu'une quelconque modération d'épanchements jugés trop personnels, ce sont ici, dans ce texte, les affinités électives qui se voient comme annexées par les ordonnances d'amour du Seigneur. Ainsi qu'il l'écrit déjà, le 11 mars, au Comité de Paris: «Prenons toutes les armes de Dieu, ajoutant à la piété un amour véritable, actif et expansif, pour nos frères en la foi; à l'amour fraternel la charité, l'amour pour tous les hommes qui se prouve par

¹⁶³ YMCA, *Lettres d'Henry Dunant à Edouard Monnier. Edouard Monnier (1829-1900), souvenirs de sa vie et de son œuvre*, publiés par **Henri Monnier**, pasteur, Paris, 1904, 286 p.

un témoignage fidèle, par la conversion de ceux au milieu desquels Dieu lui-même nous a placés, par un christianisme rendu aimable, par un ardent esprit de prière pour ces pauvres âmes qui s'égarent loin de Jésus, comme aussi par la douceur, l'humilité, le support vis-à-vis de tous.»

La chaleur de cette lettre du 7 septembre, quand bien même elle tienne grand compte des sentiments individuels de son rédacteur offrant à Edouard Monnier son amitié, tire sa force de plus haut. Elle s'inspire directement de ce aveu de l'apôtre Paul déclarant aux Corinthiens: «L'amour de Christ nous presse»¹⁶⁴. N'empêche que Dunant, quand il quitte les deux frères dans la cour des *Messageries* de Coire, après s'être entretenu avec eux le long du Val d'Urseren, à travers le col de l'Oberalp, puis en suivant le cours tumultueux du Rhin antérieur, se sent triste pendant plusieurs jours. «Il m'avait été si doux de voyager avec vous (...)»

Le soir, les trois Genevois passent la nuit dans un chalet, à Hinterrhein, non loin du glacier du Rhin postérieur, comme ils l'avaient fait tous les cinq à Trin la veille. Deux heures durant, confesse le narrateur, «nous avons traversé la Via Mala à pied, lentement; j'étais seul, j'avais pris les devants et j'éprouvais tout particulièrement la présence du Seigneur dans ces sites magnifiques; j'ai pu m'humilier profondément et répandre mon âme devant Lui en actions de grâces. J'étais heureux (...)»

Le rythme de la marche solitaire en pleine nature, quoi de plus favorable à la méditation restauratrice de l'équilibre intérieur! Mais alors que Rousseau sur l'île de Saint-Pierre, écoute ses propres voix et finit par s'exclamer, happé par un moi envahissant: «On se suffit à soi-même comme Dieu»¹⁶⁵, le chrétien ramené à ses limites par la toute-puissance du Créateur, qui est en même temps son Sauveur, laisse éclater sa reconnaissance, sa joie.

Dunant, ignorant ou négligeant la culture romanche encore solidement implantée le long du Rhin, laisse percer dans la suite de son récit le souci majeur du petit groupe: l'évangélisation. «Le pays jusqu'au St. Bernardin est tout protestant, note-t-il, on parle allemand (...) Depuis là, nous avons donné nos traités italiens, qui ont été si bien reçus que dans la jolie vallée de Misocco on nous courait après pour en avoir et on nous baisait les mains pour nous remercier. Nous avions toutes les peines du monde à empêcher ces démonstrations (...)»

Le voyage est varié, quelque peu mouvementé. Ils prennent la diligence à Mesocco, la voiture jusqu'à Magadino, le vapeur autrichien sur le lac Majeur. A la fois touristes et évangélistes, ils donnent un Nouveau Testament italien au mécanicien du bateau — mais c'est un protestant de Zurich — montent à Arona dans le nez de la gigantesque statue élevée à Charles Borromée puis

s'en vont en gondole aux îles qui portent son nom, préférant l'*Isola Madre* («le plus délicieux des séjours») à l'*Isola Bella*. A Vereno, la distribution de traités soulève quelque émotion. Curés et carabiniers royaux entrent en conciliabule. Les trois voyageurs jugent sage de fréter en toute hâte un cabriolet pour Domo d'Ossola. «Si j'avais été seul, dit Dunant, ça m'aurait amusé d'aller en prison (...)» Il a lu *Borrow, ou la Bible en Espagne*, et l'a recommandé à son ami. Quant au passage du Simplon, il lui inspire six alexandrins...

«Par un soleil d'été que nos Alpes sont belles!...

Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!»

Ils ne le font pas. Genève les appelle. Et quand ils y sont, immédiatement — c'est révélateur de sa nature — le futur fondateur de la Croix-Rouge entreprend l'exécution du mandat que Monnier, en descendant des hauteurs de l'Oberalp, lui a solennellement confié: l'Evangile au Tessin. Il met sur pied une *Société d'évangélisation pour la Suisse italienne*. Il appelle à son comité — lui-même en étant de toute façon — aux côtés de représentants des grandes familles de Lucques réfugiées pour cause de religion au XVI^e siècle, William Turrettini, Jean-Louis Micheli, Aloys Diodati, des hommes qui sauront lui communiquer leur dynamisme: Gustave Pictet-de-Sergy, Henri Lullin, Maximilien Perrot, son compagnon de voyage Ernest de Traz, l'ami qui lui a mis au cœur cette œuvre sainte et à qui il est en train d'écrire... M. de Sanctis, lui dit-il, m'a promis deux colporteurs italiens, m'a offert tous ses services, me traduit des traités et en compose d'autres (...) J'ai déjà reçu de beaux dons. J'ai le concours empressé de MM. Malan, Merle d'Aubigné, Gaussen, Tronchin, pour l'Angleterre et pour l'Ecosse¹⁶⁶. Tous les membres du Comité, exceptés les deux premiers, qui sont un peu plus âgés, sont des jeunes gens chrétiens, riches, et qui pourront y consacrer du temps. Ce sont les noms auxquels je pensais lorsqu'entre Ilanz et Reichenau vous mettiez sur ma conscience cette œuvre (...)»

L'idée a donc pris corps. Le premier colporteur, Nési, se prépare à partir. On imagine, pour toucher le public tessinois, des articles dans deux des principaux journaux du canton, piquants, évangéliques, édifiants¹⁶⁷...

Dunant instruit Monnier de ses projets genevois. Le principal, «une espèce de cercle religieux pour les jeunes gens», ouvert chaque soir de sept à dix heures, chauffé, leur offrirait une bibliothèque et des journaux. Ainsi tenterait-on d'exercer une influence heureuse sur le grand nombre de ceux qui ne savent que faire d'eux-mêmes. Et peut-être rejoindrait-on dans cette activité le souci d'évangélisation du Tessin. Car il semblerait que ses vallées envoient à la Faculté de Droit de la cité de Calvin, bon an mal an, une bonne douzaine

¹⁶⁶ Il signera de leurs noms un appel en anglais. Sur le lac Majeur, des Ecosseis, «des amis de mes amis d'Edimbourg», l'avaient assuré qu'il aurait tout l'argent qu'il voudrait en Angleterre et en Ecosse avec les noms de Malan et de Merle d'Aubigné.

d'étudiants dont la plupart, dégoûtés du papisme, se voient circonvenir
les radicaux...

Cette lettre de huit pages, son auteur la termine en rappelant à son co-
pondant le bon souvenir qu'on garde à Genève de ses parents. On est he-
reux qu'ils aient eu deux fils dont le cœur est au Seigneur. Quant à lui, il attend
visite, l'espère, pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois.

LA FONDATION DE L'UNION CHRÉTIENNE

Cette rencontre, face au glacier du Rhône, là où commence le fleuve qui fécondera la plaine: un tournant!

Un autre se prend aussi peu après: Adolphe Monod, de passage à Genève, retour d'un nouveau périple dans les Alpes, s'adresse au groupe réuni autour d'Henry Dunant: «Mes jeunes amis, donnez-vous tout entiers à Celui qui s'est donné pour vous. Ne faites aucune restriction pour Celui qui n'en a fait aucune pour vous. Comprenez bien la tâche qui vous est confiée (...) Nous perdons un temps considérable en n'ayant aucun plan de travail, en obéissant à nos impulsions au lieu de nous soumettre à un devoir régulier (...) Disciplinez votre vie! Réglez l'emploi de votre temps! Que votre activité soit intelligente et bien ordonnée!»

Rien de très extraordinaire dans ce message: sinon la force de conviction. Ni de très original: sinon l'exigence d'efficacité. Mais le prédicateur, le plus grand sans doute du Réveil français, cet homme qui porte tout juste un demi-siècle et va bientôt mourir, place son auditoire devant un absolu. A ces jeunes qui n'aspirent corps et âme qu'à se donner, il demande le don total. A ceux d'entre eux qui se morfondent, solitaires et indécis, il suggère enfin le choix, l'intelligence, la discipline, l'ordre, le devoir...

Sa parole est entendue. Plusieurs de ses auditeurs, persuadés que le temps d'agir est venu, proposent de se constituer en société, de louer un local, de structurer une activité devenue trop informelle. Paris n'a-t-il pas montré l'exemple, quelques mois auparavant, très exactement le 19 mars, sous l'impulsion de Jean-Paul Cook, fils d'un pasteur wesleyen, premier président de l'Union, et des deux étudiants en médecine venus de Genève, Joseph Gibert et Jean-Louis Mercier? Ce dernier, chez qui on s'est réuni dès l'automne précédent, avait assidûment suivi, dès 1848, le groupe genevois de

la Fusterie. Il devait évoquer, une soixantaine d'années plus tard, la de jeunes qui se retrouvait chez Louis Johannot autour de la Bible et la prière, sous la bénédiction de Dieu¹⁶⁸.

L'opposition de certains, ennemis de toute organisation, n'empêche pas la marche en avant. Un Comité provisoire composé de ces amis que sont Henri Lullin, Henry Dunant, Maximilien Perrot, Louis Rosselet, se réunit les 15, 22, 29 septembre et 6 octobre 1852 pour forger les règlements sages et tempérés qui permettront à l'*Union chrétienne de Genève* de naître. Le 15 octobre, la *réunion du jeudi*, forte de dix-sept présents — plusieurs témoignent de leur intérêt — prend acte de ses propositions. Joseph Perrot, de passage, donne des détails sur l'*Union de Paris*. Le 20, les statuts sont discutés et le 27, au scrutin secret, le Comité est élu: 17 voix (sur 18) vont à Louis Rosselet, 16 à Perrot, 11 à Gustave Pictet, 9 à Ernest de Traz, 8 à Valette. Les deux derniers, qui refusent leur élection, sont remplacés le 5 novembre par Jean Billon et Louis Johannot. Quant à Henri Lullin, lui aussi, le procès-verbaliste du registre des séances a simplement précisé son score. Mais quand les fonctions sont réparties dans le Comité le 5 novembre, il revêt celles de vice-président, Perrot étant président, Pictet secrétaire, Henry Dunant secrétaire-correspondant, Johannot trésorier et Rosselet bibliothécaire. Le 9, en présence d'une vingtaine de membres, le Comité décide de l'impression des statuts qui viennent d'être adoptés à l'unanimité. Le local, rue des Chanoines 115, là même où est née la *Société évangélique*, est mis à disposition pour six mois, par Ch.P. Barde-Viollier, gratuitement. Il comprend une vaste salle de soixante-dix places et un bureau, au premier étage, sur la chaussée, et s'ouvre chaque jour de 5 à 10 heures pour l'accueil et la tenue de la réunion le jeudi à 8 heures et le dimanche à 2 heures pour des réunions d'édition. L'Association, indépendante de toute forme d'Eglise comme de toute organisation ecclésiastique, n'admet pour membres, selon l'article 7 de son règlement, «les jeunes gens qui reconnaissent les Saintes-Ecritures comme divinement inspirées et seule règle de foi; Jésus-Christ, Dieu-Sauveur, comme leur seule espérance; et qui sont désireux de travailler, avec le secours du Saint-Esprit, à l'avancement du règne de Dieu.» Cette confession de foi, brève, va à l'essentiel. On ne veut se lier qu'à l'éternelle Vérité. Les candidats à l'admission sont présentés un mois à l'avance par deux unionistes. Leur demande est écrite. Dunant, en 1852 et 1853, est le parrain d'une vingtaine d'entrants.

¹⁶⁸ Geisendorf, *op. cit.*, pp. 16 ss. *Déjà cent ans, 1855-1955*, publié par l'Union chrétienne de Genève, pp. 32 ss.

¹⁶⁹ UG, *Registre des procès-verbaux des séances de membres, 1852-1861*, pp. 3-12. Geisendorf, *op. cit.*, pp. 14 ss. C'est bien au 115 rue des Chanoines (rue Calvin 14) que commença la *Société évangélique*. Mais ce n'est pas là, comme l'affirme par erreur Dunant dans l'*Union de Paris* du 18 décembre, la maison où mourut Calvin. Il est mort de l'autre

PROMPTE

ET SINCERE ·



IOHANNES · CALVINVS ·

ANNO · ÆTATIS · 53 ·

· B ·

L'inspirateur de la Société évangélique, de l'Alliance évangélique, de l'Union chrétienne. BPU.

Le 30 novembre, lors de l'assemblée constitutive inaugurant officiellement le local, il approuve de sa signature les dix premières pages du registre des procès-verbaux. La caisse, d'abord tenue par lui — il y verse 250 francs le 1er novembre — est remise le 10 novembre au trésorier. Elle se monte alors à 1000 francs. On retrouve, parmi les donateurs, bien des responsables de la Société *évangélique*: Adrien Naville, Henri Tronchin... Les aînés suivent cette prise des jeunes avec un intérêt grandissant. Il arrive qu'un de leurs membres figure à telle séance. Ainsi celui de Charles Eynard, le 11 mars, sur la proposition envoyée à Paris au moment où son *Union chrétienne* se constitue. Beaucoup d'entre eux se sont affiliés à l'*Alliance évangélique*, née à Londres en 1844, en Suisse romande en 1847, à Genève en 1848, Henry Dunant assistant à la réunion du Comité, pour la première fois, le 28 janvier 1851, et devenant son secrétaire en remplacement de Jean-Louis Micheli dès le 29 juin 1852. Ils ne peuvent donc que saluer avec joie cette organisation parallèle, anglaise d'abord, fondée à Londres par George Williams en 1844 — mais qui devient internationale peu à peu et qu'on aura tendance, parfois, à considérer comme «Alliance évangélique des jeunes»¹⁷⁰.

L'assemblée du 30 novembre, pour l'heure, donne à l'*Union chrétienne de Genève* sa ferme assise. Le membre est responsable. Les conditions d'adhésion montrent le sérieux de son engagement. S'il a le droit de consulter au tout texte émanant de la Société, il se fait également un devoir, à son tour, d'assumer le soir, de 5 à 10 heures, la surveillance des salles et la réception.

Vingt-six fondateurs, Henry Dunant en tête, figurent sur les répertoires des membres de l'*Union*. Le *Registre des procès-verbaux*, lui, en dresse une liste de vingt-huit noms. Peu importe deux de plus ou de moins! Ce qui est intéressant, c'est que dans le *Registre du Secrétaire*, la profession de chacun figure¹⁷¹. On y recense ainsi cinq négociants, quatre artisans de la *Fabrique* (deux horlogers, un monteur de boîtes, un graveur), quatre rentiers, quatre étudiants (deux en théologie), deux commis, deux pâtisseries-confiseurs, deux enseignants (un instituteur, un professeur d'anglais), un artiste-peintre (mais il enseigne aussi), un photographe, un relieur. L'éventail des métiers est large. L'artisanat et le commerce dominant. L'aristocratie est honorablement représentée — avec Henri Lullin notamment. Il est vrai que les frontières exactes en sont délicates à tracer et varient avec les auteurs. Le cas de Dunant lui-même l'illustre. Bien que commis de banque chez Lullin et Sautter, il inscrit «rentier» à la fin de son nom. Ressemblerait-il à ce «grimpion» dont Töpffer se moque dans une de ses pièces de théâtre parce qu'il refuse le titre honorable d'horloger?

¹⁷⁰ Archives de l'Alliance évangélique de Genève (= AE), *Procès-verbaux des séances du Comité*. G. Godet: *L'Alliance évangélique*, Neuchâtel, 1893.

¹⁷¹ UG, registres cités et *Liste des membres depuis la fondation de la Société*. Les 26 membres fondateurs ne sont pas les 26 de la liste de la *Réunion du jeudi* de 1849 que nous avons mentionnée.

On sait le soin presque ridicule qu'il mettra à établir, à Heiden, ses origines patriciennes. De bon aloi d'ailleurs. Mais cette notation du répertoire des membres fondateurs suggérerait que ce trait de caractère n'est pas du vieillard seulement. Le brillant jeune homme des années cinquante le porte déjà¹⁷².

*

Dès son ouverture, le 115 rue des Chanoines attire. «Notre salle de lecture est très fréquentée; on y vient beaucoup et avec plaisir»¹⁷³. La bibliothèque compte huit cents volumes. On y lit assidûment des journaux religieux et scientifiques. Les jeunes affluent aux réunions. Plusieurs se tournent vers l'Evangile. N'ont-ils pas besoin de s'affirmer, de s'engager au service d'un Maître qui les comprenne, les aime, les conduise sur les chemins d'un idéal élevé? Une vie de don de soi les invite, utile, féconde, que n'interrompra pas la mort. Une vie une. Abondante. Alors ils répondent, ils marchent, ils sont des hommes nouveaux et Genève, en pleine croissance après la démolition de ses remparts, en pleine décadence morale aussi, semble se ressaisir au souffle de l'Esprit. Un patron donne à ses employés unionistes du temps pour travailler au développement de leur société. Et le trésorier de la *Société évangélique* Vieuxseux-Colladon, constatant que les rangs de ses fondateurs s'éclaircissent, admire la providentielle bonté de Dieu qui déjà, pour les remplacer, «fournit de belles et bonnes recrues»¹⁷⁴...

L'*Union chrétienne de Genève* a la jeunesse, le dynamisme, la vigueur, non de ses animateurs dévoués, mais de l'Evangile. C'est lui, en définitive, le moteur, l'énergie. Ou plutôt c'est celui dont il est rempli, l'Esprit de Jésus-Christ, le Consolateur, le Défenseur, l'Inspirateur. Un Henri Lullin, ami d'Amiel au temps de ses études, s'il est humble et modeste à la fois — ce qui est rare — en dépit de son ascendance illustre, des figures de proue qui hantent le passé de sa famille, c'est que la douceur de son Sauveur l'habite et qu'il ne cherche rien tant que la gloire de Dieu. Le *Soli Deo gloria* calvinien n'est pas un vain mot pour lui. Il le vit en accordant son attention au plus petit de ses frères, en répandant autour de lui ses bienfaits, sans bruit. Les étudiants en théologie de l'Oratoire ont toute sa sollicitude. Et quand sonne l'heure de la mort il ne veut pas sur sa tombe, à l'exemple du grand réformateur de Genève, ni son nom, ni même ses initiales. Tout au plus, si les siens le désirent, une parole de l'Ecriture...

¹⁷² R. Töpffer: *Théâtre*, Genève, 1981, «Les Grimpions», pp. 119-178. Cf. A.P. de Candolle: *Mémoires et souvenirs*, Genève et Paris, 1862, p. 399, et G. Mützenbergh: *Genève 1830 (...)*, op. cit., p. 69.

¹⁷³ YMCA, Lettre du 18 décembre 1852.

¹⁷⁴ BPII, *Société évangélique* 21, 6 mars 1855.

Vice-président du premier Comité, il apporte un témoignage vécu, ingrat. Quand le secrétaire Gustave Tophel l'invite à une fête de l'*Union*, en 1864, il répond avec joie qu'il viendra... Mais il ajoute: «Jésus-Christ est vivant. Vive la fête de tous ceux qui invoquent son nom, fête éternelle!»¹⁷⁵

Pour d'autres, c'est l'engagement délibéré, la perception soudaine d'une raison profonde de vivre, qui constitue la clef de leur destinée. Adolphe Théodore Necker prend-il conscience, retour d'Ecosse, encore incrédule, du don de lui-même pour le service des autres fondera en lui ce qui si cruellement lui fait défaut, la foi. De même Maximilien Perrot: critique à l'encontre de tous les activistes desséchants — dispersion dans les comités, les efforts de promotion, les collectes d'argent, la correspondance — il attache le grand prix à l'évangélisation personnelle autour de soi, démarche plus humble, plus teuse à l'orgueil humain, au moi. On a vu l'influence qu'exerça sur lui la simple invitation de Dunant¹⁷⁶.

Jean-Henry, avec plus de passion, même si ses vues personnelles brouillent parfois les cartes — Perrot se plaindra d'avoir à le modérer¹⁷⁷ — épouse totalement la cause des jeunes. Sa voix porte au delà des mers. Mais cette audace lointaine ne l'empêche pas d'être actif sur place. Plus que tout autre, il se soucie de l'*Union de Genève*. N'est-ce pas lui qui l'a appelée à l'existence, ce champ d'expériences modèles pour l'avenir? On voit dans sa correspondance avec quelle attention il en suit l'évolution. Quelque cent cinquante jeunes gens, écrit-il à Paris le 16 janvier 1853, viennent le soir ou le dimanche à la salle de lecture. Des conférences, le mardi, attirent un public parfois trop nombreux pour les dimensions du local. C'est le cas, par exemple, lors de l'exposé de William Turrettini sur la réformation actuelle de l'Irlande. D'autres orateurs, certains de grande classe, éveillent par ces séances consacrées à l'Oratoire, tant à la salle de la Rive droite qu'à celle de la Réformation, qu'il est l'architecte de l'Oratoire Louis Brocher les aura l'une et l'autre édifiées (1867), un très vibrant écho: le comte Agénor de Gasparin, le président de l'*Alliance évangélique* Adrien Naville, les professeurs Louis Gaussen et M. d'Aubigné, le pasteur national Charles Barde qui fait au rez-de-chaussée de sa maison, rue du Soleil-Levant, un haut lieu du Réveil. On verra alors, dans l'immense vaisseau du bâtiment de Rive, jusqu'à deux mille hommes s'asseoir. Mais à ce moment-là Dunant n'en sera plus...

Trente peu après la fondation, les membres, redevables de 12 francs de cotisations par an, sont cinquante en 1853, plus de cent cinquante en 1878, représentant des plus nobles familles y cotoie l'apprenti horloger, le Genevois

¹⁷⁵ *Assemblée générale de la Société évangélique (...)*, 25 et 26 mai 1864, Genève, 1864, pp. 11-12. UG, *Correspondance*. BPU, Ms. fr. 4191, Charles-Léonard Lullin: Lettres à Henri Lullin, 53 s., 59 s., 73 s.

¹⁷⁶ *Geisendorf*, op. cit., p. 25. YMCA, Lettre du 24 mars 1853.

l'étranger. Le marié n'est pas contraint, comme en France, de quitter la société. On en compte une douzaine en 1855. Le mondain lui-même s'y rencontre, mais on y trouve difficilement le gagne-petit, le manœuvre. Le pauvre est objet de visites charitables. Ses enfants, dans les quartiers misérables de la Coulouvrenière, des Pâquis, des Grottes, sont évangélisés dans des écoles du dimanche où les unionistes sont moniteurs. Puis l'Union cadette naîtra¹⁷⁸.

Tout est l'affaire des jeunes dans cette activité. Cela ne signifie pas qu'ils craignent de collaborer avec quelqu'un de plus âgé. Bien au contraire. Si l'on devient membre dès 17 ans, et s'il faut avoir 15 ans pour fréquenter la bibliothèque, certains adolescents en ayant troublé l'ordre, on peut, après 33 ans, devenir honoraire tout en restant actif. On s'intéresse aux malades de l'hôpital, on a une section de chant, un projet d'auberge chrétienne, une œuvre parmi les militaires. Déjà en 1850, Charles François, au nom de quelques soldats genevois, priait le comte de Saint-George, président de la *Société évangélique*, d'examiner avec lui quelle action pourrait être entreprise par l'armée. Les mobilisés, lui semblait-il, en se répandant dans les familles, pouvaient devenir, mieux encore que des colporteurs, de véritables évangélistes¹⁷⁹.

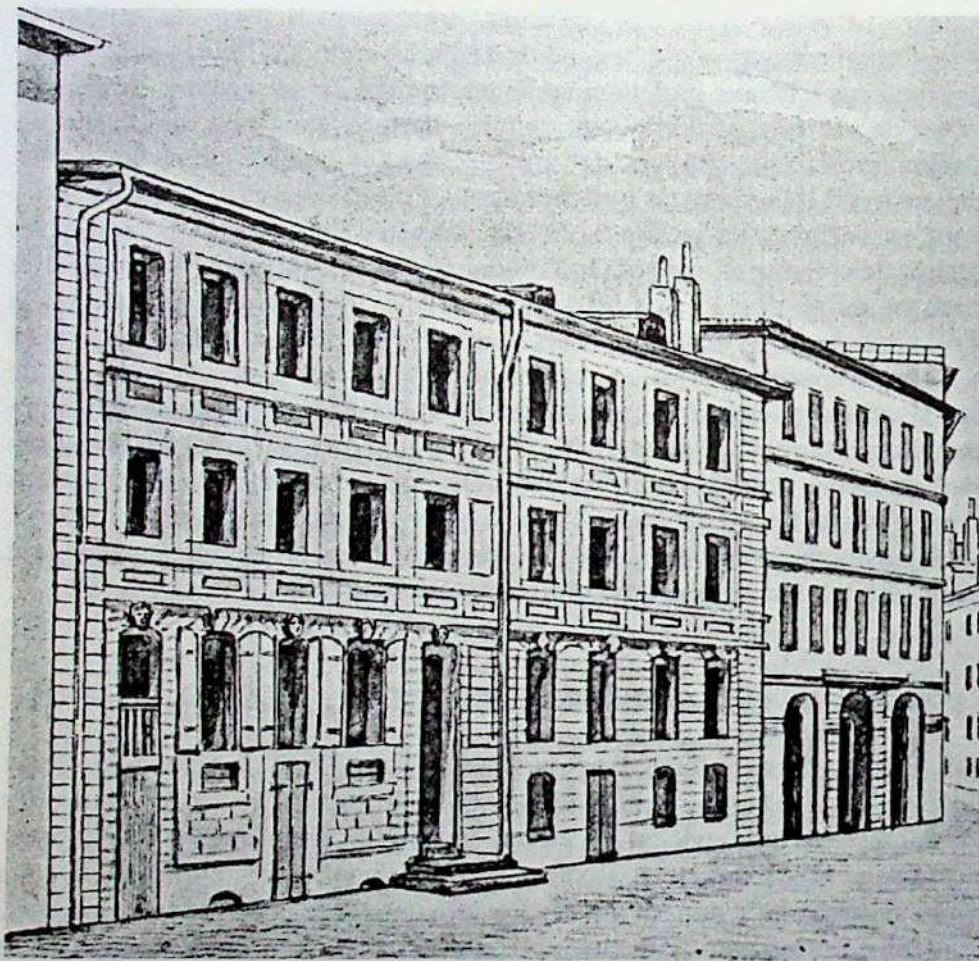
Des pages nouvelles aux Actes des Apôtres

Dès le début, dans le souci d'un christianisme équilibré, on réserve à l'aspect culturel sa place. Des soirées familiales, littéraires et musicales, ont lieu chez le vice-président, puis au local. Occasion d'attirer les sceptiques. «Tous les étudiants en théologie des deux Ecoles», écrit Dunant le 28 février 1853, sans cacher l'aversion qu'il nourrit pour la Faculté nationale, arienne et socinienne, «viennent à notre salle de lecture, presque tous à nos séances du mardi, un bon nombre à nos réunions d'édification». L'imagination semble au pouvoir. En tout cas le dévouement. Preuve en est la correspondance internationale ou les voyages de tel membre, à ses frais, pour fonder de nouvelles sections. L'exemplaire Laget fait école. Louis Johannot le suit. Et Jean-Paul Cook, le président de l'Union de Paris! D'autres encore...

Le périple que font, dans le Midi de la France, en juin 1853, Dunant et Perrot, laisse dans la région plus qu'un souvenir. Les deux hommes sont pleins de foi, pleins de feu. Ils réunissent de ville en ville, ouverts aux possibilités diverses, les jeunes déjà constitués en groupe ou prêts à le faire. A Lyon, ils assistent à la première rencontre régulière de l'Union. A Saint-Etienne, de 2 à 6 heures, au milieu d'une trentaine de participants, ils vivent dans une communion intense. Puis c'est Annonay, Marseille, Nîmes, moments de rafraî-

¹⁷⁸ YMCA, Lettre du 5 et circulaire du 28 février 1853, lettre du 22 juin 1855. **Maximilien Perrot**: *Notice historique (...)*, op. cit., pp. 50 ss.

¹⁷⁹ BPL, *Société évangélique* 16, No 7.



Rue des Chanoines 115 (rue Calvin 14), local de la Société évangélique en 1831, de l'Union chrétienne vingt ans plus tard. Dessin de P. Jamin. VG.

chissement spirituel, Montpellier, dans le cercle de la bonne société, Compagnies, où tous les membres quittent leurs travaux pour passer l'après-midi entière avec eux. A Codognan, le soir, peu après son arrivée chez le pasteur Dunant entend sonner les cloches: on lui dit qu'on a convoqué la paroisse nationale au temple, et on l'écoute parler du Réveil de 9 à 11 heures. Il comprend mieux ce qui lui arrive quand il sait que des réunions, dans cette Eglise, ont lieu tous les jours, sauf le samedi. Dans la Vaunage enfin, tout le monde lui demande quand le pasteur Gaussen, dont on a littéralement dévoré *Dan le Prophète* dans une douzaine de cabarets de la région, fera paraître son quatrième volume...

La soif spirituelle est grande. Au Vigan, sept communautés différentes se concentrent pour les écouter. Les Unions, sœurs cadettes de l'Alliance évan-

lique, démontrent le «Voyez comme ils s'aiment» des premiers chrétiens. N'écrivent-elles pas de nouvelles pages aux Actes des Apôtres? Un unioniste de quatorze ans apprend à lire à un forgeron qui en a quarante pour qu'il devienne colporteur biblique¹⁸⁰.

Tout cela fleure bon le réveil. Le 25 novembre 1854, de Paris, Henry Dunant écrit à son ami de Washington Chauncy Langdon, dont il se sent très proche, plus encore semble-t-il que des Européens: «Mon cœur brûle au-dedans de moi et je rends grâce à Dieu de tout ce que le Seigneur a fait depuis trois ans dans le Nouveau comme dans l'Ancien Monde pour la cause que vous et moi avons si fort à cœur, les «Associations chrétiennes de jeunes gens».

Il évoque son second voyage en Afrique du Nord. Le premier, ponctué de deux chutes en voiture, il en avait rendu compte à Edouard Monnier un an plus tôt, le 10 décembre 1853¹⁸¹. Il avait alors relevé ses contacts amicaux avec les Arabes, les Kabyles, et son vif intérêt pour la colonisation. Il avait aussi donné en passant quelques nouvelles de son colporteur au Tessin, «chrétien expérimenté et dévoué», mais en proie aux attaques d'une population fanatisée par le clergé romain.

Cette réflexion nuancée, il la prolongera pour Langdon, décrivant la Suisse italienne comme un pays de ténèbres où une population de 150000 âmes n'a pas une Bible, pas un chrétien... Et il ajoutera: «Avec quelques amis, nous y avons envoyé un excellent évangéliste qui, avec la bénédiction de Dieu, a déjà provoqué un réveil dans deux ou trois localités». Puis il passe à l'Algérie: «Là, précise-t-il, j'ai donné des Bibles arabes aux descendants d'Ismaël, lesquels les ont toujours reçues avec plaisir; j'ai logé dans les tentes du pauvre, toujours si hospitalier; comme aussi dans la demeure d'un prince (...) Là, j'ai retrouvé trait pour trait les mœurs qui nous sont dépeintes dans l'Ancien Testament (...) Là, j'ai mieux compris le langage symbolique des prophètes, j'ai affermi ma foi. Là j'ai visité, dans les possessions françaises, les pasteurs qui, actuellement au nombre de dix, sont tous évangéliques. J'ai visité les chrétiens dispersés et, à mon retour à Genève, avec quelques amis, nous voulons travailler à l'évangélisation des sectateurs de Mahomet, par une petite société missionnaire formée dans ce but.»

Remarquable, non? Comme il l'a réalisé pour le Tessin après sa tournée dans les Alpes, il veut le faire pour les musulmans d'Algérie. Il a ce besoin de mettre en œuvre tout de suite ce qu'il a ressenti comme nécessaire. Un aiguillon intérieur empêche une telle impulsion de rester simple velléité. C'est là ce qui fait sa force. Rien, sans doute, qui justifie la moindre vanité. Le don a été reçu avec la vie, la faculté cultivée par l'éducation.

¹⁸⁰ YMCA, Lettre de Henry Dunant, 20 juin 1853 (au secrétaire de l'Union de Paris).

¹⁸¹ *Ibid.*, Lettres à Edouard Monnier. Dunant est accidenté dans une diligence où se trouvent douze personnes, puis dans un tilbury qu'il conduit lui-même, et dont il est projeté à quatre mètres de haut. Mais il retombe sur ses jambes.

Il parle de la France, où les Unions se multiplient «d'une manière remarquable». Le voyage qu'il y fit avec Perrot, voici dix-huit mois, y a contribué. S'en est rendu compte quand il y est retourné, seul cette fois, et qu'il a vu là où se réunissaient alors trois, quatre ou six jeunes gens, il en a vu vingt, quarante. Certes, chaque groupe n'a pas forcément beaucoup de membres. Mais «mieux vaut dix jeunes gens chrétiens décidés que cent indifférents convertis».

Des lettres, lors de son passage dans le Midi, en route vers l'Algérie, annoncent de ses nouvelles à l'*Union de Genève*: «Il est passé ici le 3 courant, le 5 mai 1854 de Saint-Hippolyte, est parti le 4 au matin pour Le Vigan, s'embarquer à Marseille le 7 ou le 8». Le 10, de Saint-Jean, E. Escaud déclare: «Vous ne sauriez croire avec quel bonheur nous avons revu dans nos Cévennes (...) Il est arrivé au Vigan par une pluie d'or, cependant, il a pu faire quelques visites de jour et, le soir, il a réuni une cinquantaine de jeunes gens (...) Nous avons été puissamment encouragés par les détails qu'il nous a donnés concernant les Unions chrétiennes de jeunesses avec lesquelles vous êtes en correspondance (...)» Ils auraient voulu qu'il y ait plus longtemps.

En Hollande, continue-t-il dans son message à Langdon, il a été au milieu d'une assemblée de trois cents personnes au troisième anniversaire de l'Union d'Amsterdam. Quinze associations se sont constituées dans la province de Frise de paysans, à Haarlem et à Rotterdam de marchands, à Leiden de diables, et on veut y inviter le prince d'Orange. La Belgique, où les Unions sont souvent d'anciens prêtres, en a de vivantes à Bruxelles, à Gand, à Liège. L'Allemagne en compte plus de cent, la Suisse une cinquantaine, l'Italie une douzaine et à Turin, où de simples ouvriers, catholiques convertis, ont fait des pauvres et les malades, leur pénible journée finie, le pasteur protestant déclare, ancien inquisiteur à Rome, que ce témoignage amène des milliers d'âmes à la vérité. Aussi comprend-on que Dunant, secrétaire du Comité de l'*Alliance évangélique* de Genève, se sente face à l'ampleur de ce mouvement saisi d'un tressaillement d'espérance et trouve le courage, devant l'Amérique, de soulever le problème de l'esclavage, «état de choses qui est l'horreur des chrétiens de l'Europe». La jeunesse des Etats-Unis, s'agit-il, ne fera-t-elle rien? Il a peine à le croire. Car, dit-il encore: «Je me confie avec mon honorable ami M. le professeur Merle d'Aubigné: les Unions chrétiennes sont l'espoir de la chrétienté».

182 Il en parle avec quelques détails dans sa lettre à l'Union de Genève du 22 novembre 1853. «Le Comité (...) repose presque entièrement sur MM. Ed. de Faye, Brédan et Kirkpatrick, qui ont reçu une brillante éducation, de beaucoup de moyens, et qui ont une grande expérience de la vie sociale et politique».

N ^o	Nom	Prenom	Nais ^{se}	Profession	Demande	Entrée
1	Dunant	Henri	1823	rentier	Membre fondateur	
2	Cramer	Chiodore	1832	negociant	Membre fondateur	
3	Perrot	Edolphe	1833	etudiant chimiste	Membre fondateur	
4	Brun	Louis	* 1833	patissier	Membre fondateur	
5	Paintard	Moïse	1824	commis	Membre fondateur	
6	* Billon	Jean		horloger	Membre fondateur	
7	Rheinwald	Philippe	* 1833	instituteur	Membre fondateur	
8	Rosset	Louis	* 1832	peintre	Membre fondateur	
9	Eophel	Jules	1835	negociant	Membre fondateur	
10	Perrot	Maximilien	1830		Membre fondateur	
11	Filliol	Gaspard	1830	negociant	Membre fondateur	

Liste des premiers membres. Archives de l'Union de Genève = UG. Registre du Secrétaire.

Un œcuménisme évangélique

Ce besoin d'action des jeunes, de communication, de communion s'exprime dans la correspondance internationale. Par elle, même si jamais on ne s'est rencontré, les séparations sont vaincues, les distances abolies. N'a-t-on pas conscience de vivre dans le même combat, d'être en butte aux mêmes obstacles? Henry Babut, le 6 avril 1852, de Paris, le constate comme le faisait dix jours plus tôt, le 25 mars, Joseph Elard, de Berne, dans une lettre adressée à...

vons vos lettres comme les chrétiens d'autrefois recevaient les épîtres de Paul et des autres apôtres (...)»¹⁸³

Henry Dunant, qui n'a pas honte d'écrire à son Union de Genève «N'oubliez pas de prier pour moi!», expose à Langdon, le 22 janvier 1855, qu'il a voulu: «Votre constance à mon égard m'a profondément touché, votre zèle (...) m'a forcé de vous aimer d'une grande affection en Jésus-Christ quoique inconnu de visage. En effet (et je le dis à la gloire de Dieu et avec un sentiment d'actions de grâces en voyant combien le Seigneur a réalisé mes désirs), il y a environ six ans que j'ai rêvé ces Unions chrétiennes et cette correspondance fraternelle, ces rapports, relations, qui s'établissent aujourd'hui de tous côtés; il y a quatre ans que j'ai commencé seul la correspondance œcuménique et que les premiers temps j'ai été seul également à en porter le poids. Depuis lors les choses ont bien changé et je suis heureux de me mettre maintenant à l'arrière plan, voyant que le feu sacré a gagné mes amis de Genève et que partout sur le continent, où il y a des chrétiens évangéliques et de jeunes gens, cette œuvre a pris naissance».

Un mois plus tôt, le 15 décembre 1854, il assurait déjà son correspondant de son amitié et se déclarait le mieux renseigné «sur le grand réveil qui s'est opéré sur le continent européen depuis trois ou quatre ans parmi les jeunes gens (...)» Et il ajoutait, insistant sur la création de petits groupes chez des particuliers, favorables à plus d'abandon, de cordialité entre les membres: «Je voudrais que partout nos Unions chrétiennes puissent réunir des jeunes gens évangéliques de toutes les classes de la société et appartenant à toutes les différentes Eglises d'un pays, qu'ils soient rentiers, avocats, médecins, négociants, marchands, étudiants, commis, théologiens, fermiers ou agriculteurs ou horlogers. Je voudrais que partout (...) on sentît le besoin de fraterniser chrétiennement avec toutes les associations semblables de la chrétienté protestante (...)»¹⁸⁴.

L'œcuménisme de Dunant, on le voit, n'embrasse que les communautés nées dans le sillage de la bienheureuse Réformation. C'est, assez exactement, celui de l'*Alliance évangélique*, dont il est le secrétaire genevois du 29 juin 1855 au 29 février 1860, suppléé toutefois dès le 19 novembre 1856, car très souvent absent, par Théodore Necker¹⁸⁵. Pas question pour lui, à cette heure de sa carrière, d'une quelconque communion avec Rome. Ce n'est que beaucoup plus tard, sous l'effet conjugué de son malheur, et de jugements malveillants

¹⁸³ YMCA, *Recueil de lettres (...)*, 1851-1852, N° 23, 18.

¹⁸⁴ *Ibid.*, *Copies de lettres d'Henry Dunant*. La liste des métiers ici transcrite rejoint celle des membres de l'Union de Genève des trente années qui suivent sa fondation. On y trouve bien côté des artisans de la Fabrique, quelques mécaniciens, serruriers, cordonniers, jardiniers, tailleurs. On y mentionne aussi un corroyeur, un menuisier, un charpentier, un valet de chambre. Le manœuvre, l'ouvrier d'usine ou du bâtiment y est absent: UG, *Registre des membres*.

¹⁸⁵ AE, *op. cit.*, Henry Dunant, dont le nom apparaît dès le 28 janvier 1851, est noté membre

portés sur lui (dus à la jalousie sans doute, peut-être aussi à une interprétation de certaines de ses attitudes qu'on pouvait estimer, de loin, ambiguës, et par conséquent condamnables), qu'il en viendra, tout en insistant avec excès sur le côté «samaritain» des *Unions chrétiennes*, à rejeter, du moins en apparence, la spiritualité profondément évangélique qui avait été la sienne. Faisant savoir par ailleurs au pape, par l'intermédiaire de Mgr Egger, évêque de Saint-Gall, que son œuvre avait été inspirée «par le sentiment le plus vraiment catholique qui existe dans le monde, la pure charité». Rejoignant ici, en jouant quelque peu sur le mot catholique, une forme de protestantisme familière aux Gaussen et Merle d'Aubigné ne reconnaissant universel, donc catholique, qu'un christianisme fondé sur la Parole de Dieu. Mais se réjouissant aussi de recevoir — aux antipodes cette fois des maîtres à penser de sa jeunesse — la photographie dédicacée de Léon XIII. Tout en s'exclamant, dans la perspective du combat singulier qu'il mène pour sa réhabilitation: «(...) du coup toute la catholicité est de mon côté. C'est un fameux échec et mat à Mr Moynier (...)»¹⁸⁶.

En fait, le Dunant des années cinquante, dans la dynamique du Réveil, est étranger à une pareille dialectique. Même si quelque prétentieuse vanité, ici et là, inconsciemment montre le bout de l'oreille. L'Évangile de la grâce l'a saisi. Il croit à sa mission. Il a confiance en Dieu. Il prêche le salut en Christ. Et puisque la *Société évangélique* est son école, il se veut comme elle strict dans

¹⁸⁶ Archives de l'ONU, Genève, collection Suttner-Fried, Aa 4 et Aa 7, lettres des 19 mars et 25 mai 1896 à la baronne Bertha von Suttner. La rupture, entre le Dunant que nous suivons pas à pas dans son apostolat évangélique et le vieillard de Heiden qui juge impitoyablement un de ses plus chers amis du temps de l'*Union chrétienne*, Maximilien Perrot, est profonde. J.J. Bourcart lui a «révélé» l'inimitié de l'ancien président du groupe de Genève. Or, le dénonciateur est en passe d'abandonner le christianisme. Il n'a donc guère de sympathie pour ceux qu'on appelle encore les «mômiers». Quant à Dunant, qui quitte Genève pour n'y plus revenir, en 1867, définitivement éloigné de tous ceux qu'il avait cotoyés à l'*Alliance évangélique* et à l'*Union chrétienne*, il a bien pu paraître à leurs yeux dans une lumière équivoque. Voilà qui expliquerait de leur part quelque réserve. Il avait donné en 1864 une conférence sur la Convention de Genève au Cercle catholique du Luxembourg. La même année, l'ancien conseiller d'Etat Montfalcon, catholique de Carouge, l'avait invité à dîner en compagnie de quatre évêques suisses. Son oncle Daniel Colladon l'avait blâmé d'avoir accepté. S'afficher ainsi avec le clergé, à l'époque, fleurait quelque peu la conversion. Les Parisiens l'accuseront de s'être fait catholique pour plaire à l'impératrice. Il avait certainement quelque chose d'opportuniste, de courtisan. Mais on peut comprendre qu'il ait cherché la faveur des catholiques. «Il faut bien se garder, écrit-il le 3 avril 1893 à Sarah Bourcart, de mêler les questions religieuses dans une œuvre d'humanité internationale universelle. Sur ce terrain, on n'a plus le droit d'être protestant ou catholique, juif ou musulman, français ou prussien, anglais, russe ou chinois. C'est le drapeau de l'humanité seul qui doit régner.» (Archives Franger, Paris). Se fait-il tout à tous quand il dit à Mgr Dupanloup, à propos de l'*Alliance universelle de l'Ordre et de la Civilisation*, qu'il n'est pas d'œuvre plus éminemment catholique (Bibl. nat., Paris. Nouv. acquisitions corresp. Mgr D., vol. 12, N° 24683, fol. 197)? Peut-être. Et quand il relève que sa famille, lors de la Réforme, a été une des dernières à abandonner le catholicisme, et qu'il y eut au Moyen Age des prélats Du Nant? «Jamais je n'aurais cru moi-même, fait-il remarquer à R. Müller le 8 mars 1894, qu'un jour viendrait où je tiendrais tant à être en supposition de parenté avec les prêtres de Rome» (BPU, Ms. fr. 5201, fol. 238-41; Ms. 2111, fol. 109; lettre de J.J. Bourcart du 1er déc. 1895. Ligue des sociétés de la Croix-Rouge: Lettre à Mgr Egger du 4 avril 1896 (Extrait de l'*Osservatore romano* du 29 avril 1959, p. 5). BPU, Ms. fr. 5202, fol. 52; lettre à R. Müller du 28 mai 1896).

la doctrine et large dans les conceptions ecclésiastiques. «Nous croyons» il dans sa dernière circulaire, la sixième — 10 mars 1855 — «que nos sont appelées à populariser de plus en plus ce grand principe que des de diverses dénominations peuvent et doivent, dans la charité, s'unir, crier et travailler en commun, avec amour et ensemble, à la gloire de tout en conservant chacun leur liberté et même leur droit de défense besoin, mais avec support et charité, leurs vues personnelles et leurs tions religieuses particulières»¹⁸⁷.

Est-ce à dire que cet «œcuménisme»-là puisse englober le monolithe dans son unité? Les formules du texte qu'on vient de lire restent générales. Et l'on verra un participant à la réunion publique de l'*Alliance évangélique* le 25 juin 1852, la première pendant laquelle Henry Dunant remplit les fonctions de secrétaire — elle se tient à la rue du Soleil-Levant — demander que qu'on a en vue se fasse entre communautés, non entre individus seuls et qu'on n'en exclue ni l'Eglise d'Orient, ni l'Eglise romaine¹⁸⁸.

Cette direction ne sera pas suivie. Deux mois auparavant d'ailleurs, en avril, le dévoué secrétaire-correspondant de Genève approuvait un appel de la Société protestante des jeunes gens d'Edimbourg à prier pour la charité et la papauté. Et on a vu ce qu'il avait mis sur pied pour évangéliser le très catholique Tessin...

La marche vers l'Alliance universelle

Les lettres ne sont pas tout. On aspire à se voir. Des rencontres régionales s'organisent. On en tient une à La Tourne, du côté de Neuchâtel, à la mi-août 1853. Le 4 août, à la hâte, Dunant, à son ami de Nîmes qui parcourt la région gogne et dont depuis si longtemps il espère la visite, écrit qu'il l'attend à Monnaie et qu'ils iront ensemble à la réunion de la Tour de Gourze entre le Jura, le Judois, Neuchâtelois et Genevois. L'aubergiste de Saint-Genis, prévenu par le père de Gibert, un des fondateurs de l'Union de Paris, l'amènera à Genève.

Dès le samedi 6, Laget, dans son *Journal*, fait écho à cette invitation. Il est trouvé le matin à Bourg-en-Bresse, est arrivé à 9 heures du soir en diligence, rompu par ce long voyage, et Dunant, en le recevant, lui a dit qu'il le supplie sans retard partir pour Lausanne par le même moyen. A 10 heures, la diligence s'ébranle dans la nuit. Ernest de Traz y monte à Rolle. A 5 heures du

¹⁸⁷ *Circulaire imprimée* (provenant de l'Union de Paris), 8 p., p. 2. Cf. UG, *Procès-verbaux des séances*, cahier 1, pp. 29 ss., 25 novembre 1853. L'Union de Genève passe pour dissidente. Elle est, dit-on, dirigée par l'Oratoire. Le fait qu'un seul des membres de son Comité fasse partie de l'Eglise libre ne change rien à ce jugement. On insinue que les autres, s'ils ne figurent pas dans les registres, se voient dans ses assemblées.

Genève le 30 9^{bre} 1852

Monsieur

Désirant faire partie de
la société d'Union entre jeunes
gens, je viens Monsieur conformé-
ment à vos statuts. vous en faire
la demande par ces lignes.

Recevez Monsieur mes
salutations cordiales.

H. Geisendorf

Présenté par

H. Dumant

L. Johannet

ils sont dans la capitale vaudoise où les unionistes, une cinquantaine, accueillent dans leur local. Avec joie, ils aperçoivent dans l'assemblée M. milien Perrot et Henri Lullin. A 9 heures, de la Tour de Gourze, ils voient déployer le merveilleux panorama du lac et des montagnes et leurs actions de grâce s'élèvent dans un culte d'adoration. Puis l'après-midi, dans un échange fraternel, l'idée d'une Union générale est retenue. Le 10 août, à Genève, devant une soixantaine de membres, Laget parle des groupes de Nîmes, de Paris, et de tous ceux qu'il a visités. Le mouvement est en marche. Une mission nouvelle lui est donnée. Ni la force, ni l'enthousiasme ne lui manquent. Mais comment, tout en les canalisant, entretenir et fortifier ses élans? Le débat s'est élevé les mois précédents sur ce sujet. Les opinions se sont heurtées...

Paris penche pour la centralisation. Son Union considérera toute réunion de jeunes gens offrant quelque garantie spirituelle comme ne faisant avec elle qu'un seul et même corps¹⁸⁹. Château d'Oex, pour sa part, a une conception plus souple de l'organisation. Son porte-parole, Charles Morel fils, songe d'abord au membre individuel d'abord. Il entend l'unir à ses frères en la foi, surtout s'il est isolé, en lui fournissant la possibilité, sur proposition de deux chrétiens, de faire partie d'une Union générale, sorte d'Alliance évangélique des jeunes. Il pense que seuls les groupes nombreux auront un comité. Quant au lien entre tous, des circulaires, ainsi qu'un périodique, contribueront à les affermir.

Que pense Genève? Peut-être l'attitude des Parisiens n'est-elle pas aussi dominatrice qu'il y paraît. Laget, dans une lettre datée de Bourges, le 18 janvier 1853, après un passage à Paris, relève que ce sont les amis de Strasbourg dont Edouard Monnier sans aucun doute, qui ont demandé d'entrer dans l'Union de la capitale. Le problème des rapports entre les diverses sociétés a ainsi été posé. Quelques-uns, dans la discussion qui a suivi, ont pensé à des articles de ralliement: confession de foi sommaire (Jésus-Christ Sauveur et Dieu), définition du but (travailler au salut de la jeunesse «sans distinction d'Eglise»), indication des moyens (réunions et correspondance entre les sociétés): «tout membre isolé devra se rattacher à l'une d'elles».

Dunant, s'adressant à ceux de Paris le 16 janvier, sans avoir connaissance de ce règlement, esquisse, face au nombre croissant des réunions sœurs, «un projet qui a besoin d'être mûri avec esprit de prière». Il songe en effet à une sorte de synode annuel où se rencontreraient les délégués de différents pays. Mais il y voit plusieurs écueils. Aussi convient-il encore de propager l'œuvre par des voyages et de promouvoir la neutralité ecclésiastique en même temps qu'une pensée «nettement évangélique et orthodoxe».

¹⁸⁹ YMCA, Lettre de Frédéric Monnier à son frère Edouard du 25 décembre 1852.

Sa réponse à Laget, le 5 février, précise son point de vue. L'idée d'une union des sociétés lui paraît bonne, mais prématurée. A ses yeux, il faut d'abord se mieux connaître, se donner deux ou trois ans pour qu'un plus grand nombre d'associations soient constituées, et surtout ne pas laisser de côté les amis plus expérimentés d'Angleterre, d'Ecosse, de Hollande, des Etats-Unis. De plus, peut-on rédiger une confession de foi «pour la donner aux autres»? «Qu'elle se fasse dans cette première petite réunion œcuménique où les différentes sociétés chrétiennes, évangéliques, orthodoxes, auront envoyé des députés». L'union des enfants de Dieu, il la veut depuis longtemps; il l'a prouvé; il y travaille. Il est secrétaire de la Commission nommée à Florence, par la délégation venue réclamer la libération des Madias emprisonnés pour leur foi, dans le dessein d'une alliance «de toutes les Eglises fidèles du monde pour résister spirituellement au papisme, à l'incrédulité...»

Et il ajoute, en s'avancant peut-être un peu: «Nos amis Perrot et Lullin pensent comme moi.»

Deux lettres de Frédéric Monnier montrent que d'une certaine manière Paris rejoint d'un côté Dunant, de l'autre Château d'Oex¹⁹¹. Le frère d'Edouard reconnaît sa hâte trop humaine, son souci de l'Union chrétienne plus que du Seigneur. Il pense bien qu'une alliance générale, si elle se fait, doit être universelle, mais que pour l'heure un règlement commun à tous les groupes leur permettrait de travailler sur des bases plus justes. Il a le souci du membre isolé. Un des leurs a quitté Paris. Devait-on le considérer comme démissionnaire? La lettre des statuts répond oui. L'idée qui les anime non. La demande de Strasbourg est tombée au cœur de ce débat, au moment précis où arrivait Laget. Opposé d'abord, ce dernier s'est rallié. On a évoqué les disséminés au milieu d'une population catholique. On a voulu leur venir en aide. Pas question d'une domination de Paris! «S'il devait y avoir un centre, ce serait Genève (...)»

Le 12 mars, le président de l'Union de Paris Jean-Paul Cook, chargé jusqu'alors de la correspondance anglaise, s'adresse pour la première fois à ses amis genevois. Il entend dissiper tout malentendu. La centralisation, que Dunant dresse comme un épouvantail, ne doit faire peur à personne. Même si, traditionnelle en France, elle y exprime le sentiment national. Le règlement proposé n'en souffle mot. Les sections garderont chacune leurs statuts. Elles resteront autonomes. Simplement, elles se verront unies à d'autres. Librement. Fraternellement. Inféodées au seul Seigneur. Plusieurs l'ont déjà compris.

Sans doute ne s'agit-il pas de s'unir à n'importe qui. Ne peuvent entrer en ligne de compte que les convertis, ceux qui sont remplis du Saint-Esprit. Ce n'est pas une question de nationalité. C'est une affaire de foi, de communion

¹⁹¹ *Ibid.*, *Lettres de France*, N° 5, 6 (8 février et 1er mars 1853).

avec Dieu. Dans l'Union de Paris, il y a autant d'étrangers que de Français. Ils ont fait aimer la Suisse dans la capitale. Ils feront apprécier la France chez eux. Les distinctions entre pays doivent s'effacer. Ce sera le signe d'une fraternité véritable. Plus difficile à Paris à cause des longues distances, de la dispersion des membres. Mais non moins réelle.

Si donc Cook préfère la centralisation française au fédéralisme helvétique, il n'est pas dans son propos d'imposer quoi que ce soit. Entre les deux systèmes le mariage est possible. Il se pourrait même qu'il fût heureux. L'exemple de l'*Alliance évangélique* en fait foi. Que donc on unisse les jeunes des pays francophones comme elle le fait pour les aînés! Mais il ne faudrait pas que Genève s'en prît à Paris par la seule crainte de se voir supplantée dans son rôle directeur.

Le Comité genevois, dans sa séance du 18 mars, examine les lettres reçues. Il n'approuve pas l'idée d'une union générale de langue française. Le christianisme risquerait d'en être plus apparent que réel. L'utilité d'organisation aurait le pas sur l'unité d'esprit. Quant aux sections, elles se reposeraient sur l'autorité centrale¹⁹².

C'est bien ainsi, *grosso modo*, que Maximilien Perrot ressent le problème. A ses yeux le projet est «inexécutable sans centralisation». Or, les Unions ont de bonnes que soient leurs relations, n'en ont pas d'assez fortes pour s'intégrer les unes aux autres. Un tel processus nuirait à leur vie propre¹⁹³.

Les rêves de Paris peu à peu s'estompent. Des chefs de file, on l'a vu, prennent sur eux de voyager, d'encourager, d'évangéliser. Des communautés naissent, d'autres s'affermissent. Le besoin de contacts et d'unité croît. On cherche à se connaître. On se rencontre. On veut des liens plus forts, plus réguliers, plus institutionnalisés. Alors d'autres propositions montent. De petites unions prennent la parole. Château d'Oex l'avait fait. Le 24 juillet 1853, c'est Carey par la plume de T.C. Carey, étudiant en droit, qui s'adresse à J.-P. Cook. Il vient de découvrir l'existence de tous ces petits groupes qui comme le sien cultivent la Parole de Dieu et l'amitié et il se demande, en juriste, s'ils entretiennent entre eux d'autres liens que d'amour, ceux par exemple d'un faisceau bien organisé de provinces et de pays autour d'un centre mondial qui pourrait être Genève. Et déjà il voit un journal apportant à tous, deux fois par mois, des nouvelles de toute la terre...

L'intuition est prophétique. «Chers amis, écrit-il, est-ce que l'Exposition universelle de Paris ne serait pas une belle occasion pour convoquer des délégués des différentes Unions de l'Europe?»¹⁹⁴. L'*Alliance évangélique* continue à tenir en même temps ses assises.

¹⁹² UG, *Procès-verbaux des séances*, Cahier 1, pp. 18 ss.

¹⁹³ YMCA, *Lettres d'Henry Dunant*, 24 mars 1853.

¹⁹⁴ *Déjà cent ans! 1855-1955*, p. 57.

L'idée chère à Dunant d'une confédération de toutes les associations de jeunes gens peu à peu fait son chemin. Elle entre dans sa vision d'un vaste mouvement d'œcuménisme protestant. Le 21 novembre 1854, de passage à Paris, il assiste au comité, puis à la réunion de l'*Union chrétienne*¹⁹⁵. Un congrès général pour le mois de juillet est décidé. On le reportera par la suite aux 20, 21, 22 et 24 août 1855. On y viendra du continent et d'au delà des mers. Il en sera. Avec quatre-vingt-dix-huit autres délégués de partout. Honoré par acclamations de l'assemblée aux côtés des Williams, Laget, Perrot, Cook... en tant qu'initiateur et promoteur particulièrement dévoué. Mais déjà en retrait puisqu'on touche au but et fonde, conformément à son vœu profond, l'*Alliance universelle*:

«Nous, délégués d'Unions chrétiennes de jeunes gens d'Europe et d'Amérique, rassemblés en conférence à Paris le 22 août 1855.

Pénétrés du sentiment que nos associations travaillent toutes à la même œuvre dans un même esprit évangélique, et du devoir de manifester cette unité, tout en conservant dans l'organisation et dans les moyens d'action une complète indépendance:

Proposons à nos sociétés respectives de s'associer en Confédération sur ce principe fondamental et désormais obligatoire pour toute Union admise dans l'*Alliance*:

Les Unions chrétiennes ont pour but de réunir dans une même association les jeunes gens qui, regardant Jésus-Christ comme leur Sauveur et leur Dieu selon les Saintes Ecritures, veulent être ses disciples dans leur foi et dans leur vie, et travailler ensemble à étendre parmi les jeunes gens le règne de leur Maître.»¹⁹⁶

Lors de la septième et dernière séance du congrès, une proposition fortement appuyée par Genève suggère d'ajouter au texte, à propos de la Bible, l'expression «divinement inspirée». On s'y oppose en disant qu'il ne faut pas demander plus que Dieu lui-même ne demande, et que s'il suffit de croire en Jésus-Christ pour entrer au ciel, cela doit également suffire pour entrer à l'Union. On en reste donc au libellé choisi¹⁹⁷.

Telle quelle, cette déclaration, qu'on dénommera par la suite *Base de Paris*, offre aux évangéliques de solides garanties doctrinales. L'Union de Genève, en la ratifiant le 14 septembre, comme doivent le faire aussi les 338 sections existantes, le laisse clairement entendre. Elle se félicite de l'indépendance qu'elle assure à chaque groupe. Le spectre de la centralisation s'évanouit¹⁹⁸.

Il le fait même plus totalement qu'on ne pouvait l'imaginer. On n'a en effet nommé ni comité central, ni secrétaire international, fonction qu'assumera

¹⁹⁵ YMCA, *Lettres de France, 1853-1854*, 22 novembre 1854 (d'Henry Dunant).

¹⁹⁶ *Déjà cent ans!* p. 72 ss.

¹⁹⁷ *Conférence générale de Paris*, août 1855, Paris, 1855, 138 p., pp. 21 ss.

¹⁹⁸ UG, *Procès-verbaux*, op. cit. (il n'y a plus de pagination).

dorénavant, de manière non officielle et sans en avoir le titre, l'animateur dévoué de l'Union de Londres W.E. Shipton. Comme l'a fait en somme Her Dunant jusqu'à ce jour, avec son propre style, avec ses impatiences prophétiques capables de temporiser pour que le but plus sûrement soit atteint, avec son rêve universel d'humanité nouvelle dans l'attente du Royaume de Dieu.



VIII

LES PRÉLIMINAIRES D'UN GRAND TOURNANT

A l'heure de la formation de l'*Alliance universelle*, le futur fondateur de la Croix-Rouge a d'autres soucis. Se retire-t-il sur la pointe des pieds? Le 10 décembre 1853, dans une lettre à Edouard Monnier où il affirmait son intérêt très vif pour la colonisation en Algérie, il concluait déjà: «Adieu, cher Ami, priez pour moi; il me sera bien doux, dans quelques années, de faire quelque nouvelle course avec vous» — il se remémore, évoquant le colportage biblique dans le Tessin, leur rencontre providentielle dans les Alpes — «puis, plus tard encore, de vous recevoir chez *moi*, pendant un long séjour que vous feriez à Genève, tout cela s'il plaît à Dieu, car le chez moi n'est pas encore là, et pour le moment je suis jusqu'au cou dans les entreprises, les affaires en Algérie.»

Y a-t-il, dans cette constatation finale, quelque secrète lassitude, voire un peu de désillusion? Le jeune homme a vingt-cinq ans. Il pourrait songer au mariage. Même si dans son milieu celui-ci est plutôt tardif. Par ailleurs, il vient d'inaugurer son activité outre-mer. Le chemin de sa carrière, s'il choisit la voie coloniale, risque d'être long...

Trois ans plus tard, le 20 janvier 1857, de Naples, mais venant de Palerme et en route pour Malte, Tunis et Tripoli, il envoie à son ami Chauncy Langdon un mot qui ne fait état que de ses déplacements, ne mentionne Dieu que par les initiales DV (= Dieu voulant), formule pieuse qui chez beaucoup n'est plus qu'une habitude, et ne fait allusion ni à un projet commun d'action, ni aux impératifs spirituels de la prière. Manifestement, même s'il est pressé, ce n'est plus l'apôtre qui parle. L'engagement semble ailleurs. Le ton a changé. Le «Bien cher et très affectionné Frère en Notre Seigneur Jésus-Christ» du 25 novembre 1854 est devenu un laconique «Bien cher Ami». Un vent froid, ou desséchant, a soufflé. Alors que jadis son cœur brûlait pour le réveil, comme

il l'écrivait dans la même lettre, aujourd'hui il ne peut qu'espérer une rencontre en Italie avec son correspondant. Besoin de causer avec un frère? Mais d'un groupe où se ressourcer semaine après semaine? Le chrétien ne vit seul avec son Dieu. Il lui faut la communion d'hommes qu'un même amour a subjugués.

Sans doute la hâte, le surcroît de travail, ou quelque autre raison, peuvent-ils expliquer ce changement d'atmosphère. Il est pourtant des signes qui trompent pas. Si menus soient-ils. On peut donc penser qu'à ce moment tournant pour Dunant s'amorce. Le langage du croyant s'infléchit vers des formules plus neutres. Le cœur parle moins haut. La foi recule d'un cran. Les intérêts prennent le devant de la scène¹⁹⁹.

Un témoignage un peu plus tardif paraît le confirmer. Le 21 mai 1864, le comte Alexandre H. de Saint-George, longtemps président de la *Société géologique*, regrette qu'il n'ait pas exprimé plus clairement, dans le *Souvenir de Solférino*, le sentiment chrétien qui était en lui. «Vous avez pensé», lui écrit-il en cherchant à le comprendre, «que partout où battait un cœur d'homme il y avait aussi une corde de sympathie que vous pourriez faire vibrer». Il demeure convaincu, pour sa part, qu'en insistant sur les soins que réclamaient les âmes il n'aurait pas nui à son dessein²⁰⁰.

A cet envoi fraternel, l'initiateur de la Croix-Rouge avait déjà répondu le 31 janvier, dans une lettre au Dr Basting, il faisait remarquer à propos de la quatrième édition du *Souvenir*: «Vous voyez, Monsieur, que la publication est arrivée toute seule (...) Je crois avoir bien fait d'éviter de donner à mon livre un cachet trop religieux, ou même protestant, car je vois que dans l'Europe on s'intéresse à cette idée de la création de sociétés de secours pour les blessés à former en temps de paix (...)»²⁰¹.

Il s'agit donc de ne pas nuire, par un témoignage trop engagé, à une œuvre qui se veut au bénéfice de toute l'humanité. Elle est humble et pour la gloire de Dieu, proclame son fondateur. Il n'en est que le modeste auteur. Il y est appelé. Et pourtant elle est sienne. Elle se confond avec l'homme. Il le sait quand il le faut. Il le répétera.

Henry Dunant n'est pas parfait. Si on veut le poser en saint, ce ne peut être que dans le sens d'un mis-à-part, d'un prédestiné. Le moi, chez lui — le moi humain — dès l'enfance tend à se gonfler. On le voit plus ou moins déjà dans le tour très personnel que prend son activité au service des groupes qui fondront l'*Union chrétienne*. On le constatera aussi dans ses démarches en faveur des blessés. Un sens aigu des nécessités le jette en avant, un esprit d'initiative dévorant, toujours prêt à répondre aux urgences, qu'il ait le temps ou ne

¹⁹⁹ YMCA, *Lettres d'Henry Dunant*.

²⁰⁰ BPU, Ms. 2108, fol. 260.



Jean-Jacques Dunant à l'heure de la fondation de la Croix-Rouge. W. Gyr.

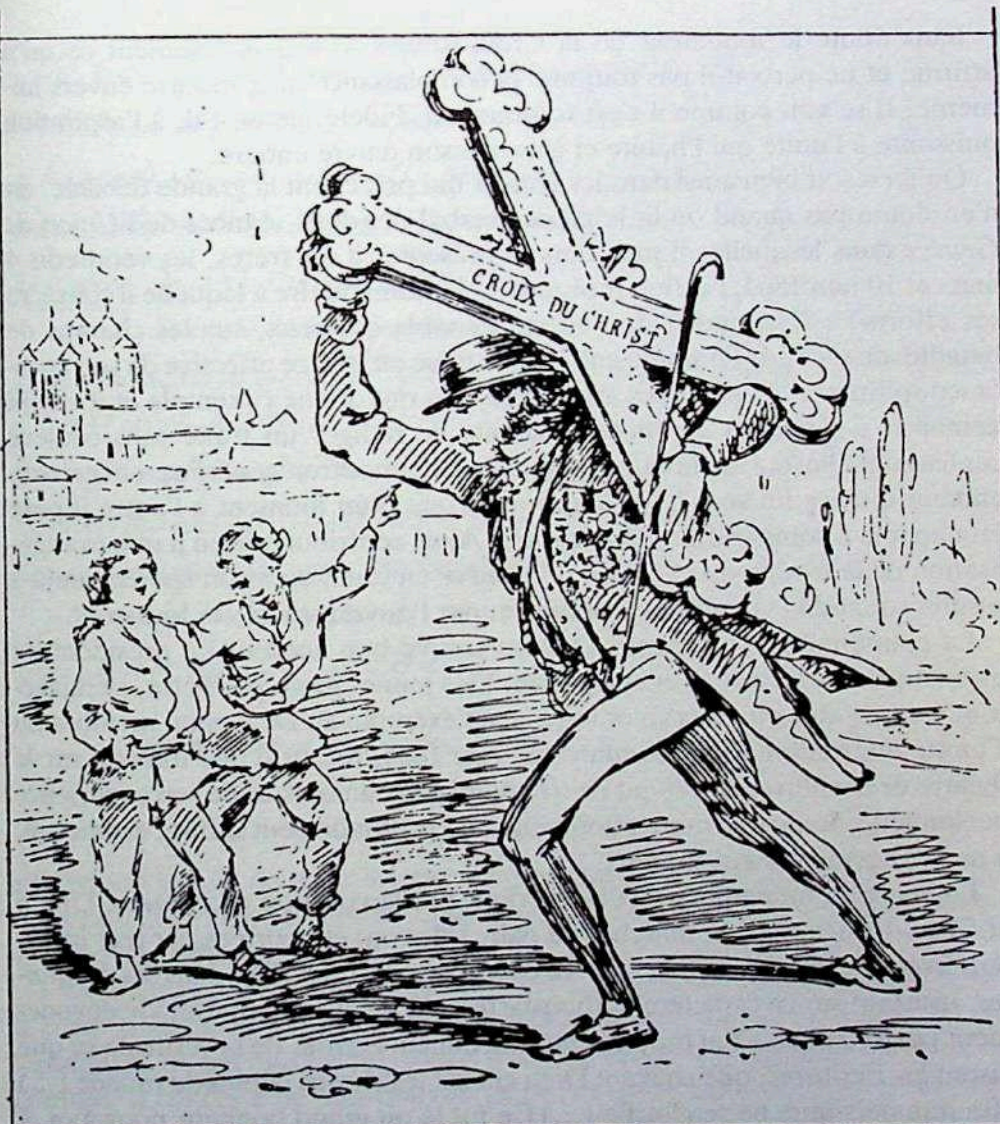
consulter ses pairs; une conscience de soi et de sa responsabilité, vocation...

Ainsi, en 1870, parlant de la guerre à Paris, quand il déclare à deux reprises qu'elle lui est bonne: «Il ne pouvait rien m'arriver de plus heureux personnellement»; «cela me remet en lumière»²⁰²; on a beau savoir qu'il est rigoureusement vrai, ingénu, peut-être naïf, d'une naïveté inconsciemment calculée, ou d'un sans-gêne que mène un égoïsme aveugle; on en éprouve de même un certain malaise.

L'homme, en définitive, a la capacité de s'identifier à la cause pour laquelle il se donne, qui lui paraît divine, et qui certes l'est, voulue, commandée par Dieu. C'est ce qui fait sa très grande force. Son œuvre lui colle à la peau. Jamais, par rapport à elle, il ne prend quelque recul. Même pas quand son grand mouvement de repli il s'emmure en lui-même, dans le champ de son moi meurtri. Que ce soit à Heiden, les yeux fixés sur son désastre, sur ses persécuteurs réels ou supposés; ou que ce soit beaucoup plus tôt, par un espoir passionné de retour de fortune, dans l'agitation fébrile d'un engagement au service de l'humanité qui du même coup devrait servir ses intérêts, il se croit pareil à ce qu'il fut. Il est habité des mêmes chimères. Et on le retrouve pourvu de la même étonnante efficacité. Par le jeu d'une illusion toujours renaissante qui lui permet d'écrire à sa sœur Marie, de Compiègne, le 20 novembre 1871, dans le souvenir cuisant de ses échecs d'homme d'affaires: «J'ai été un bon, trop bête, il est temps que cela finisse.» Ajoutant immédiatement: «Puissant et riche, je ferai plus de bien que je n'en ai fait (...) L'important, c'est que je sois toujours le même de foi et de cœur, et c'est ce qui est sacré. Tous les partis qui sont en France (...) me regardent comme le représentant de l'humanité et comme sacré.»²⁰³

L'observateur de cette existence à plus d'un titre exemplaire ne s'érige pas en juge absolu. Il se bornera à constater le tournant, le changement, la différence qu'il y a entre le fragment qu'on vient de lire et une phrase de la lettre citée du 25 novembre 1854 à Chauncy Langdon: «Je rends grâce à Dieu pour tout ce que le Seigneur a fait depuis trois ans dans le Nouveau monde pour l'Ancien Monde pour la cause sacrée que vous et moi avons si fort à cœur. Dans le premier texte, c'est l'homme qui fait, et qui est sacré; dans le second, c'est Dieu, et c'est aussi la cause. Les accents sont ailleurs. Et on a fort l'impression que Dunant s'abuse quand il dit, de crainte peut-être de mal dire, à quel point il a en réalité changé: «L'important, c'est que je sois toujours le même de foi et de cœur.»

*



Un gamin. — Dieu me damne qu'elle charge !

GENÈVE. — M. Henri Dunant vient d'être décoré par le roi de Portugal de l'ordre du Christ. M. Dunant, avait déjà reçu après la Conférence internationale du mois d'octobre de l'année dernière, la croix d'Albert-le-Valeureux du roi de Saxe, celle du Lion de Zähringen de Bade, de Wasa de Suède, de Ludwig de Hesse-Darmstadt.

Journal de Fribourg.

Sans doute le fondateur de la Croix-Rouge croit-il sincèrement ce qu'il affirme et ne perçoit-il pas toujours la complaisance qu'il montre envers lui-même. Il se voit comme il s'est toujours vu. Fidèle, pense-t-il, à l'aspiration puissante à l'unité qui l'habite et traverse son œuvre entière.

Qu'il en soit bien ainsi dans les années qui précèdent la grande débâcle, n'en doute pas quand on lit le procès-verbal des deux séances de l'*Union de Genève* dans lesquelles il juge bon de présenter à ses frères, les vendeurs de mars et 10 juin 1864, l'action profondément humanitaire à laquelle il consacre ses efforts²⁰⁴. Il attend d'eux, en responsable soucieux, sur les champs de bataille, de secourir l'homme entier, une prise en charge effective de son existence spirituelle. Les Unions américaines en ont donné l'exemple et il a demandé à quelques chrétiens éminents de rédiger un traité sans caractère confessionnel qui inclinerait le soldat à se montrer généreux envers son ennemi tout en lui suggérant à lui-même que d'un moment à l'autre il pourrait être appelé à comparaître devant Dieu. Ainsi contribuerait-on à une évolution de la troupe que l'*Union de Genève* en toute occasion cherche à assurer, quand l'occasion s'en présente, par l'ouverture de ses locaux²⁰⁵.

La communication d'Henry Dunant trouve bon accueil. Le président promet prières ferventes et sympathie. Des jeunes gens, peut-être, s'engageront comme «hospitaliers volontaires», à l'exemple du Dr Appia, membre du Comité international qui, le mardi 21 juin 1864, retour d'une mission sur le théâtre de la guerre, entretient de très nombreux unionistes de son expérience personnelle. Seule une motivation religieuse profonde peut suffire, estimée à un engagement aussi coûteux.

La vocation humanitaire n'évacue donc pas la vocation chrétienne. L'Union et Croix-Rouge doivent marcher de pair. Elles ont été portées par leur fondateur avec le même élan. Il le laissera entendre plus d'une fois dans ses *Mémoires*, insistant sur ce caractère enthousiaste qu'il tenait de sa mère, «le dévouement personnifié». «J'ai toujours été convaincu, écrit-il, de la vérité de ce que disent les Ecritures, que souvent Dieu choisit les choses faibles du monde afin que personne ne se glorifie (...) Ce fut là un grand bonheur pour moi, cause des terribles revers et des cruels chagrins que j'ai éprouvés par la suite et qui ont duré plus d'un quart de siècle.» Et il termine ce passage par une exclamation, véritable confession de foi: «Eh! qu'importent les louanges du monde quand on est disciple d'un Maître dont l'histoire, la vie entière, n'est qu'un opprobre!»²⁰⁶

La foi, quand elle a été chevillée au plus profond de l'être, ne meurt pas facilement. Elle se mêle à toutes ses fibres. Elle remonte à la surface.

²⁰⁴ UG, *Procès-verbaux*, Cahier 2, 1862-1869.

²⁰⁵ Le procès-verbal du 6 septembre 1864 évoque l'expérience de l'occupation fédérale de la Suisse et propose une action similaire.

Là-dessus, l'ordre du jour, qui portait: "Entretiens sur la lecture de l'Écriture", est abandonné, conformément à une décision préalable, et la parole est donnée à M. Henry Dunant pour entretenir l'Assemblée de l'Oeuvre de secours médicaux & religieux pour les blessés, dont il s'est fait l'apôtre.

M. H. Dunant nous apporte les salutations de l'Union de Paris, à la réunion générale de laquelle il a eu le privilège d'assister, à Courbevoie, le lundi des Pentecôte. A Paris, comme dans toutes les capitales de l'Europe, il s'est formé un comité pour diriger l'œuvre que M. Dunant a mise en train. Ce comité est formé de représentants de toutes les opinions politiques & religieuses & de toutes les professions, mais l'élément chrétien, grâce aux efforts de M. Dunant, y a sa place: on y compte

Procès-verbal de la séance de l'Union de Genève du 10 juin 1864. UG.

affirme son besoin de vivre. Même si la communauté fraternelle dans laquelle elle s'est développée a sombré dans le néant. Un lumignon, désespérément, cherche une bouffée d'oxygène.

Le vieillard de Heiden souvent le suggère dans ses écrits. Il se dit sûr de lui. Il croit. Mais dans la contemplation de son propre destin, qu'il auréole de légende, sa foi n'a plus l'écho joyeux du chant qui gonflait sa poitrine de jeune homme. Il confesse ne plus pouvoir prier et s'écrie, saisi par la contradiction dramatique dans laquelle depuis des années il se débat: «Hélas! c'est que le cœur n'y est plus, quoique le cœur y soit encore!»²⁰⁷

*

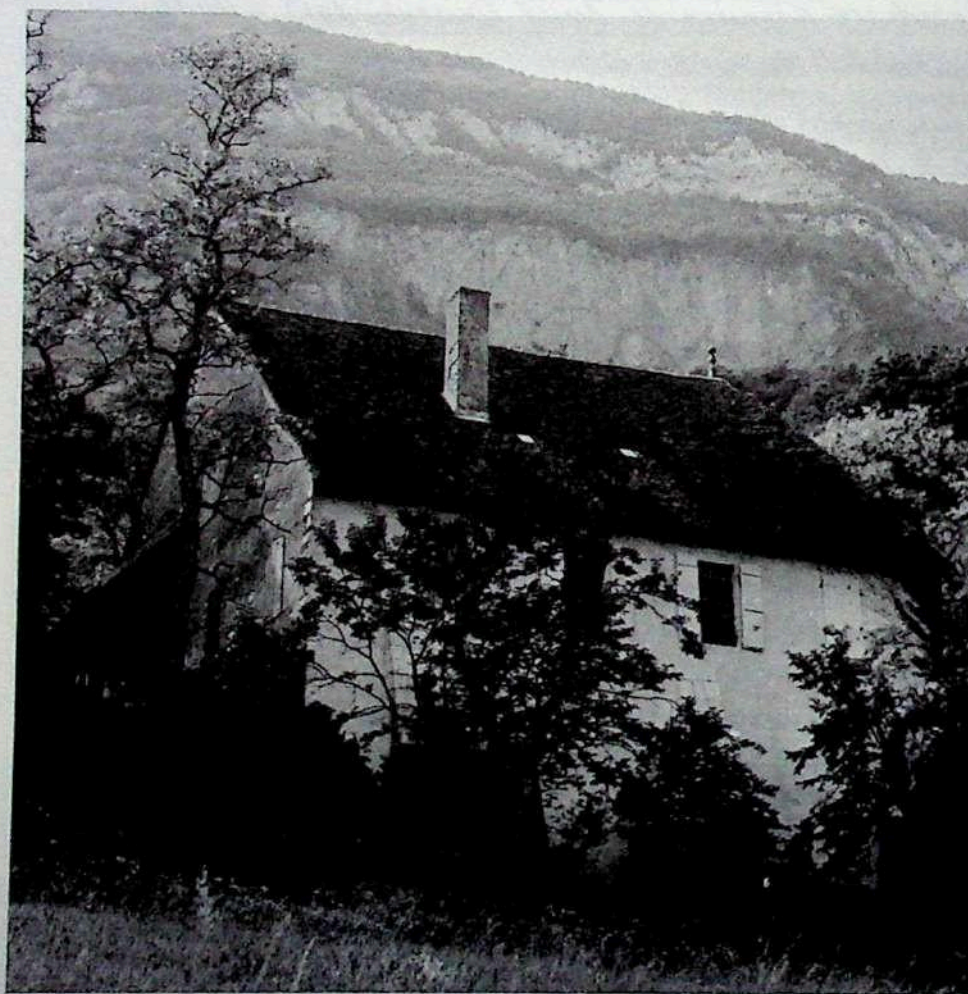


Photo W

ÉPILOGUE

Un grand inconnu. Un homme qu'on a jugé et condamné sans toujours vouloir l'entendre. Qu'on a soupçonné. Et calomnié...

Cette persévérance dans la malveillance l'a indigné, meurtri. La versatilité des hommes le frappe. N'a-t-il pas suffi que la fortune déserte son camp pour que les acclamations se changent en invectives, les paroles amicales en accusations sans appel? On est allé jusqu'à flétrir son prétendu mauvais usage de l'argent, ses dilapidations, voire sa vie déréglée.

Certes, il avoue bien ses «coupables imprudences». «J'ai eu grand tort», confesse-t-il. Il a spéculé. L'administration française, par les entraves qu'elle a dressées devant lui, l'y a presque poussé. «Je n'entendais rien aux affaires, dit-il encore; j'ai très mal fait de m'en mêler. Je le reconnais mille fois, et j'en demande pardon à Dieu et aux hommes, en toute contrition et humiliation»²⁰⁸.

La difficulté, sur ce point, après tant de souffrances dont il émerge révolté, aigri, et non pas débonnaire et pacifié, c'est bien celle que soulève l'*Oraison dominicale*: «Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.» Lui ne peut oublier. Ni pardonner²⁰⁹. Aussi son cœur déchiré demeure-t-il dans la fournaise.

Peut-être est-ce cela, à la fin de son pèlerinage, qui colore son légitime désir de réhabilitation d'une teinte parfois douteuse. Les vertus éminentes qu'il s'attribue, les fleurons d'aristocratie dont il s'enrubane avec complaisance, pour dessiner de lui-même un portrait qu'on ne peut contempler sans quelque gêne, tant l'hagiographie s'y révèle évidente, étaient bien superflus. La vérité nue eût suffi. L'irrésistible vocation. Celle, à partir de la fin des années quarante, qui va faire de lui le promoteur de deux œuvres universelles. La réponse du prédestiné à sa mission.

²⁰⁸ *Ibid.*, Ms. fr. 4602, fol. 7.

²⁰⁹ *Ibid.*, Ms. fr. 5202, fol. 16^{es}.

Quant aux pointes d'orgueil, de vanité, de suffisance qui montent en expression de la faiblesse d'un homme qui semble cesser de courir vers la perfection, on en pouvait déceler déjà la trace à l'heure des envols de l'Union. N'écrit-il pas à Edouard Monnier le 24 novembre 1852, non sans une note d'autoritarisme, chantant les louanges de l'Union qui se constitue à Genève : «le Comité formé des personnes *que je désirais*»²¹⁰? Est-ce préfiguration de jugements durs à venir? On le pressent quand il se plaint à sa sœur Marie le 17 mars 1872, des protestants de Paris: «Aucun mensonge ne leur coûte quand le siège ils disaient tout haut que j'étais un espion prussien; maintenant ils disent que je me suis fait papiste (...) Cette bourgeoisie est tellement insensible que je me réjouis de la voir traiter avec une main de fer par un despotisme. J'espère bien y aider».

On est loin, ici, de l'entête fraternelle s'adressant vingt ans plus tôt aux citoyens de la même ville (11 mars 1852): «Bien chers Amis et Frères en Christ, le Seigneur». Et aussi de ce qu'il confiait à sa même Marie, beaucoup plus tard, le 7 avril 1870, son désastre consommé: «J'ai eu beaucoup à supporter, mais j'ai toujours été soutenu, et jamais ma confiance en Dieu n'a été démentie (...)»²¹¹.

Il n'en dit plus autant quand en juin 1896 il fustige son frère de combat, le milicien Perrot que Jean-Jacques Bourcart, son correspondant, accuse des méfaits: «Quant à M. P., je m'attendais si peu à le voir se montrer un ennemi, que j'ai été très indigné (...) en apprenant par vous sa conduite à l'égard (...) C'est un vrai Judas. Qu'il aille se pendre. Je n'ai rien à voir à démêler avec lui, et je ne veux pas me venger de cet homme qui m'a fait du mal, et de tant de façons, quand moi-même je ne lui ai fait que du bien».

Il est clair que le vieillard de Heiden, qui sous le poids d'un quart de siècle d'échecs et de souffrances se considère comme un martyr, un «nouveau Saint brûlé à petit feu»²¹², ce qu'on ne saurait lui reprocher, voit dans sa solitude se dresser maint fantôme. Exilé au milieu d'une population qu'il exècre, mais si quelques-uns de ses représentants l'entourent d'une affection touchante, il projette dans la nuit obscure de son imagination les figures de proue de ses malheurs. Tout un monde de personnages maléfiques s'agite dans son esprit. Les nains y deviennent des géants.

²¹⁰ YMCA, *Lettres d'Henry Dunant*. C'est nous qui soulignons.

²¹¹ *Ibid.* BPU, Ms. fr. 2115 C, fol. 25, 71. Dunant continue: «l'épreuve m'aura été bonne, elle a consolidé ma foi, agrandi, élargi, purifié et épuré mes pensées, mes vues, mon esprit m'a donné une grande expérience des choses et du monde, elle m'a rendu plus fier et plus confiant, mais mon cœur est toujours resté le même; (...) Je remets tout à Dieu, avec confiance et soumission. Mais je me moque de la calomnie, qui m'est devenue tout à fait indifférente. Je ne m'en souviens plus, j'en souffre à cause de vous.»

²¹² Archives du pasteur Paul Dunant (actuellement Bernard Dunant).

On ne s'étonnera donc pas que ses jugements aient à cette époque quelque chose d'outré. L'historien devra s'en souvenir. Il ne tiendra pas pour témoignage objectif tout ce que la plume infatigable du fondateur de la Croix-Rouge jette alors sur le papier. On a trop souvent admis que tout ce qui provenait de lui était par définition inattaquable. Sa mémoire mérite mieux. Alexis François déjà notait avec raison qu'on avait pris l'habitude d'identifier la plus grande œuvre humanitaire du XIXe siècle «avec une tête de vieillard à barbe blanche coiffée d'une calotte sombre», et que la réalité était tout autre. Ce n'est pas cette figure-là, «remontée tardivement vers la gloire», qu'il convient de mettre en exergue. C'est bien plutôt celle du jeune homme qui s'enfonce à chaque pas davantage, entre 1847 et 1864, «dans les voies de la divine prédestination». Du militant dont la voix chaleureuse réveille les consciences et finira par remuer le monde. Du protestant évangélique qu'une vocation empoigne et contraint à accomplir une œuvre dans laquelle tout est subordonné, non pas à sa personne, comme on le ressent douloureusement dans les lettres de la fin du siècle, quand son seul but devient la reconnaissance par l'opinion universelle de son rôle, mais au bien de l'humanité. De l'élu qui confesse ce qu'il a vécu et devient prophète en «écrivant silencieusement le *Souvenir de Solférino*», soulevé hors de lui-même, «dominé par une puissance supérieure et inspiré par le souffle de Dieu (...)»²¹⁴.

C'est ce Genevois-là, dans ces pages, qu'on a voulu mettre en lumière. C'est son audace et sa foi, surgies d'un sol fécondé par la Réforme et le Réveil. C'est son message personnel, pure émanation de l'esprit chrétien d'une cité en son temps modelée par Calvin, et par conséquent par la Parole de Dieu.

Le prédestiné. Celui qui écrit à Laget, le 4 avril 1852: «Je ne partage pas les vues de nos chers frères darbystes, mais je suis fort lié avec beaucoup d'entre eux et les aime bien sincèrement en notre Seigneur». Qui déclare à W.E. Shipton, le 26 février de la même année, dans la perspective d'une «Sainte Alliance évangélique pratique»: «Nous voulons proclamer dans le monde que tous les disciples de Jésus qui trouvent en lui refuge unique et justification plénière devant Dieu ne forment qu'une seule et même famille spirituelle (...)» Qui confesse à Langdon, en date du 15 décembre 1854, dans une joie profonde: «Il est doux de penser que quoique inconnus de visage nous travaillons ensemble, unis dans une même foi, un même amour (...)»²¹⁵. Et qui dénonce enfin, dans un long texte sans date, s'efforçant de clarifier sa pensée, les protestants infidèles à la Réforme qui s'imaginent capables de gagner le ciel par leur vertu et de faire ainsi reposer leur salut éternel sur leurs seules forces, et non sur Dieu, oublieux qu'ils sont de la grâce que Jésus-Christ,

²¹⁴ Alexis François: *Les fondateurs de la Croix-Rouge*, Genève, 1941, pp. 17 s., 5, 9.

²¹⁵ YMCA, *Lettres d'Henry Dunant et Copies de lettres d'Henry Dunant*.

vrai Dieu et vrai homme, pont de miséricorde entre la sainteté du C et la corruption de la créature, assure à tout croyant²¹⁶.

Le prédestiné. L'ami d'un petit livre retrouvé derrière les murs épa *Chèvrerie*, à Culoz, et marqué de sa main: *Les choses profondes de D* était demeuré là, dans la maison forte de ce domaine vigneron où le fo de l'union chrétienne avait élu domicile en se présentant devant le m 26 avril 1859, peu avant Solférino, pour devenir Français et faciliter ses tions difficiles avec l'administration coloniale; pour tenter de so l'impasse; sans pour cela renier ses convictions; ni sa patrie... Dem envers et contre tout, même sur les chemins de traverse qu'il se croi d'emprunter pour se libérer de ses entraves, cet amateur de «miel tiré d ture», d'Évangile vivant.

Car c'est bien là le plus profond de sa vocation: que Christ soit fo lui, que l'homme en lui devienne nouveau. La Croix-Rouge ne sera t qu'un pis-aller. David Dunant déjà le pressentait. Elle se contentera de les plaies. Elle ne changera pas l'être profond. Peut-être même servir d'alibi?

Ce qu'il faut, dans la vie de chacun, c'est une nouvelle naissance, l'in de l'Esprit d'amour, la régénération. Le volume caché dans la bibli de la *Chèvrerie* le suggère. Il porte la date de 1840. Son futur prop atteint alors douze ans. L'âge de Jésus au Temple, au milieu des d L'âge des appels...

C'est à cette heure-là que le jeune homme va partir. Il devine sa d Il se sent libre et responsable. Il brûle de s'engager. Ne sait-il pas déjà il croit? Une certitude l'habite. N'est-il pas monté sur le Calvaire pour trer son Maître?

Nul besoin, pour lui, comme curieusement on le lit chez l'un de ses c biographes, de s'affranchir d'un quelconque «sectarisme de sa jeune Il a dès l'aube trouvé la porte. Il est sur la bonne ligne. Même s'il doit e plus tard.

*

J'ai feuilleté *Les choses profondes de Dieu*²¹⁸ là où lui-même peut médita. J'ai prolongé ma réflexion en plongeant le regard, par la ouverte, sur le verdoisement de la plaine du Rhône et la nappe bleu gri les montagnes, du lac du Bourget. J'ai rêvé. Puis je suis revenu au

²¹⁶ Archives Bernard Dunant.

²¹⁷ **Henry Babel:** *Les quatre hommes qui ont fait Genève*, Genève, 1981, pp. 106 ss.

²¹⁸ *Les choses profondes de Dieu* (s), par feu St. Richard Hill, Toulouse, 1840, 12.

jaunies et j'ai lu, souligné dans la marge d'un trait léger: «Un enfant de Dieu peut se trouver tellement enveloppé et enlacé par quelque tentation particulière, que peu s'en faut qu'il n'en perde l'esprit...»

Alors j'ai mesuré, les yeux au loin, la destinée de l'initiateur de la Croix Rouge. J'ai eu l'impression que les contradictions insurmontables se dénouaient. Et du cœur même de ce labyrinthe où il s'est perdu, j'ai cru percevoir dans un murmure, aussi faible qu'un souffle, pareil à la voix d'un autre: «J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais la couronne de justice m'est réservée...»²¹⁹.

REGISTRE DES (PRINCIPAUX) NOMS DE PERSONNE

ABD-EL-KADER	123
ALLAMAND	66, 68, 70
AMIEL, Henri Frédéric	133
APIA, Louis	101, 154
BABUT, Henry	139
BARDE, Charles	101, 134
BARDE-VIOLLIER, Charles-Pierre	130
BASTING, J.H.C.	150
BERTHIER, Louis-Alexandre	54
BERTRAND, Jenny	81
BILLON, Jean	130
BONAPARTE, Napoléon	33, 54
BONIFAS, P.M.C.	88
BONIVARD, François	33, 34, 36, 46
BONNET, Charles	45
BORROMÉE, Charles	126
BOST, Ami	124
BOURCART, Jean-Jacques	11, 141, 158
BOURCART, Sarah	141
BOUVIER, Auguste	117, 119
BROCHER, Louis	101, 134
CALVIN, Jean	9, 10, 36, 38, 40-42, 59, 106, 127,
CAREY, T.C.	146
CAVOUR, Camillo Benso, comte de	46
CELLÉRIER, J.I.S.	40, 92, 96, 97
CELLIER, Georges-François	89
CHAI, Georges	45
CHAPONNIÈRE, Jean-François	44
CHARDONNAY, pasteur	115
CHARPIOT-AMSTUTZ, pasteur	101, 102
CHAUNCY LANGDON, W.	137, 138, 140, 149, 152, 159
CHENEVIÈRE, J.-J. Caton	35, 61, 65, 66, 96, 98
CHENEVIÈRE, Marc	66
CHOSSAT, Charles	82
CLAPARÈDE, Jean-Louis-René	18
COLLADON, Henri	27, 54, 73, 79, 81, 83
COLLADON, Jean-Antoine	97
COLLADON, Jean-Daniel	73, 74-76, 79, 82, 141
COLLADON, Jean-Pierre	73-75, 83
COLLADON, née Gille, Jeanne-Marthe	54, 73, 74, 108
COOK, Jean-Paul	129, 135, 145-147
COUGNARD, Salomon	44
COURONNE, Alexandre	27
CRAMER, Théodore	112
DEJOUX, Pierre	30
DE SANCTIS, Luigi	127
DIODATI, Aloya	127
DUBY, Jean-Louis	30
DUNANT, née Gravière, Anne	14, 15, 17, 18, 22, 23, 52, 58, 64, 71
DUNANT, née Colladon, Anne-Antoinette (Nancy)	58, 68, 69, 73-75, 77-85, 89, 90, 100
DUNANT, Anne-Jeanne	13, 15, 17, 23, 52, 57, 67-69, 78

DUNANT, Bernard (*1931)	17, 18, 20, 28, 32, 158
DUNANT, Daniel (1753-1805)	13, 17-20, 22, 23
DUNANT, Daniel (1831-1904)	13, 49, 79, 83, 85, 89, 109
DUNANT, David	13, 15, 17-23, 25, 27-30, 32-49, 51, 52, 54, 58, 60, 62, 69, 70, 75, 80, 87-89, 160
DUNANT, Jean-François	13, 56, 58, 64, 66, 67, 69, 70, 82, 84, 88, 90
DUNANT, Jean-Henry	9, 10, 13-15, 24, 26, 35, 38, 39, 42, 43, 48, 49, 56, 67, 74-79, 81, 83-93, 96, 97, 99-127, 129, 130, 132, 134-138, 140-145, 147, 148, 152, 154
DUNANT, Jean-Jacques (1742-1802)	13, 20, 22
DUNANT, Jean-Jacques (1789-1875)	13, 15, 17, 23, 27, 34, 35, 48, 51-64, 66-70, 73-75, 77-80, 82-85, 89, 90, 119, 151
DUNANT, Jean-Louis (1709-1781)	13, 14, 51
DUNANT, Jean-Louis (1751-1817)	13, 23, 54, 56, 67, 76
DUNANT, Marie	13, 81, 87-89, 97, 152, 158
DUNANT, Pierre-Louis	13, 81, 82, 84, 85, 87, 89, 109
DUNANT, née Maniglier, Rose	30, 58, 70
DUNANT, née Duval, Sophie	89
DUNANT, Sophie-Elisabeth	13, 15, 17, 22, 23, 34, 35, 52, 56-58, 68-70, 81, 85, 87, 88, 97
DUPANLOUP, Félix, Mgr	141
DUPROIX, Joseph-Josué	121
EGGER, Augustinus, Mgr	141
EMPEYTAZ, Henri-Louis	124
ESTRABAUD, P.	101
ETIENNE, Samuel	113
EYNARD, née Lullin, Anna	123
EYNARD, Charles	114, 123, 132
EYNARD, Jean-Gabriel	34, 114, 123
EYNARD, Sophie	123
FAZY, James	44, 49
FAZY-PASTEUR, Marc-Antoine	35
FRANÇOIS, Alexis	39, 91, 93, 118, 154
FRANÇOIS, Charles	135
GARDES, pasteur	113, 123
GASPARIN, Agénor de	134
GASPARIN, Valérie Boissier, comtesse de	100, 102, 105, 121
GAUSSEN, François Samuel Robert Louis	12, 41, 42, 91-100, 102, 112, 127, 134, 136, 141
GIBERT, Joseph	112, 118, 120, 129, 130, 142
GRAVIÈRE, née Hilditch, Anne	51, 52, 57, 77
GRAVIÈRE, David	15, 77
GUIZOT, François	46
HUDRY-MENOS	116
IGNACE D'ANTIOCHE	42, 93
JOHANNOT, Louis	112, 130, 135
KAISER, Dolf	66, 67
KICK, Jean-Jacques	61
KOEUNE, J.F.	101
KRÜDENER, Barbe-Julie de Wietinghoff, baronne de	123
LAGET, Eugène	113, 120, 122, 135, 142, 144, 145, 147, 159
LE GRAND, Daniel	124
LENOIR, Henri	112
LÉON XIII	141
LOUIS XVIII	62

MALAN, César	41, 127
MALAN, Jacques-Imbert	55
MANGET, J.L.	44
MARION, Louis	61
MARTIN, Jean-François	22
MAUNOIR, Jean-Pierre	52
MAYOR, François-Isaac	82
MERCIER, Jean-Louis	118, 129
MERLE D'AUBIGNÉ, Jean-Henri	41, 95, 99-102, 112, 115, 127, 134, 13
MICHEL, Jean-Louis	127, 132
MOLIERE, Jean-Baptiste Poquelin, dit	52
MOLITOR, Gabriel Jean Joseph	124
MONNIER, Auguste	124
MONNIER, Edouard	124-127, 137, 144, 145, 149, 158
MONNIER, Frédéric	124, 144, 145
MONOD, Adolphe	124, 129
MONOD, Frédéric	124
MONTFALCON, Louis Apollonie de	141
MOREL, Charles	144
MOUCHON, Philippe G.	61
MOYNIER, Gustave	141
MÜLLER, Rudolf	108, 141
NAVILLE, Adrien	101, 102, 132, 134
NAVILLE, François-Marc-Louis	74
NAVILLE, Gabriel	100
NECKER, Jacques	60
NECKER, Louis	60
NECKER, Théodore	134, 140
NEFF, Félix	124
NEY, Michel	124
NICOLE, Louis-François	89, 90
BERLIN, Jean-Frédéric	124
NARÉ, Ambroise	101
PERROT, Adolphe	112
PERROT, Maximilien	110, 112, 113, 117, 127, 130, 134, 135, 141, 144-147, 158
PESTALOZZI, Jean-Henri	74
PETIT-SENN, Jean-Antoine	44, 56
PICTET-DE-SERGY, Gustave	127, 130
PRADIER, James	10
PRIVAT, Louis-Ami	66
RATH, Simon	34
RIGAUD, Jean-Jacques	35
ROMIEUX, Antoine Frédéric Jean Simon	88
ROSET, Michel	33
ROSSELET, Louis	124, 130
ROUSSEAU, Jean-Jacques	10, 34, 37, 44, 45, 124
SAINT-GEORGE, comte Alexandre H. de	150
SALTET, François	113
SAUTTER, Donat	59, 61, 64, 119
SAUTTER, Donat (fils)	119
SAUTTER, Jean-François	59, 61, 65, 66, 70, 119
SAUTTER DE BEAUREGARD, François-Auguste	119
SCOTT, Walter	46
SELLON, Jean-Jacques de	34, 45, 46
SENN, François Louis	81, 82
SERVET, Michel	158
SHUTON, W.E.	117, 148, 159

SNELL, instituteur	17
SONDEREGGER, Walter	10, 11
STAËL, Germaine de	34, 96
SUE, Eugène	90
SUTT, Jacques	64, 66
SUTTNER, Bertha von	141
TOPHEL, Gustave	134
TÖPFFER, Rodolphe	31, 40, 41, 96, 125, 132
TOURTE, Barthélémy-Isaac	88
TRAZ, Ernest de	112, 120, 124, 127, 130, 142
TRONCHIN, Henri	114, 115, 124, 127, 132
TURRETTINI, William	127, 134
VALETTE, Louis	130
VAUCHER, Jean (*1909)	53
VAUCHER-VEYRASSAT, Pierre	115, 124
VEYRASSAT, Henri	112
VIEUSSEUX, Anne-Gaspard	97, 133
VIEUSSEUX, née Colladon, Octavie	97
VINET, Alexandre	92
VOLTAIRE, François-Marie Arouet, dit	39, 124
VUARIN, Jean-François	90
WAUTHIER, Henri	101
WILLIAMS, George	132, 147

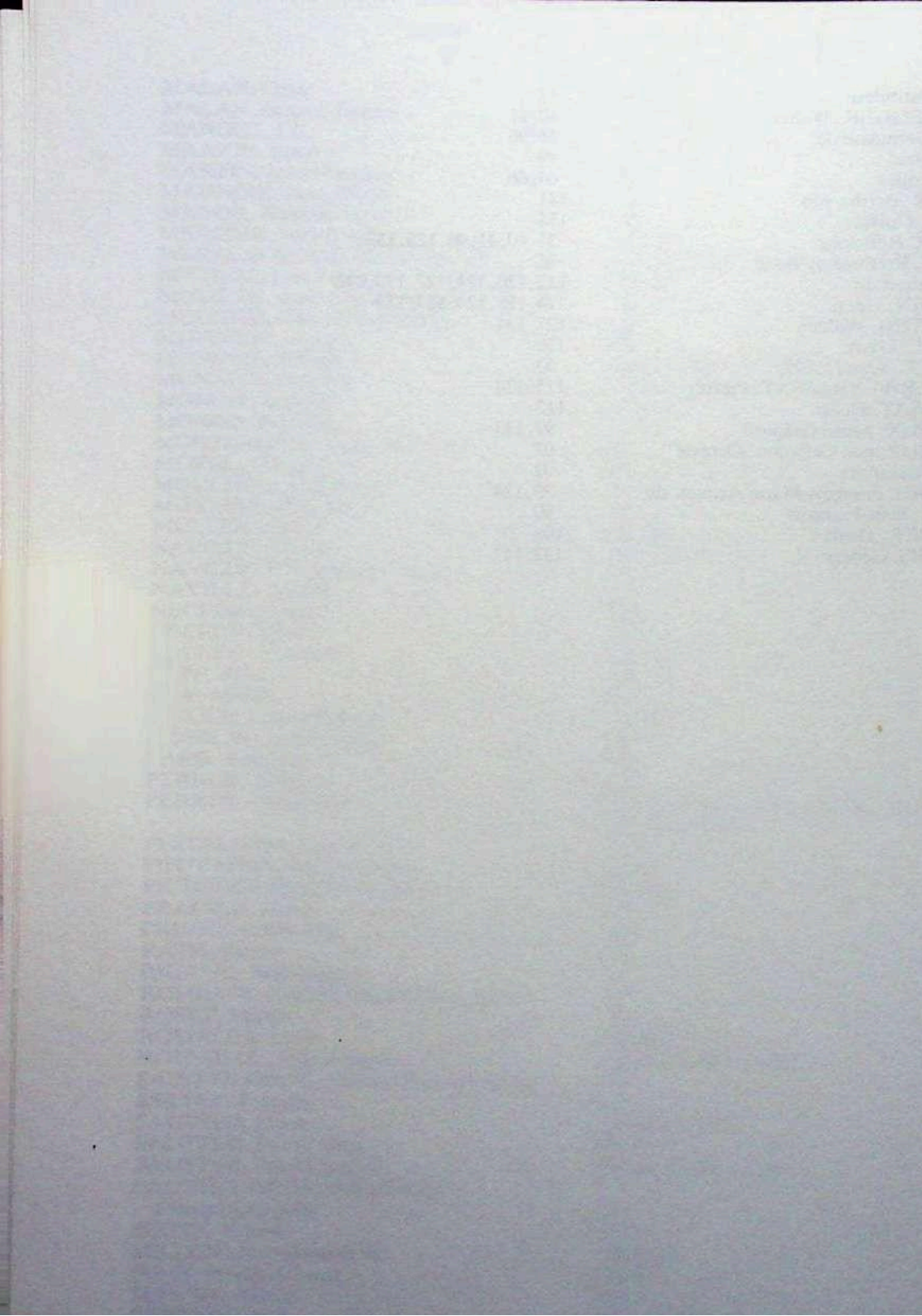
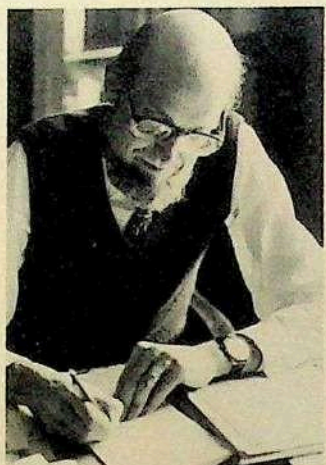


TABLE DES MATIÈRES

	PROLOGUE	9
I	BERNARD L'EMBASTITÉ	13
II	DAVID LE PRÉCURSEUR	25
	<i>Un patriotisme romantique</i>	33
	<i>Une ferveur à deux visages</i>	38
	<i>Un calvinisme humanitaire et pacifiste</i>	43
III	UN PARFAIT NÉGOCIANT	51
	<i>Du commerce d'outre-mer à la «nation suisse» de Marseille</i>	58
	<i>Des associés en affaires aux candidates à l'hyménée</i>	64
IV	DU CÔTÉ DE MONTBRILLANT	73
	<i>Le hameau de La Monnaie</i>	76
	<i>«Mon admirable mère»</i>	78
	<i>Cœur tendre et passionné</i>	84
	<i>«La beauté sublime du Mont-Blanc»</i>	86
V	L'ÉCOLE DU RÉVEIL	91
VI	DES JEUNES A LA CONQUÊTE DU MONDE	105
	<i>La jeunesse des années quarante</i>	108
	<i>La «réunion du jeudi»</i>	111
	<i>Le «secrétaire correspondant»</i>	113
	<i>Les laïques en première ligne</i>	114
	<i>Un message d'universelle fraternité</i>	117
	<i>L'évangéliste voyageur de commerce</i>	120
	<i>Une rencontre dans les Alpes</i>	123
VII	LA FONDATION DE L'UNION CHRÉTIENNE	129
	<i>Des pages nouvelles aux Actes des Apôtres</i>	135
	<i>Un œcuménisme évangélique</i>	139
	<i>La marche vers l'Alliance universelle</i>	142
VIII	LES PRÉLIMINAIRES D'UN GRAND TOURNANT	149
	ÉPILOGUE	157

Achevé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Roulet & Cie S.A.,
à Carouge/Genève,
en août mil neuf cent quatre-vingt-quatre.



Poète autant qu'historien dans sa quête de vérité, Gabriel Mützenberg pose sur le monde et sur l'homme un regard profond. Qu'il se penche sur la ville de son enfance au destin spirituel unique — *L'Obsession calviniste* — ou qu'il évoque le lieu d'un mémorable exil, les Grisons — *Le Prisonnier d'Innsbruck, Destin de la langue et de la littérature rhéto-romanes, Anthologie rhéto-romane* — il a l'art, d'une plume vive et nuancée, de dessiner les silhouettes qui l'ont séduit: Paracelse ou Calvin, Blasius Alexander ou Jan Hus, Kierkegaard ou Pierre Bovet... Réformateurs, pédagogues, savants et philosophes, poètes... Sans parler d'un Luther, d'un Pestalozzi, d'un Louis Gaussen, ou de telle cité, qui pose aussi son

personnage, comme telle école, telle institution, telle période de l'histoire — sa thèse: *Genève 1830. Restauration de l'école* — et même tel type d'église (*stavkirke*), tel paysage qu'on n'oublie plus...

Aujourd'hui Dunant. Un jeune à la conquête du monde. Saisi par l'Evangile. Expliqué par sa famille, son milieu, ses origines spirituelles, la cité qui l'a porté, héritière de Calvin... Un homme prédestiné à une grande œuvre. Peut-être écrasé par elle. Mais vainqueur.

Alors? Le Dunant de toujours, fondateur de la Croix-Rouge? Sans doute. Mais aussi un Dunant nouveau, insolite, que vous découvrirez.

*

Des vues originales donc. L'auteur, président de la *Société évangélique*, met en lumière des figures jusqu'à ce jour demeurées dans l'ombre: le grand-père financier malchanceux, errant; l'oncle humanitaire et pacifiste, ami des animaux et qui nous ouvre, avec beaucoup d'autres textes, les dix-huit cahiers de son *Journal* de collégien; le père vingt ans négociant à Marseille, où Genevois et Saint-Gallois se rencontrent; la mère au cœur sensible et tendre... Quant à l'apostolat parmi les jeunes, à l'origine des Unions chrétiennes, il révèle un homme de haute destinée spirituelle.

C'est dire que cet ouvrage illustré, de belle venue, apporte à un personnage dont on connaît la légende plus que l'histoire un portrait rectifié de valeur. Il plonge aussi avec bonheur dans le cœur profond de la vieille Genève. Enfin, il montre à quel point l'influence du Réveil, et singulièrement de la *Société évangélique*, a été forte sur Dunant.